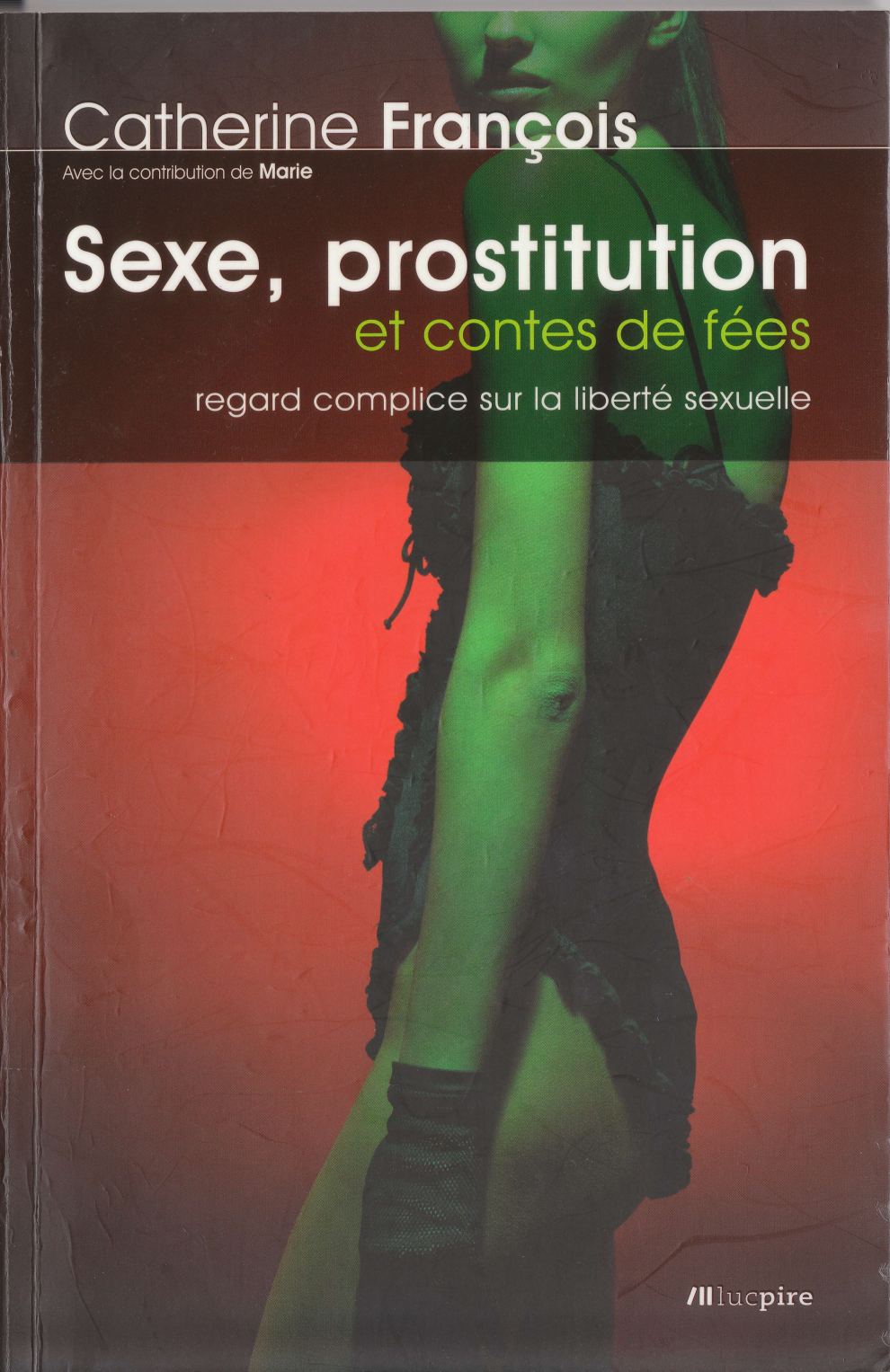

Catherine François
Avec la contribution de Marie
Sexe, prostitution
et contes de fées
regard complice sur la liberté sexuelle
lucpire

Catherine **François**

« Écrire sur la prostitution, c'est écrire sur vous et moi, sur les hommes, les femmes, le cul, les rapports de sexe et de pouvoir et sur les belles histoires d'amour qui naissent çà et là, qu'on fasse la pute ou le client. Parce que, finalement, c'est aussi quelques histoires d'hommes et femmes, tout simplement… »

Présidente de SOS VIOL, administratrice d'Espace P…,
Catherine François a coécrit *Paroles de prostituées* (2001).

Marie, 54 ans, est prostituée depuis l'âge de 35 ans.

La prostitution : en quoi fait-elle débat, en quoi nous renvoie-t-elle à nos propres contradictions et notre propre sexualité ?

Fruit d'un long travail de terrain au cœur de la prostitution, cet ouvrage aborde le thème de la liberté sexuelle à partir des conduites sexuelles des prostituées. Catherine François appuie son propos sur près de quinze années de complicité avec Marie, prostituée à Bruxelles. Elle y décrit le huis clos qui se déroule, le temps d'une brève rencontre sexuelle et tarifée, entre adultes consentants. Mais elle fait également le constat qu'un lourd tabou pèse encore sur la prostitution et sur la sexualité en général. Depuis 2001, date de parution de son premier ouvrage, *Paroles de prostituées*, les choses n'ont guère évolué en matière de travail sexuel et de prostitution en Belgique et en Europe. La confusion règne toujours entre prostitution libre et consentie, traite des êtres humains et exploitation des femmes à des fins sexuelles.

La prostitution a divisé historiquement les femmes en deux groupes : la « pute », d'un côté, et la « femme respectable », de l'autre. Dans cet ouvrage, Catherine François, en féministe convaincue mais éclairée, examine les idées reçues et tente de rapprocher ces images contradictoires pour les réconcilier définitivement.

D'une écriture attachante, rebelle, crue parfois, Catherine François affirme que la prostitution fait bien souvent moins de dégâts que l'amour. « Faire l'amour n'a jamais tué, manquer d'amour, si. »

9 782875 420077

www.lucpire.be

lucpire

Catherine **François**

Assistante sociale et sexologue, Catherine François a travaillé dix ans dans le secteur de la prostitution, à l'asbl Espace P... Présidente de SOS VIOL, elle est actuellement enseignante en travail social à la Haute École Libre de Bruxelles Ilya Prigogine (École Ouvrière Supérieure). Elle a coécrit *Paroles de prostituées* (Éditions Luc Pire, 2001). Depuis 1994, elle est élue locale à Saint-Gilles.

Marie

Après avoir travaillé vingt années comme ouvrière d'usine et employée de bureau, Marie se tourne, à l'âge de 35 ans, vers la carrière de prostituée. Elle exerce son métier à Bruxelles. Elle a aujourd'hui 54 ans.

lucpire

© Luc Pire Editions / E. Naimette sprl
26, rue César Franck – 4000 Liège
www.lucpire.be

Coordination éditoriale et graphisme : [nor]production
www.norproduction.eu
Illustration de couverture : © Gabi Moisa - Fotolia
Photo de couverture (4e) : © Lara H

ISBN : 978-2-87542-007-7
Dépôt légal : D/2011/12.379/8

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Catherine **François**
Avec la contribution de **Marie**

Sexe, prostitution et contes de fées

regard complice sur la liberté sexuelle

lucpire

« Il faut soigner les pauvres et les moches aussi,
c'est ça qu'elle m'a dit une fois dans un lit… »
Arno

« Un jour, les hommes et les femmes seront égaux
en droit. Alors, parce qu'ils auront fait triompher
la Justice, on honorera les féministes des deux sexes
comme des bienfaiteurs de l'humanité. »
Louise De Craene-Van Duuren

« Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que des sottes gens. »
Le papa de Marie

Mes remerciements particuliers à mon Roméo,
pour son intelligence perpétuelle, et à Mohammed
pour ses précieuses critiques.

À mes trois gourmands, Arthur, Victor et Aysu,
pour qu'ils jouissent de la vie sans entrave…

À Grisélidis et Sonia, les catins révolutionnaires
et anarchistes de l'intimité.

Table des matières

Introduction 11

Prostitution, ce qu'il faut en dire 23
- Que se passe-t-il sur le terrain ? 27
- Et les mentalités ? 34
- Qui sont les prostituées ? 37
- Qui est le consommateur de services sexuels tarifés ? 41
- La prostitution et la traite des êtres humains ? 48
- Où sont les macs ? 49

Une belle histoire de couple 57
La prostitution est-elle politiquement incorrecte ? 65
Épicières du cul ou prolétaires de l'intimité ? 75
- Perspectives de statut selon Marie 81

Le consentement comme alternative au chaos 85
L'argent, le comptable extraordinaire de la prostitution 99
La liberté ou le désenchantement de la Belle au bois dormant 105
Féministe et prostitution, la rencontre inattendue 115
Sales putes de tous les pays, unissez-vous ! 131
Parce qu'il faut bien conclure 139

Postface 147
Annexe 151
Bibliographie 155

Introduction

Tout commence par une anecdote croustillante rapportée par mon fils. Quand Victor, du haut de ses huit ans à l'époque, s'est fait traiter de « fils de pute » par un camarade de classe, grand classique des cours de récré. Sachant que sa maman était fort impliquée dans cette question, sans trop savoir de quelle manière d'ailleurs, Victor a répondu à son interlocuteur, sans se laisser démonter : « Au moins ma mère, elle travaille. » Voilà, en quelques mots d'enfant, élucidée la sobre définition de la prostitution. Voici ainsi dévoilé le mystère des courtisanes qui reçoivent quelques piécettes contre câlins et affection. Et si, au fond, ce n'était que ça, la prostitution, une affaire de travail : une prestation rémunérée entre deux adultes consentants. Il ne fait alors aucun doute dans la tête des gens que la prestation est toujours sexuelle et que la chose, du coup, est entachée de réprobation et de préjugés.

C'est ce qui m'a poussée à commencer cette introspection dans le milieu de la prostitution, pour déceler et comprendre non pas la prostitution, mais en quoi elle fait débat, en quoi elle pose un problème, en quoi elle est sujet de polémique et en quoi elle nous renvoie à nos propres contradictions et notre propre sexualité. Ça me démangeait depuis quelques années d'écrire à nouveau[1], tant les discours sur la prostitution restent identiques et révèlent un certain conservatisme dans la manière

1 Catherine François et Françoise Raes, *Paroles de prostituées*, Éditions Luc Pire, 2001.

dont nous l'appréhendons. Il semble que le progrès de notre condition de femme n'a toujours pas déteint sur la manière dont nous apprivoisons la question des travailleuses sexuelles.

Dans ce livre, je vais flâner du côté de la prostitution mais surtout du côté des gens, en dévoilant les histoires contées, les parcours croisés çà et là, les tabous et les préjugés qui se bousculent autour – et forcément aussi en dehors – du travail du sexe. Cette petite entreprise s'est inspirée des confidences de Marie, mais également d'autres femmes qui m'ont permis de pénétrer pendant près de vingt ans au cœur de la prostitution. J'ai souhaité être le reflet de ce que dit Marie, avec qui j'ai formé un duo inattendu de femmes au parcours différent mais à l'allure si semblable. Marie est pute, et moi pas.

Mes propos, à certains moments satiriques et pamphlétaires, sont le buvard de ce que j'ai lu, vu, entendu en côtoyant le milieu du travail du sexe. Ce marivaudage dans l'univers de la prostitution s'est enrichi au fil du temps par les confessions de Marie et traduit des heures de discussions et des années de complicités. J'ai voulu être la traductrice, la conteuse, la diseuse des jolies aventures sur le vécu des « belles de jour ». C'est encore un tête à tête intimiste alors que Marie, postée sur le tabouret dans sa carrée[2], parle avec authenticité de ce qu'elle vit, de ce qu'elle donne, de ce qu'elle reçoit. C'est la perception sensorielle et seyante de ce qui se trame entre celle qui fait la pute dans la vraie vie et l'autre, celle qui n'est pas pute, juste une femme, et qui côtoie des putains depuis un certain nombre d'années. Nous sommes toutes les deux

2 Une carrée est un rez-de-chaussée loué par une travailleuse sexuelle dans le quartier Nord de Bruxelles. La locataire dispose habituellement de trois pièces en enfilade avec sanitaires et est liée à son propriétaire par un contrat de bail privé classique.

mamans aussi. Nous savons quelle mise en danger cela représente pour une femme de se prostituer. Manifestement, cette union improbable est riche à tout point de vue car elle amorce deux perspectives étrangères mais aussi complices : celle qui choque, et celle qui inspire le respect parce qu'elle est prof et fait donc un métier qualifié d'honorable. Riche encore parce qu'elle met à nu celle dont on voudrait cacher l'existence à tout prix en effaçant sa trace et celle qui incarne la « respectable » mère de famille nombreuse. Toutes les deux ont pourtant pour habitude d'être mises en scène : la première derrière la vitrine, la seconde dans sa salle de cours ou lors d'échéances électorales. Mais qui est, en définitive, la putain et la respectable ? Leurs trajectoires ne se confondent-elles pas ? Quelle est la différence entre ces travailleuses qui possèdent toutes les deux leur indépendance économique et affichent une certaine autonomie ? Qui est véritablement opprimée : la femme ou la putain ? Est-ce que la putain est une femme comme les autres ? La putain n'est peut-être pas finalement celle qu'on croit…

Écrire à nouveau sur la question de la prostitution, après un premier livre édité en 2001[3], c'est me rappeler à un rendez-vous, celui de mes engagements politiques[4] qui ont façonné mes actions depuis plus de vingt ans. Dix ans de travail aux côtés de Marie, et de bien d'autres femmes, m'ont

3 Catherine François et Françoise Raes, *op. cit.*

4 Je suis élue socialiste depuis 1994 au sein du Conseil communal de Saint-Gilles (Bruxelles), comme chef de groupe, présidente du Centre culturel Jacques Franck et administratrice déléguée de la Société de logement social Le Foyer Saint-Gillois. Je fus candidate aux élections régionales (1999 et 2004) et législatives (2010). J'ai également été conseillère au cabinet du ministre chargé de l'Action sociale à la Région de Bruxelles-Capitale.

fait entrevoir non seulement une réalité de terrain mais aussi un combat politique et militant qui a pour fil conducteur l'itinéraire et le vécu des femmes qui se prostituent à Bruxelles. Mon intérêt pour la prostitution a débuté lors de mes études à l'École Ouvrière Supérieure (ÉOS)[5], où déjà mes lectures féministes m'avaient conduite à découvrir cet univers où fleurissent les vitrines aux néons rouges, les corps flattés de parures guerrières destinées à exciter le passant et à éveiller ses désirs lubriques, son envie de sexe pour le sexe. Toute petite déjà, j'étais fascinée par ces quartiers dissimulés aux regards des autres femmes. Passer en voiture ou en train par la rue d'Aarschot, c'était pénétrer dans un monde de paillettes, d'hommes aux regards envieux qui errent sur les trottoirs et de femmes offertes qui minaudent avec le sourire, postées derrière une vitrine. Puis, dans les années 90, j'ai travaillé plus de dix ans au cœur de l'association Espace P...[6], ce qui a accentué mon envie de dire et d'écrire ce que j'ai vu et connu. Cette expérience riche et multiple m'a permis de côtoyer les travailleuses sexuelles, de vivre tout près d'elles, de sentir leur quotidien, de renifler leur vécu, de les entourer dans leurs difficultés sociales. J'ai eu à cœur de provoquer leur mobilisation, de faire naître le goût de la politique pour accroître leur désir de se mêler aux discussions qui naissent à leur propos dans les assemblées feutrées. Ensemble, on a investi les

5 L'ÉOS fut créée par le POB (Parti Ouvrier Belge) en 1922. Cette école forme des assistants sociaux. Elle est regroupée au sein de la Haute École Libre de Bruxelles Ilya Prigogine (HELB) et dispense également un bachelor en écologie sociale. J'y enseigne un cours d'introduction au travail social et surtout j'accompagne les étudiants en stage en les aidant à se forger une identité professionnelle et lors de leur travail de fin d'études.

6 Association d'action et d'accompagnement aux travailleuses sexuelles en Communauté française de Belgique.

états-majors des partis politiques, des parlements, des congrès, des colloques associatifs, des séminaires européens, et l'on a clamé et réclamé que la cause des putains se décide dorénavant *avec* elles. Qu'il n'était plus question de changer le monde sans elles. L'idée était de gonfler leur résistance, d'accroître leur autonomie afin qu'elles puissent, seules, se battre politiquement pour des lendemains meilleurs. De belles rencontres et des amitiés fraternelles sont nées de cette époque et ont perduré jusqu'à aujourd'hui. C'est bien la raison pour laquelle j'ai souhaité raconter l'aventure de ces pasionarias qui ont fondé l'association Carré de Dames[7].

Écrire dix ans après la parution de mon premier livre *Paroles de prostituées*[8], c'est aussi faire le triste constat que les choses n'ont guère évolué en matière de travail sexuel et de prostitution en Belgique et en Europe. C'est constater que l'on mélange toujours la prostitution libre et consentie avec la traite des êtres humains et l'exploitation des femmes à des fins sexuelles. C'est se rendre compte de l'ampleur du tabou qui pèse encore sur la prostitution et sur la sexualité en général. C'est remarquer que notre société opère plutôt un retour en arrière, une certaine prudence sur le sexe, dans une époque qui invite davantage à la pudibonderie et la censure, plutôt que l'expression gaie et joyeuse d'une rencontre corporelle, en principe fort agréable.

Écrire sur la prostitution, c'est reconnaître que tout n'est pas simple non plus. Écrire, c'est certainement éviter d'enjoli-

7 Association de travailleuses sexuelles créée dans les années 90 à l'initiative de Marie, Sonia et Arlette, travailleuses du sexe à Saint-Josse (Bruxelles).

8 Catherine François et Françoise Raes, *op. cit.*

ver les parcours et les vies mais c'est aussi pouvoir entendre que des femmes puissent s'épanouir dans cette activité, de cette manière-là. Car, comme nous l'écrivions à l'époque, le respect et la dignité ne viennent pas du choix de la pratique sexuelle, ni de son exercice[9]. Écrire sur la prostitution, c'est affirmer que nous pouvons avoir une vision féministe de la prostitution, c'est-à-dire qui reconnaît non seulement une égalité entre les hommes et les femmes, mais aussi revendique que l'on peut être prostituée et féministe. Que l'on peut être prostituée et libre, contestataire et affranchie sexuellement, rebelle et heureuse. Que l'on peut être pute et insoumise.

Rien que le dire et l'écrire, c'est déjà un acte de rébellion.

Écrire sur les prostituées, c'est aussi restaurer la parole des femmes muettes[10], celles qui ne s'expriment que sur les plateaux de télé, caricaturées par les médias, utilisées comme des clowns et instrumentalisées pour doper l'audience sur les sempiternels sujets qui tournent autour du quotidien du macadam. Leurs paroles sont confisquées et retouchées sans cesse par les bien-pensants, les intellectuels d'une certaine gauche conformiste, les garants de l'ordre sexuel, mais aussi par des groupuscules bourgeois autoproclamés responsables de ce qui est politiquement correct dans nos sociétés modernes. Ces groupes prédicateurs s'arrogent la police de nos comportements. Ils sont notamment médiatisés au travers des

9 *Id.*

10 « C'est un exercice difficile que celui d'écrire sur les putains », m'avait déclaré Grisélidis Réal à la sortie de notre livre. « Mais je vous félicite car cette fois la parole des catins n'a pas été confisquée ni retouchée. Vous nous avez livré des témoignages rugueux, bruts et sincères et votre loyauté fait avancer notre cause. »

Chiennes de garde[11], groupuscule pseudo-féministe, commando de nouvelles madones de la vertu, fardées comme des sapins de Noël, qui chantonnent à tue-tête que la prostitution est un esclavage indigne et impropre de la personne humaine. Cette meute de « chiennes enragées », comme elles se prénomment, s'approprie le droit de dire ce qui est bon ou abject pour les pauvres femmes idiotes que nous sommes. Elles savent ce qui est bon pour nous : comment nous devons nous habiller (exit les talons aiguilles et les jarretelles… Oh, horreur suprême), comment nous devons nous comporter (éructer et castrer les mâles plutôt que développer des relations pacifiques et complémentaires avec les hommes). Elles savent ce qui est digne et indigne : elles se plaisent à incendier tout ce qui fait tache, notamment en censurant grossièrement la publicité et son humour ravageur et déjanté parfois. On ne les entend jamais pour dénoncer l'image stéréotypée des femmes vantant la lessive depuis l'existence de la télévision ; elles ne s'expriment que lorsqu'il s'agit d'arracher la guêpière d'un joli mannequin parce que cela dénote une image indécente, sexuellement désobligeante, de la femme. On les a entendues à nouveau devant la publicité où une femme à genoux simulait une fellation. Ben quoi, on ne peut plus *fellationner* ? C'est mal ? C'est sale ? Cela démontre, dans tous les cas, leur aversion pour les choses du sexe ou pour tout ce qui exprime la liberté sexuelle. C'est pour nous protéger, disent-elles, car à

11 « Comme son nom l'indique, un chien ou une chienne de garde a pour fonction de… garder. Nous, Chiennes de garde, nous gardons une valeur précieuse : la dignité des femmes. Nous montrons les crocs à ceux qui attaquent publiquement une femme, nous donnons l'alerte à pleine voix et nous témoignons notre solidarité à des femmes insultées. Le mouvement des Chiennes de garde, réseau de vigilance défendant des femmes publiques contre des insultes sexistes, a été lancé le 8 mars 1999 par l'historienne Florence Monteynaud. Il est féministe, mixte et international » extrait de www.chiennesdegarde.com

l'évidence nous ne savons pas ce que nous pêchons en achetant un produit vanté par une jolie blonde en bikini rouge qui affiche une taille 36 au compteur. C'est mal. Pour couronner le tout, elles prédisent aussi les bonnes et mauvaises pratiques en matière de copulation : les positions sexuelles admises (le sexe à deux c'est mieux, l'érotisme est recommandé mais la bestialité proscrite car dégradante pour les femmes) et les activités illicites (pornographie, prostitution et tous les plaisirs qui en découlent). Elles savent séparer ainsi le bon grain de l'ivraie, entendez : les respectables des damnées. Leurs méthodes sont elles-mêmes insultantes pour les hommes et les femmes. Car, à consulter les actions réalisées par ce groupe de femmes organisé en réseau de vigilance, ces bourgeoises endimanchées se plaisent à faire le procès stalinien de nos mœurs et pratiques. Mais quel courage y a-t-il à accuser la luppen-prolétaire de ne pas pouvoir faire de discernement lorsqu'elle effectue ses achats au supermarché et se dirige sur un string rouge plutôt qu'une culotte rayée en coton ? Qui sont-elles pour nous dicter la conduite à adopter et nous dire à quelle morale nous devons nous référer ? Où sont-elles lorsqu'il faut défendre la condition des prostituées et leurs revendications pour un statut social et fiscal plus justes ? Où sont-elles lorsqu'on vire des ouvrières, des « Rosetta » non qualifiées pour dégrossir les usines du Nord de la France et délocaliser ailleurs moins cher ? Ce sont ces mêmes mères vertus qui nous empêchent de rire de tout, de tourner en dérision notre combat politique de féministes avec légèreté et ironie. Si les ligues de vertu ont disparu, il reste néanmoins quelques grenouilles de bénitier venues renforcer la mise au pilori de nos mœurs. Jadis, elles jetaient l'opprobre sur les avorteuses, maintenant elles se reconvertissent en heureuses dignitaires de la cause des mères de famille, jetant des anathè-

mes sur les minijupes, les strings, les putes, le libertinage sexuel, la liberté charnelle et la pornographie, tout en priant pour notre salut éternel. Les églises et les pourfendeurs de la morale incriminent la publicité parce qu'elle serait diffamatoire et avilissante pour les femmes : discrimination, crient-elles ! Plus moyen de faire scandale, plus moyen de vanter la débauche et la luxure. Il nous faut raison garder. Et pendant ce temps, les idées politiquement correctes, le retour du pudibond, de la censure, de la décence, éclaboussent de manière tentaculaire des générations de ménagères averties. C'est la génération Tupperware[12] de la moralité qui sévit ainsi impunément et qui dégouline dans les cercles mondains.

J'ai la délicieuse impression que le sexe sans tabou ne fait pas de victime collatérale. En tout cas moins que l'amour, l'affect et les sentiments. Qui nous a prévenu que l'amour faisait davantage de dégâts que le sexe ? Qui est là pour nous apprendre que le véritable danger, c'est d'aimer ? C'est de ce danger-là qu'on devrait nous prémunir. On ne devrait pas se focaliser sur le danger du sexe : jouir ne procure que du plaisir. Pour autant que l'on se prémunisse des maladies sexuellement transmissibles, car il n'y a pas de justice immanente, quoi qu'en pense Monseigneur Léonard[13]! Mais qui est là pour nous avertir

12 Pour rappel, les réunions Tupperware, du nom de la marque de boîte en plastique, était un concept commercial, une astuce prodigieuse créée par les publicitaires, qui consistait à rassembler des ménagères afin qu'elles discutent de manière interminable sur les bienfaits des boîtes Tupperware et que ces discussions, par le bouche à oreille, percolent pour en faire une publicité à grande échelle. Aujourd'hui, le concept vante tous les produits commerciaux mais est aussi très répandu chez les hommes et femmes politiques qui se plaisent à faire fructifier leur candidature aux échéances électorales.

13 Mgr Léonard, archevêque de Belgique, pense qu'être infecté par le virus du sida est le signe d'une punition divine destinée à sanctionner le péché.

qu'aimer ou ne pas aimer, ça cogne toujours intempestivement dans le ventre, ça fait mal au cœur ? Faire l'amour n'a jamais tué. Manquer d'amour, si. S'il fallait sauver notre génération de la déroute, il faudrait faire une réelle et ravageuse censure des histoires d'amour. Il y aura du personnel à congédier, c'est certain. Mais interdire le porno et réglementer davantage la liberté et les pratiques sexuelles ne résoudra pas la question du vivre ensemble, on ne fera pas le bonheur d'un coup de baguette magique. Parlons-en, des baguettes magiques. Quand cessera-t-on de propager des histoires de contes de fées aux petites filles qui accentuent incontestablement la cruauté des rapports humains à l'âge adulte ? Il faut congédier les princes qui n'arrivent jamais. Et virer les charmants, les fées et leurs fables débilitantes, les remplacer par de bons scénarios pornographiques et exubérants, ça fera certainement moins de dégâts.

Écrire sur la prostitution, c'est encore soulever le couvercle de notre histoire, celle des hommes et des femmes au travers des siècles, sans aucune prétention scientifique, juste quelques coups de projecteurs qui n'ont d'autres ambitions que de contextualiser l'intimité de nos comportements. Peut-être les idées sont-elles schématisées, peut être le découpage chronologique est-il audacieux, voire insolent, peut-être suis-je bien vaniteuse de vouloir raconter ces huis clos génitaux. Je ne suis ni historienne, ni sociologue, ni philosophe, juste une femme qui enjambe la frontière des quartiers chauds et soulève le rideau sur les vies des catins. Ni plus, ni moins. Dans ce livre, j'ai pris l'option de raconter le vécu du macadam, de rapporter les constats de Marie mais aussi les réflexions issues de mes lectures, analyses et articles rassemblés, depuis maintenant vingt ans, sur la question de la prostitution et, plus largement, de la liberté sexuelle. S'il m'arrive de pécher par le caractère non

scientifique de ce pamphlet – car je ne suis qu'une frondeuse, une pasionaria de la cause – sachez que j'ai toujours péché dans la joie et la luxure.

Je fais partie d'une génération de femmes averties, qui aiment parler avec panache de sexualité, parce que je sais trop bien qu'évoquer le sexe a été de tout temps le monopole des hommes et des putains. Me voilà bien désinvolte, vulgaire ou obscène de m'intéresser ainsi aux conduites sexuelles des prostituées, et plus largement des femmes. Désormais, j'entre avec frivolité dans un domaine réservé à l'élite scientifique, les savants, médecins, psychanalystes et tous les grands de ce monde qui ont aimé théoriser sur la vie des travailleuses du sexe.

Écrire sur les personnes prostituées, c'est aussi restaurer l'extrême volupté de leurs destins historiques, se souvenir de ces figures salies, dégradées par des siècles de piétinement et de mépris. Écrire sur elles, c'est rendre aux catins un vibrant hommage et se rappeler le rôle déterminant qu'elles exerçaient à l'intérieur des bordels et des couples. Elles ont contribué au repos des mâles, elles ont pacifié les tensions des couples mariés ou pas, elles ont été de jolies machines à fabriquer du bonheur et du plaisir. Leur bonheur, personne ne s'est attaché à vouloir le leur rendre.

Écrire sur la prostitution, c'est enfin écrire sur vous et moi, sur les hommes, les femmes, le cul, les rapports de sexe et de pouvoir et sur les belles histoires d'amour qui naissent çà et là, qu'on fasse la pute ou le client. Parce que, finalement, c'est aussi quelques histoires d'hommes et femmes, tout simplement…

Bonne lecture.

Prostitution,
ce qu'il faut en dire...

Nos sociétés contemporaines traitent la prostitution à partir d'une approche morale qui tantôt la condamne, tantôt la réprouve. De manière schématique, on peut dire qu'il y a trois systèmes de gestion publique qui ordonnent la prostitution : la prohibition (interdiction pure et simple), l'abolition (abolition des règlements considérant la prostitution comme indigne de la condition des femmes) et la réglementation (organisation et réglementation de l'activité prostitutionnelle). Certains pays sont clairement prohibitionnistes, c'est-à-dire qu'ils interdisent la prostitution s'acharnant à l'exterminer coûte que coûte. D'autres pays dits abolitionnistes, comme la Belgique et la France, n'ont de cesse de la cantonner à une déviance perpétuelle, la considérant comme un mal nécessaire ; mais toujours comme un mal de toute façon. Notons tout de même l'exception hollandaise, réglementariste, qui se garde de porter des jugements moraux et éthiques en permettant l'exercice de la prostitution, l'assimilant à un métier. Là-bas, les personnes prostituées sont considérées comme des travailleuses sexuelles, des professionnelles du sexe qui réalisent leur activité tout à fait librement.

À ce stade-ci, il importe de brosser le contexte de la prostitution telle qu'elle s'exerce en Belgique. Afin de mieux cerner et percevoir la complexité de la question mais aussi les paradoxes qui s'agglutinent autour du travail du sexe. Il est à noter que la Belgique est un pays abolitionniste depuis 1948. Sous

l'impulsion de la socialiste Isabelle Blum, la réglementation de l'activité prostitutionnelle (qui prévalait pendant tout le XIX[e] siècle et la première moitié du XX[e] siècle) fut abolie pour deux raisons essentielles. D'abord parce qu'il fallait répondre à l'effrayante poussée des maladies vénériennes, en particulier la syphilis, qui révélait une certaine impuissance des médecins de l'époque devant cette épidémie nouvelle. Dans la plupart des pays, les autorités publiques utilisèrent la prophylaxie de la syphilis comme prétexte sanitaire pour faire cesser l'exercice de la prostitution et sa réglementation. La seconde raison de l'abolition de la règle fut la nécessité absolue de mettre fin à la traite des êtres humains.

Prétextant que la réglementation de la prostitution était une nuisance à l'émancipation des personnes prostituées, la députée socialiste Isabelle Blum démontra que cette gestion réglementariste était la cause directe de la traite des femmes. En conséquence de quoi, le discours sur la « traite des Blanches » fut savamment élaboré par les opposants de la prostitution réglementée qui considéraient qu'elle favoriserait le trafic des femmes. Les rumeurs de trafic de filles impubères vers les maisons de tolérance faisaient scandale en Angleterre. « Pour l'immense majorité des femmes concernées, il n'était pas nécessaire de faire l'hypothèse d'une contrainte criminelle ; la misère et l'absence de meilleures alternatives suffisaient largement à expliquer leurs parcours de vie. »[14] Ce que craignait l'ordre moral n'était pas le fait que les prostituées puissent réellement être victimes de la traite de femmes mais le fait que les jeunes filles respectables et bourgeoises pouvaient être kidnappées et réduites à l'état d'esclave sexuelle. Selon Jean-Michel Chaumont, « le génie des abo-

14 Jean-Michel Chaumont, *Le mythe de la traite des Blanches*, La Découverte, 2009.

litionnistes fut de crédibiliser l'amalgame entre la traite des Noirs et la traite des Blanches et de conférer ainsi à la lutte contre la réglementation de la prostitution toute la légitimité morale de la lutte contre l'esclavage. Faisant passer des faits divers pour des pratiques générales, les abolitionnistes parviennent à ancrer dans le public la conviction de l'existence d'une traite à grande échelle de nature esclavagiste et dont sont victimes de jeunes innocentes[15] ».

« Dans les dernières décennies du XIX[e] siècle, en Angleterre et en France se développa un mouvement féministe, dirigé par Joséphine Butler, contre la réglementation étatique de la prostitution, notamment contre le harcèlement policier des prostituées et des autres travailleuses. »[16] Triste époque où les féministes issues des classes supérieures imposèrent une morale sexuelle qui sévit toujours aujourd'hui. L'abolitionnisme est donc né dans l'Angleterre victorienne où Joséphine Butler, par charité chrétienne, s'est emparée du sort des putains afin de contraindre les femmes à la pureté en dehors des liens du mariage dans un souci de civilisation du peuple.

La Belgique vota le 21 août 1948 la loi sur l'abolition de la prostitution réglementée.

En résumé, l'abolition du système réglementariste (abolitionnisme) préconise une tolérance de l'activité prostitutionnelle (la prostitution n'est pas interdite) mais pénalise et condamne moralement le proxénétisme et l'exploitation de la prostitution en général. À ce titre, la Belgique a ratifié la

15 *Id.*

16 Gail Pheterson, *Le prisme de la prostitution*, « Bibliothèque du féminisme », L'Harmattan, 2001.

convention de New York du 21 mars 1950 sur l'exploitation de la prostitution.

Concrètement, depuis 1948, la prostitution est légale. Par contre, l'exploitation de la prostitution demeure interdite par le Code pénal, ce qui n'est pas sans poser problème dans l'exercice même de l'activité. Notons toutefois que le racolage (appeler un client), l'incitation à la débauche (par exemple se montrer en jarretelle à la vue des passants) et la publicité (publier une annonce à caractère érotique) sont des actes interdits par le Code pénal (articles 380, 380 bis et 380 quater du Code pénal). Cette disposition interdit aussi le racolage dans un lieu public et vise tout acte positif (comme une parole, un signe, un geste) adressé au chaland.

Drôle d'encadrement législatif qui consiste à admettre la prestation rémunérée mais à ne pas en accepter la promotion et la publicité. Cela laisse une part importante à l'interprétation de la loi et bien évidemment à l'arbitraire dans la manière dont le législateur qualifie le racolage, l'incitation à la débauche et la publicité. Pour peu, certains officiers de police plutôt zélés peuvent ainsi mener un solide harcèlement de certaines femmes prostituées au gré de leur humeur, de leur animosité et de leur subjectivité. C'est dire toute l'ambiguïté qui plane autour du travail du sexe et qui insécurise les travailleuses dans leur quotidien.

En définitive, si la personne prostituée est considérée comme une délinquante en puissance aux yeux de la loi, elle n'en reste pas moins une citoyenne comme les autres puisqu'elle est soumise aux lois fiscales (elle paie ses impôts et sa TVA, comme n'importe quel travailleur indépendant).

QUE SE PASSE-T-IL SUR LE TERRAIN ?

La loi de 1948, qui a instauré l'abolition de la réglementation (en matière de prostitution), permet cependant aux communes de prendre des dispositions particulières en matière de mœurs, notamment par l'adoption de règlements communaux qui ont pour objet d'assurer la moralité et la tranquillité publique. Ainsi certaines communes de l'agglomération bruxelloise, comme Saint-Josse et Schaerbeek, ont voté des règlements communaux qui interdisent aux personnes prostituées de se montrer à la vue des passants. L'activité prostitutionnelle est également proscrite près des lieux des cultes (églises, mosquées et synagogues), des écoles et des centres sportifs... autant dire partout. Autre ambiguïté. Mais où peut-elle s'exercer alors si tous les espaces destinés à la prostitution sont proscrits ? Cachez ce sein que je ne saurais voir...

« Les prix de location d'une carrée avoisinent un minimum de 850 euros pour un 35 m^2. Et, pour certaines carrées, on pratique un dessous de table ; certaines carrées sont donc à plus de 500 euros par semaine. Enfin, il y a la remise du pas-de-porte que la femme doit donner à l'ancienne locatrice et qui s'élève à l'heure actuelle aux alentours de 17 000 à 25 000 euros. Cette situation de tolérance laisse, malgré tout, la femme dans des conditions de travail assez précaires. »[17]

Les règlements communaux interdisent l'affectation d'immeuble ou de partie d'immeuble à la prostitution. On peut facilement imaginer comment certaines communes voulant se débarrasser des travailleuses du sexe encombrantes ont recours

17 Isabelle Jaramillo, coordinatrice et travailleuse sociale d'Espace P... Bruxelles in : *Santé mentale en contexte social : multiculturalité et précarité,* 2008 (travail de fin d'études).

à leur règlement communal pour fermer abusivement des lieux de travail sans préavis préalable[18]. Paradoxalement, ces mêmes communes qui réglementent l'activité de la prostitution n'hésitent pas à la taxer par ailleurs (taxe sur l'usage de néons roses à Saint-Josse). Par exemple, la commune a instauré une taxe de 600 euros par an à l'encontre des propriétaires des carrées. Dans les faits, les taxes sont payées par les locataires qui n'ont d'autre choix que de s'y soumettre sous peine de perdre leur logement. En effet, la concurrence est rude, il y a beaucoup trop de demandes de carrée par rapport à l'offre, qui manque cruellement. Les personnes prostituées sont soumises alors à un véritable chantage de la part de propriétaires peu scrupuleux qui n'hésitent pas à louer ou sous-louer des locaux insalubres ou frappés d'inhabitabilité manifeste. Dans le même temps, les femmes abusées ne protestent pas car elles n'ont pas d'autres choix en matière de location. Autant dire qu'avec des taxes locales, des loyers surréalistes couplés à la baisse du pouvoir d'achat et la dégradation des conditions économiques des clients, le métier est difficile. Les dames n'ont pas pu augmenter les prix des services sexuels (on démarre à 30 euros) alors que la crise du logement les appauvrit et les insécurise de plus en plus. Certaines d'entre elles sont sous la coupe de propriétaires véreux qui augmentent chaque semaine le prix de la location. En effet, il y a le montant affiché sur le contrat de bail et puis l'enveloppe de surplus qui est remise chaque semaine aux propriétaires. J'en reparlerai dans le chapitre consacré à la traite des êtres humains.

18 La ville de Liège a fermé un quartier entier de maisons de prostitution sans garantir une alternative professionnelle. Comme ces travailleuses ne sont pas syndiquées, elles sont malmenées par les pouvoirs publics. Seule l'association Espace P… a entouré les femmes et a vainement tenté de modifier la décision politique prise sans concertation par les autorités de la ville.

Ces mêmes communes harcèlent de manière cyclique, au gré des humeurs politiques, les personnes travaillant dans la prostitution. Les femmes de rue sont embarquées sans aucun ménagement par les forces de police, jetées au cachot comme de vulgaires délinquantes. La philosophie qui sous-tend ce type d'intervention répressive est d'évacuer les personnes prostituées de certains quartiers bruxellois parce qu'elles « font tache ».

On s'en doute : plus les femmes seront harcelées par les forces de police, moins elles se réinséreront spontanément, que du contraire. Par expérience, on constate qu'elles continuent de se prostituer dans la clandestinité en multipliant les risques d'agression, d'exploitation, et les risques accrus de propagation des maladies et infections sexuellement transmissibles. Avec cette chasse aux sorcières, les personnes prostituées se déplacent vers d'autres lieux d'activités, répétant ainsi les problèmes de cohabitation (et de nuisances, diront certains) dans le nouveau quartier investi par les talons aiguilles.

C'est toute la force de la philosophie abolitionniste : moraliser la prostitution en la décrivant d'abord comme une atteinte grave à l'intégrité physique des femmes. C'est bien la force du mouvement abolitionniste que de dépeindre la prostituée comme un être asservi et soumis. Cela a permis au mouvement abolitionniste de trouver écho auprès du mouvement féministe en faisant cause commune. Certaines féministes à « tendance coincée sur la liberté sexuelle » se plaisent à définir la prostitution comme une forme de violence faite aux femmes. Et pour certaines féministes radicalement bloquées sur la question sexuelle, la prostituée symboliserait même le sort réservé à toutes les femmes de la planète. Ces mêmes féministes trouvent que la pénétration sexuelle est déjà une violence sexuelle.

Point de salut dans la prostitution car le système abolitionniste, comme les féministes, la considère comme un comportement indigne de la personne humaine. Le courant abolitionniste juge d'office la personne prostituée comme une esclave sexuelle des temps modernes, qu'il faut réinsérer à tout prix tout en diabolisant les hommes qui auraient recours à ce type de service sexuel. Ces hommes qui ne sont en définitive que nos pères, nos maris, nos amants et nos fils. Ce courant n'hésite pas à fustiger ces hommes qui « font les lois » pour la majorité et qui sont seuls à nous gouverner. L'abolitionnisme ne cherche donc pas à améliorer le statut et la condition des personnes prostituées, il vise la disparition pure et simple de la prostitution, même si les prostituées doivent faire les frais de cette volonté incessante.

Pour donner un exemple supplémentaire de l'inadéquation de cette gestion à la petite semaine, la Suède, si souvent prise en exemple d'égalité entre les femmes et les hommes, a choisi, depuis le 1er janvier 1999, dans le cadre d'une gestion néo-abolitionniste, de pénaliser les hommes qui auraient recours à un rapport tarifé en criminalisant l'acte sexuel du client. Pour se donner une bonne conscience, cette loi laisserait tranquilles les prostituées pour se concentrer sur les hommes en les traquant chaque fois qu'ils ont recours à ce type de pratique sexuelle. En Suède, depuis la loi de pénalisation des clients, les hommes sont passibles d'une amende salée assortie de six mois d'emprisonnement. Cette loi, au-delà d'être extrêmement normative et coercitive, fait la police des comportements en matière de sexualité. Sur le terrain, c'est le fiasco le plus total : la clientèle masculine inquiétée migre vers le Danemark où l'activité peut s'exercer presque normalement. Inutile de dire que la répression acharnée des clients pousse à la clandestinité des services sexuels, ce qui n'est

pas sans poser des problèmes en matière de sécurité des femmes prostituées lorsqu'elles exercent leurs activités. La Suède refuse d'évaluer la loi, utilisant un argument d'autorité massue : « Évaluer cette loi reviendrait à évaluer une loi sur le viol et la pédophilie. » Après cela, les mouches se taisent. Nous sommes désormais dans la confusion des concepts et l'amalgame douteux qui instaure une égalité entre prostitution, viol et pédophilie. Tout cela n'est pas bon pour l'intelligence et le progrès de nos conditions. On perçoit très clairement que dans les pays où la prostitution est cachée, pratiquée en dehors de toute visibilité, les injustices sont toujours plus élevées. Forcément, car plus la prostitution est cachée, plus elle est laissée à la merci des milieux maffieux : la clandestinité appelle l'apparition de proxénètes, qui retrouvent leur suprématie d'antan. La clandestinité pousse immanquablement à l'asservissement des travailleuses, laissées à la portée de milieux criminels, qui gèrent l'exploitation sexuelle en toute impunité, sans foi ni loi. Du point de vue de la santé publique enfin, cette clandestinité augmente considérablement les prises de risque pour les travailleuses sexuelles qui auraient plus souvent des rapports non protégés. En effet, plus on travaille dans des conditions précaires, plus on multiplie les contacts à la va-vite, en cachette, hors des lieux de travail confortable, et plus grands sont les risques d'abandon du préservatif[19]. C'est quand la prestation professionnelle a lieu dans de bonnes conditions, lorsque le confort de la passe est assuré, que l'usage du préservatif est systématisé. Dans ces conditions de travail décent et sécurisé, il est possible de négocier avec le client et d'imposer l'usage du préservatif. C'est tout le contraire lorsque la dame est

19 Espace P..., active sur le terrain de la prostitution et plus précisément de la prévention sida en Communauté française depuis 1989, a constaté que les risques de transmission du VIH et de l'hépatite B sont accrus lorsque les femmes travaillent dans la clandestinité.

contrainte de faire sa prestation dans de mauvaises conditions : elle ne pourra pas bien négocier le contenu et le tarif (car elle est tourmentée à l'idée de se faire arrêter par les forces de police) et aura des difficultés à imposer la capote à son partenaire clandestin qui risque lui aussi d'être surpris, voire arrêté et emprisonné.

La question du statut est également importante pour comprendre l'extrême hypocrisie qui entoure l'activité prostitutionnelle. Certaines prostituées travaillent sous le statut indépendant, d'autres sont soumises au statut de salariée, d'autres encore ne jouissent d'aucun statut spécifique. Lorsqu'elle n'opte pas pour un statut particulier, la dame peut bénéficier d'une allocation sociale (allocation de chômage ou revenu d'intégration sociale) qu'elle cumule avec l'activité de prostitution… pour autant que les organismes de paiement – l'Office National de l'Emploi (ONEM) ou le Centre Public d'Action Sociale (CPAS) n'en soient pas informés. Les femmes qui acceptent le statut salarié travaillent dans un bar comme ceux de la rue d'Aarschot[20] à Bruxelles, où les abus sont monnaie courante. « La rue d'Aarschot, et les bars avec ses vitrines, longe la gare et la voie de chemin de fer. Cette rue dégage différentes ambiances en fonction du moment où l'on y passe. Les personnes prostituées sont engagées sous des contrats de serveuse et officiellement ne peuvent pas exercer la prostitution. Dans ces bars, cela fonctionne par pause. La serveuse loue l'emplacement avec le présentoir et le tabouret en vitrine par six heures. Au vu du coût de la location qui varie entre 185 à 290 euros pour six heures, certaines travaillent douze heures d'affilée pour rentabiliser au mieux la location. La commune a instauré une taxe s'élevant à 3 253 euros par an et par serveuse déclarée. Ces lieux de prostitution sont assimilés à des "bars" à consommation. La rue compte une centaine de

20 Rue très connue à Schaerbeek (quartier populaire de Bruxelles) qui concentre des bars où se prostituent des serveuses, à proximité de la gare du Nord.

"bars" : seuls ceux-ci sont soumis à cette taxe. »[21] En d'autres termes, si les déclarations d'activité à l'Office National de Sécurité Sociale (ONSS) existent, elles sont souvent incomplètes, ce qui insécurise davantage les femmes en matière de protection sociale. Ce sont les personnes prostituées elles-mêmes qui paient les cotisations patronales en lieu et place de l'employeur (alors que cela devrait incomber à la patronne de bar), pour être certaines d'avoir un minimum de couverture sociale. Sur place, le régime du travail salarié pour les serveuses n'est donc pas appliqué (pas de droit aux vacances, de congé pour maladie ou de droit au congé de maternité). Pas question pour la femme de cesser de travailler lorsqu'elle est malade ou enceinte car elle doit rembourser son fixe (c'est-à-dire le prix de l'occupation de son tabouret derrière la vitre).

Il vaut mieux être dans une dynamique de travailleur indépendant, qui peut choisir quand il travaille et quand il ne peut travailler pour cause de maladie ou d'impondérable. Pour celles qui travaillent sous un statut d'indépendant, l'Institut National des Allocations Sociales des Travailleurs Indépendants (INASTI) et la TVA n'ont aucun état d'âme à percevoir une partie des gains. La prostituée est citoyenne aux yeux du fisc mais, comme on l'a vu plus haut, délinquante aux yeux de la loi. Pas question non plus pour la belle de s'associer en coopérative ou en société commerciale, car l'exploitation de la prostitution est interdite et, dans le cadre d'une association, il y aura toujours une dame censée exploiter l'autre parce qu'elle récolte quelques avantages financiers ou parce que son associée paie davantage de charges sociales. J'évoquerai plus largement la question du statut dans les pages suivantes.

21 Isabelle Jaramillo, *op. cit.*

Et les mentalités ?

Historiquement, les personnes prostituées ont toujours été mal traitées par la société, le regard des autres, les services sociaux qui voyaient en elles soit des délinquantes, soit des mauvaises mères, de vraies filles perdues, soit encore des êtres de luxure, dépravés et paresseux. Il est à noter que l'image que les assistantes sociales avaient des personnes prostituées n'était pas bien différente de ce que véhiculait la société en général. Quantités d'études ont été réalisées dès le XIX[e] siècle par des psychologues et des psychiatres caricaturant les personnes prostituées : ce sont des débiles mentales, des femmes à l'intelligence déficitaire, au parcours scolaire chaotique, en fin de compte qui cumulent toutes les tares de la société. Il n'en est rien, évidemment. La putain choque, elle bouscule les valeurs de la société traditionnelle fondée autour de la femme pure, la vierge, celle que l'on respecte, la mère de ses enfants. La putain affiche, elle, une liberté sexuelle audacieuse qui ne plaît pas à nos sociétés pudiques et politiquement correctes. Mais la putain pense. Pire, elle réfléchit.

Car la putain a été touchée comme toutes les femmes par les vagues du féminisme contestataire des années 70. Ce féminisme incarné et médiatisé par le MLF[22] a éclaboussé çà et là des revendications d'indépendance et a désormais permis de remettre en cause l'autorité des proxénètes, les julots casse-

22 Mouvement de Libération des Femmes en France qui a amorcé les grands combats féministes du droit à la contraception, l'avortement et l'ensemble des droits pour l'égalité des sexes. Ce mouvement rebelle et ludique a fait une première sortie très étonnante en 1970 quand une dizaine de femmes ont déposé devant la tombe du soldat inconnu à Paris, sous l'Arc de triomphe, une couronne de fleurs dédiée à la femme du fameux soldat, avec en banderole : "Il y a plus inconnu que le soldat inconnu, sa femme." »

croûte qui serraient les poings pour défendre leurs filles, leur petite entreprise prospère. C'est la première fois sans doute que les prostituées ont épousé un temps la cause des femmes en s'identifiant au monde du travail en endossant l'appellation de travailleuses du sexe. Inévitablement, elles ont alors exigé que la prostitution soit reconnue comme un travail et dès lors assortie de revendications qui n'étaient, somme toute, pas étrangères aux revendications des femmes au sein du monde de l'entreprise. « Ces militantes et alliées féministes se heurtèrent immédiatement aux féministes du courant abolitionniste, héritières de la campagne de pureté sociale dont les objectifs étaient de combattre la prostitution en tant que telle et accroître plutôt que de réduire les pouvoirs de la police. »[23]

Les prostituées se sont quand même affranchies de leurs maîtres, et ont remis en question l'État et les taxes que l'État relevait sans fournir pourtant en contrepartie la sécurité et la protection sociale qu'elles étaient en droit d'attendre. Les prostituées d'Europe du Nord d'abord, et les autres, ensuite, ont milité pour la légalisation de la prostitution permettant aux femmes de se prostituer dans de bonnes conditions (occuper ensemble un même lieu de prostitution, s'associer en affaires et cogérer une entreprise, etc.). Des associations militantes ont revendiqué de sortir la prostituée de la clandestinité et de dépénaliser certaines infractions afin de soustraire la personne qui se prostitue du milieu maffieux et clandestin inhérent à l'activité prostitutionnelle. Réglementer la prostitution pourrait permettre au contraire de donner une visibilité au commerce du charme en lui octroyant un vrai statut social et fiscal. Aujourd'hui, avec l'abolitionnisme, la prosti-

23 Gail Pheterson, *op. cit.*

tution se déroule en marge de la légalité dans une zone d'ombre où les abus passent encore trop souvent inaperçus et où les travailleuses du sexe sont à la merci des arbitraires les plus sordides.

Aujourd'hui, les travailleuses du sexe réclament leur indépendance : elles revendiquent le droit au respect dans la profession qu'elles exercent, elles en appellent au droit à la dignité et refusent le mépris de la société pour le métier qu'elles pratiquent. Les personnes prostituées admettent que les besoins sexuels des hommes sont irrépressibles et dès lors acceptent qu'une série de femmes soient disponibles sur le marché pour permettre de satisfaire des milliers d'érections. Sans l'ombre d'un mélange entre le sexe et l'amour, les professionnelles du sexe rappellent leur savoir-faire sexologique, leurs qualités humaines proches du métier d'assistante sociale : l'écoute, l'accueil, l'empathie pour tous les petits soucis quotidiens des clients…

Il est certain que l'acquisition d'un statut pour les personnes prostituées n'entraînera pas le respect à leur égard. Le regard des autres ne changera pas comme par enchantement. Le changement des mentalités sera lent par essence, comme tout changement social qui permet aux plus exclus d'envisager des lendemains meilleurs en retrouvant leur dignité. Il faudra que notre rapport à la sexualité change aussi, il nous faudra revoir notre conception de la liberté sexuelle, il nous faudra nous affranchir de nos carcans moraux pour entrevoir un avenir favorable pour les dames.

Qui sont les prostituées ?

Il n'existe pas un profil strict et caricaturé des personnes qui se prostituent. Ce sont au contraire des personnes aux parcours pluriels, multiples et sinueux.

La prostitution s'est présentée historiquement comme unique moyen de survie pour certaines femmes qui ne bénéficiaient pas de la protection d'une famille, d'un mari ou d'un frère. De tout temps, les faveurs sexuelles ont été monnayables et ont constitué un revenu pour celles qui ne rentraient pas dans les cases normatives imposées par les sociétés archaïques.

Certaines commencent à se prostituer parce qu'elles sont prises dans la spirale infernale des dettes et des soucis financiers, d'autres parce que, par naïveté, elles décident de plaire à « leur homme » qui les pousse dans cette voie. D'autres encore sont attirées par la grande vie. Toutes placent l'argent et le souci de l'autre comme mobile central. Car même les femmes provenant de milieux aisés qui choisissent de se prostituer souhaitent opter pour une vie de confort où l'argent doit fructifier. Il est clair toutefois que les conditions sociales et économiques jouent un rôle certain dans le recours à la prostitution. Mais elles n'expliquent pas tout. Car toutes les femmes pauvres, au chômage, précarisées et exclues ne se prostituent pas. Et il faut reconnaître aussi que les personnes prostituées proviennent de tous les milieux socioculturels et économiques. Inutile de faire une discrimination sociale à l'égard des plus déshéritées d'entre elles.

Il n'est pas si loin le temps où l'on dressait un profil psychologique des personnes prostituées, les qualifiant de débile men-

tale ou d'hystérique nymphomane. Tout le corps médical du XIX^e^ et XX^e^ siècle s'est attelé à démontrer que le profil psychologique des prostituées s'appuyait sur une espèce de séparation hystérique entre l'amour et la sexualité. Voilà bien une vision machiste et caricaturale du fonctionnement des hommes et des femmes. Un homme aux multiples partenaires qui détache l'amour et le sexe est considéré comme un don Juan ; une femme appliquant la même règle est la proie d'une stigmatisation qui la conduit à être considérée comme anormale, voire déviante. Ces descriptions sont évidemment erronées, entachées d'un jugement moral et d'une lecture tout à fait patriarcale des rapports de sexe. D'une part parce que les études accomplies étaient uniquement dirigées sur des femmes prostituées enfermées en prison ou en psychiatrie. Les échantillons d'étude étaient ainsi totalement faussés et non représentatifs de la catégorie des personnes visées. Et d'autre part parce que personne n'avait imaginé se pencher sur le sort des femmes mariées dont la misère, la dépendance et le malheur sexuel n'étaient pourtant pas étrangers aux parcours difficiles des personnes prostituées enfermées. « Il existe une immense littérature sur la vie des femmes attestant de leur pauvreté et des sévices physiques et sexuels des hommes, utiliser une putain comme symbole de la victimisation des femmes diabolise et constitue une mystification de la réalité sociale. Les épouses et les putains sont les prototypes, respectivement légitimés et illégitimés, d'une commune condition des femmes. Le déshonneur de la putain est en partie l'échec ou le refus de sa part à résoudre par le mariage le dilemme de la subordination économique et sociale des femmes. »[24]

24 Gail Pheterson, *op. cit.*

Les études sur le profil de la putain se multiplient tout au long de l'histoire, comme des tapis de mosquée alignés côte à côte, je n'aurai dès lors aucun plaisir ni aucune fierté à les citer tant elles sont marquées idéologiquement autour de la caricature sempiternelle de la femme victime. Pire, elles ont toutes tenté de dresser l'itinéraire des personnes prostituées les enfermant d'office dans la catégorie des jeunes femmes ayant subi des abus et violences sexuelles durant l'enfance. Et pourtant, toutes les femmes ayant subi des incestes durant l'enfance ne migrent pas vers la prostitution. Il n'y a pas lieu de faire ainsi une corrélation scientifique. Je voudrais faire ici une parenthèse sur les armes politiques avancées par les défenseurs de l'abolitionnisme, ceux-là même qui exagèrent le profil de la putain, la présentant comme victime perpétuelle. Il est insupportable de constater que ce courant idéologique s'arroge en permanence la vérité scientifique sur la manière de qualifier la prostitution. Comme s'ils détenaient la vérité, le savoir en matière de prostitution. Les mêmes invectivant le courant des pro-choix[25] de non représentatif lorsque nous défendons le libre choix des

25 Courant féministe qui prône l'égalité entre les hommes et les femmes. Ce courant universaliste développe une vision égalitaire des rapports de sexe, reconnaissant une égalité parfaite en matière de sexualité. Les femmes ont les mêmes besoins et désirs sexuels que les hommes. Ce courant reconnaît la pornographie et la prostitution comme des formes concrètes de la liberté sexuelle. Cette mouvance importante dans le monde revendique un statut pour tous les travailleurs du sexe. Il assume la différence des sexes dans la complémentarité. Élisabeth Badinter, Marcela Iacub, Virginie Despentes, Ovidie, en sont notamment les représentantes francophones. L'idée de ce féminisme universaliste est d'évacuer toute morale et toute contrainte en matière sexuelle. Ce féminisme "démoralisé" voit enfin la réconciliation des sexes, où les femmes peuvent afficher tantôt leur virilité tantôt leur féminité (talons aiguilles, porte-jarretelles…) ; les hommes assumant également leur part de féminité (sensualité, pacifisme, douceur, paternité) mais aussi leur virilité. Élisabeth Badinter a très bien décrit cette complémentarité sexuelle dans son livre *L'un est l'autre* (Éditions Odile Jacob, 1986). L'idée de la ressemblance des sexes y est évoquée comme porteuse de progrès et d'émancipation.

personnes à se prostituer ainsi que la défense et le respect des droits des travailleurs sexuels. Il est indéniable qu'ils (et elles) s'arrogent un argument d'autorité basé sur quelques malheureux témoignages de pauvres filles sorties de la misère de la rue que les abolitionnistes exhibent à chacune de leurs interventions médiatiques, comme le faisaient en leur temps, vulgairement, les militants anti-IVG brandissant devant les passants abasourdis quelques fœtus inertes chloroformés. Même pratique, même méthode. C'est le même débat, d'ailleurs, que pour l'avortement. On préfère ne pas avorter, mais si l'on doit y avoir recours, autant que cela se passe dans des conditions humaines et sanitaires de premier choix. Même chose pour la prostitution : que cela se passe le mieux du monde, après chacun appréciera s'il aime ou non y avoir recours ou l'exercer. Que les abolitionnistes cessent donc leurs procès continuels sur la représentativité de notre mouvement féministe et libertaire. Ils se font la spécialité de parler au nom des femmes sans avoir aucune licence, aucun label, pour le faire, ni aucune légitimité politique.

Quoi qu'il en soit, la différence entre putain et non-putain n'est pas démontrée tant d'un point de vue psychologique, sexuel, affectif qu'intellectuel. Ce qui les différencie, c'est la professionnalisation de la prestation sexuelle qui implique nécessairement une rétribution financière. Par contre, les femmes prostituées en connaissent un bout sur la sexualité des hommes et les confidences de leurs clients. Ces multiples confidences charnelles leur donnent ainsi une expertise détaillée des rapports humains qui peuvent faire l'objet de convoitise par les analystes de la planète. Cette fonction de « confesseuse » et complice privilégiée des hommes qu'elles assurent avec beaucoup de modestie, déontologie et d'éthique leur permet de

dresser une analyse fondée sur les relations homme-femme qu'elles entrevoient lors du huis clos érotique. « Le rôle des putains est, en fait, à la fois de fournir des services aux hommes et de garder leurs secrets supposément indignes. Nombre de putains sont convaincues que si les hommes réduisent agressivement au silence les prostituées dans la loi et dans la vie sociale, cela provient de leur peur d'être démasqués par des révélations qu'elles pourraient faire. »[26] Or, toutes les prostituées le savent : donner le nom et l'identité de ses clients, c'est risquer de les perdre à jamais. Elles gardent ainsi le grand secret des personnalités artistiques, médiatiques, ecclésiastiques, politiques qu'elles côtoient dans l'intime huis clos qui les occupe.

Qui est le consommateur de services sexuels tarifés ?

Quant à celui qui rétribue une personne pour satisfaire ses besoins sexuels, le profil dressé par les études scientifiques s'accorde pour en montrer son hétérogénéité : il est majoritairement marié (ou vivant en couple), urbain, est issu de tous les milieux socioculturels et son âge varie de quinze à quatre-vingt-cinq ans.

Le statut de client est paradoxal puisqu'il a recours à la prostitution mais sans s'y référer ni s'en revendiquer. Les hommes se sentent de nos jours abaissés à l'idée de devoir payer pour un rapport sexuel et la pratique de la prostitution est plutôt vécue comme un tabou. Contrairement à l'adage populaire « quéquette qui bande n'a pas de conscience », les hommes refoulent ainsi leur désir d'une prostituée comme étant contraire aux bonnes mœurs. Il suffit de fréquenter les lieux de prostitution

26 Gail Pheterson, *op. cit.*

pour s'en convaincre, les hommes longent les murs de honte et arpentent les trottoirs furtivement comme s'ils devaient se cacher de quelque chose de grave et d'humiliant.

Je n'ai jamais rencontré d'hommes fiers et arrogants par rapport à leur pratique, la grande majorité adopte plutôt la posture de l'homme indigne, déshonoré et humilié par le recours à une pratique sexuelle et affective qu'ils doivent rémunérer. Manifestement, certains hommes n'ont pas une image sexuelle positive d'eux-mêmes et se sentent extrêmement dévalorisés à l'idée d'avoir recours à une personne prostituée. Ils m'en parlent toujours discrètement, quand la confiance est bien installée, ils cherchent alors une confidente, une oreille attentive qui les écoute, les comprend avec empathie, loin de toute morale et carcan réprobateur. Car ils ont besoin de parler. Lorsque j'ai débuté à Espace P... en 1992, j'étais chargée avec d'autres d'assurer une permanence téléphonique destinée aux clients. Ceux-ci pouvaient en toute confidentialité appeler l'association pour parler, questionner, demander des informations à propos du sida mais aussi nous faire part de leur culpabilité liée à des pratiques sexuelles qu'ils jugeaient bien souvent dégradantes. Ils souffrent de vivre ce tabou, de ne pouvoir se passer de sexe, de ne pas trouver d'épanouissement dans l'abstinence maritale, d'être obligés de se cacher pour jouir, comme si le sexe était sale et dégradant. Qui leur a jamais dit que la masturbation était nécessaire pour être serein et que le sexe était d'utilité publique ? Qui leur a dit que le sexe n'est pas sale, que tout est permis si cela repose sur le consentement, que le plaisir pouvait ne pas être réciproque s'il faisait des allers-retours équitables entre les deux personnes? La plupart des hommes refusent le statut de client car ils rejettent l'idée de devoir payer pour un rapport libidinal. Il est évident que le sexe tarifé apparaît souvent comme dégradant.

Par contre, l'accès grandissant à la pornographie, via « le sexe en ligne » notamment, a pour effet de dédramatiser le fait de payer pour avoir du sexe le temps d'un clip pornographique ou un échange *on line* avec une dame.

Mais le statut de client n'a pas été de tout temps aussi apocalyptique et endossé avec honte et mépris. Jadis le recours à une courtisane était signe de virilité, de vigueur, et de bonne santé sexuelle. On préférait exalter cette pratique car elle était signe de séduction et de pouvoir. La frigidité chez la femme « mariée » étant considérée comme naturelle, il était d'usage pour l'homme d'avoir recours à une courtisane pour assouvir son « trop-plein » de libido. Comme il était de bon ton de penser que le sexe est finalement un produit de consommation qu'il importe d'acheter ou de vendre. Il était déjà admis que l'homme pouvait de toute façon séparer sexe et sentiment. Ce qui ne mettait donc pas en péril le sacro-saint mariage monogamique. C'était bien cela le véritable risque pour la femme mariée : une escapade de côté mettait non seulement le mariage monogamique en danger mais pouvait porter préjudice à la pureté de la descendance.

Quel est cet homme – puisqu'il s'agit bien d'hommes dans la majorité des cas – qui a recours aux services sexuels d'une prostituée et qui accepte la mercantilisation de sa sexualité ?

En simplifiant, on peut classer les motivations des clients[27] en trois catégories partant toutes du postulat que, dans une société patriarcale, il est plus que normal qu'une série de femmes soient disposées et disponibles sexuellement pour une série

27 Sven-Axel Manson, *Les pratiques des hommes « clients » de la prostitution : influences et orientations pour le travail social,* Université de Göteborg. Étude, 2003.

d'hommes « en souffrance sexuelle ». Les études réalisées par les Suédois auprès des clients montrent :

– Qu'une partie des clients recherche de la variété sexuelle, souhaite vivre une expérience différente. Ils sont fascinés par l'image d'une sexualité agressive, rebelle, voire interdite, telle qu'elle est véhiculée dans la prostitution. C'est la fascination pour la femme active sexuellement, amazone des temps modernes. La putain fascine l'inconscient des hommes depuis des siècles car elle incarne un animal sexuel en proie aux fantasmes débridés. Cette image de femme lubrique et vicieuse permet sans doute à l'homme de se débarrasser d'une certaine culpabilité, ne pouvant renoncer à une femme excitante, expérimentée, disponible, soumise et délurée. Vulnérable, l'homme ne peut qu'acquiescer devant les désirs de la putain.

– Certains expriment des problèmes de solitude, de contact et d'isolement, même si toutes ces frustrations ne sont pourtant pas du monopole des seuls hommes. Une partie de la clientèle rapporte qu'à la maison, il ne peut suffisamment se rassasier sexuellement de sa compagne. Il trouve utile de parler de ses problèmes conjugaux et familiaux à une personne anonyme et impersonnelle. C'est ce qu'on appelle la fonction thérapeutique des personnes prostituées. Il se plaint que sa compagne n'accomplit pas (ou plus) de fellation ou refuse simplement l'activité sexuelle quotidienne. « Vous baisiez, et maintenant masturbez-vous. »[28] Ce client souffre de manque qu'il vient combler ici chez une professionnelle, refusant de s'engouffrer dans un adultère qui pourrait être fatal à sa vie conjugale.

28 Mohammed Benazzouz, professeur de français dans un athénée bruxellois, se plaît à détourner les citations traditionnelles. Celle-ci est extraite de la fable de La Fontaine, *La Cigale et la Fourmi.*

– Enfin, d'autres hommes légitiment également dans la prostitution le besoin d'assouvir des demandes sexuelles extraordinaires voire originales (perverses selon une lecture normative de la sexualité) comme l'exhibitionnisme, le fétichisme, le sado-masochisme, la zoophilie, la scatologie, voire la pédophilie dans certains cas. Dans cette catégorie se trouve sans doute un contingent d'hommes qui souhaitent réaffirmer leur pouvoir sexuel bafoué par les progrès de la condition de la femme. Dans la prostitution, ils peuvent ainsi assouvir une certaine sexualité dominatrice voire dégradante qu'ils seraient incapables de revendiquer dans la « vraie vie » avec leurs conjoints.

À côté de cette analyse suédoise qui n'a pas trop vieilli, Marie, forte de ses quinze ans d'expérience au chevet des mâles en rut, nous dresse un portrait sans complaisance des hommes qu'elle gâte affectueusement. Pour elle, et bon nombre de ses collègues d'ailleurs, la fellation est la pratique la plus demandée par la clientèle. Ils viennent se faire sucer car à la maison cela ne se passe plus jamais ou bien cela ne s'est jamais passé. Les clients racontent à l'unisson qu'à la maison, point d'ouverture possible sur ce type de câlinerie alors qu'eux se prêteraient davantage à la réciprocité auprès de leur partenaire. Les célibataires qui ont recours à cette pratique masturbatoire réclament tout autant la fellation car ils peinent à trouver des bouches accueillantes dans la vie quotidienne. Toujours selon Marie, une partie non négligeable (qu'elle estime à un tiers de la clientèle) des hommes vient chez elle pour se faire dorloter, câliner, chouchouter, écouter et surtout pour parler en toute confiance à une inconnue qui saura garder le secret. Ce type de demandes plutôt affectives donne alors à la pratique sexuelle un caractère singulièrement thérapeutique et revêt une fonction sociale dans la mesure où ces hommes viennent y déposer leur solitude, et

leur mal-être. Ils ne se déshabillent pas, ils veulent juste être écoutés, compris et enlacés. Ces hommes sont très fréquents en période de fêtes de fin d'année où le moral n'est pas toujours au beau fixe. C'est évidemment intéressant de voir que les hommes sont fragiles et qu'ils peuvent chez Marie et dans tous ces lieux anonymes laisser tomber leur carapace de virilité pour être des êtres humains à part entière. C'est dire combien notre société ne laisse pas de place à ces hommes pour exister, s'épancher et laisser apparaître des caractéristiques dites « féminines » comme la fragilité, le besoin de douceur, de caresse, le besoin d'être pris en charge par une femme. C'est à ce moment-là que la rencontre amicale commence entre deux personnes, l'amitié y règne dans toute sa beauté et la travailleuse sexuelle accueille et prend la posture du curé jadis, de l'Iman aujourd'hui, du confident, du psychanalyste ou de l'ami. Tout cela en échange de quelques billets chiffonnés.

Pour terminer sur le portrait de ces hommes, Marie rappelle souvent qu'une autre partie d'entre eux viennent assouvir chez elle une part de fantasme qui ne peut être prise en charge par d'autres femmes, par peur du ridicule, notamment. La majorité de ces petits fantasmes qui leur permettent de vivre la part de féminité qui réside en eux sont finalement très sommaires : l'envie de se travestir, de s'habiller en femme, de se maquiller, d'exprimer de la féminité. Ces hommes recherchent le plaisir de mettre du rouge aux lèvres, de faire glisser des bas soyeux sur leurs jambes, de revêtir une robe, de se parer de bijoux ornementaux. Pour les femmes, tout est permis : elles connaissent le plaisir de se travestir, de changer de costume, de s'habiller en femme un jour et de se vêtir d'un pantalon et d'un veston pour endosser cette fois une allure plus masculine un autre jour. Elles peuvent porter des cheveux courts ou longs, du maquillage

ou pas. Un homme n'a pas le loisir d'enfiler des talons aiguilles ou d'arborer une jupe selon son humeur. Il se doit d'assurer un rôle rigidifié par les siècles de machisme. Il ne peut exhiber la part de féminité qui est en lui. Parce que dehors, tout cela est interdit. Dehors, il faut être fort, musclé, viril, poilu, velu, solide, puissant. Tout assurer et tout assumer aussi. Comme les femmes, d'ailleurs. Ces hommes-là n'ont aucun problème dans leur foyer, juste une difficulté d'assouvir leur désir de lécher des bottes en cuir avec délectation. Les seuls à pouvoir assumer leur féminité sont les gays qui ont accompli depuis longtemps leur révolution sexuelle. Un clin d'œil à ces hommes courageux qui bravent tous les jours les interdits de la société en assumant leur corps et leur choix de vie. Hommage à tous ceux qui n'ont pas cette chance à travers le monde, à tous ces homosexuels dont la torture et l'homophobie restent leur lot quotidien.

Les clients des prostituées ont encore à assurer leur révolution sexuelle. Ils devront braver le poids de leur culpabilité et affronter le regard de l'autre.

Ce ne sont pas tous des bras cassés de la vie, ni des hommes en déroute sexuelle et affective. « Bien sûr qu'il y en a des charmants, des cultivés, délicats, intelligents, mais il y a aussi une sombre et sordide racaille qui tient le fond de la poubelle humaine. Je les aime tous mais je ne suis pas amoureuse, voilà la différence. »[29]

Tous ces hommes ne sont pas des quasimodos du sexe, bien au contraire. Ils sont beaux, ces hommes, occupent des emplois stables et des postes de direction aussi. Ce ne sont pas non plus des pervers polymorphes comme aiment à les décrire les féministes castratrices. C'est nos pères, nos maris, nos conjoints,

29 Grisélidis Réal, *La passe imaginaire,* Éditions Verticales, 2006.

nos oncles, nos frères et nos fils à la fois. C'est dire si on les aime. À un moment donné, ils ont juste eu envie d'une rencontre sexuelle particulière qui leur a semblée seyante un court instant.

La prostitution et la traite des êtres humains ?

Il faut en parler pour lever le doute et l'incompréhension politique qui sévissent lorsqu'on parle de prostitution et de traite des êtres humains. C'est le consentement qui nous éclaire pour faire la part des choses. La différence est pourtant fondamentale : les filières de traite des êtres humains participent à un esclavage sexuel où la violence est monnaie courante. La Belgique s'est déjà dotée d'une législation stricte en la matière (loi de 1995) mais cela ne suffit pas. Le problème est qu'aujourd'hui on a toujours tendance à confondre la prostitution et la traite des êtres humains. C'est pourtant en sortant la prostitution du Code pénal et en la légalisant qu'on pourra enfin travailler à démanteler les réseaux maffieux qui organisent la traite des êtres humains. Mais le fait de confondre les deux concepts n'est pas anodin, il s'agit bien d'une tentative pour les abolitionnistes de nous balancer leur éternel couplet sur la pauvre fille victime des réseaux de prostitution. À chaque fois qu'ils utilisent les mots *prostitution volontaire*, ils ont l'outrecuidance de les mettre entre guillemets, comme si la vie de certaines femmes devait être entourée de guillemets. Voilà à nouveau ignorée la capacité du libre choix, voilà l'argument que nous assénaient les coloniaux pour choisir à la place des gens colorés, prétextant que « nous (les civilisés) savons ce qui est bon pour eux ». Ils ignorent encore que la traite des êtres humains n'est finalement qu'un « bon » prétexte pour s'atta-

quer à l'immigration par le travail. L'amalgame est nuisible pour les femmes, pour toutes les femmes. Car ôter la parole à certaines femmes, c'est ôter la parole à toutes les femmes.

L'objet de ma réflexion présente ne s'étendra donc pas à la question de la traite des êtres humains car pour moi, il ne s'agit pas de prostitution mais plutôt d'abus et de criminalité où le consentement des personnes peut être remis en cause. Dans le cas de contrainte, comme celui imposé par la traite des êtres humains, on peut soupçonner qu'il n'y a pas d'intention positive à pratiquer ce type de service sexuel contre rémunération.

La traite des êtres humains implique une contrainte physique ou morale et ne constitue pas un échange sexuel consenti et rémunéré entre adultes. Dans la traite des êtres humains, il y a toujours une organisation criminelle qui s'accapare de l'état de fragilité d'une personne. Le fait qu'elle soit pauvre, sans papiers, soumise à la violence sexuelle, psychique ou physique, et contrainte à financer l'avenir d'une famille, sont autant d'arguments qui obligent la personne à se livrer à des rapports sexuels contre argent. Le fait pour des professionnelles du sexe de réaliser leur activité librement s'oppose en tout point à la situation de celles qui l'exercent sous la contrainte.

Où sont les Macs ?

Cette partie consacrée à la traite des êtres humains n'est finalement pas dissociable de la question du proxénétisme, qui fait son grand retour sur la scène de la prostitution. À confondre en permanence la prostitution et la traite des êtres humains, on en vient à saboter la lutte contre la répression du proxéné-

tisme. Le proxénétisme n'a pas disparu de nos quartiers, il s'est simplement modifié au fil du temps et suite aux changements des mentalités. En effet, il est dès lors essentiel de distinguer la liberté de choisir lorsque s'accomplit un rapport tarifé, sinon on se méprend et on confond les vraies et les fausses victimes.

Avant les années 70, le proxénétisme s'abattait sur le quotidien des prostituées comme une horrible fatalité, un élément incontournable de l'activité. Il fallait faire avec. Puis, les prostituées, dans la foulée des mouvements féministes contestataires de l'après 68, ont décidé de se libérer de leurs macs, plus question d'être soumise et de travailler pour un autre. Il fallait maintenant gérer seule sa petite entreprise. Le mouvement conduit par Ulla, une prostituée lyonnaise, fut le plus médiatisé. En juin 1975, à Lyon, une centaine de femmes prostituées occupent l'église Saint-Nizier du centre-ville pour protester contre la répression policière, interpeller l'opinion publique et revendiquer le droit à la dignité. Elles dénoncent l'hypocrisie évidente d'un « État souteneur » qui, sans interdire la prostitution, en entrave l'activité, en prenant sans vergogne les bénéfices que représentent impôts et amendes de ces « péripatéticiennes ». Le mouvement d'occupation dure neuf jours, faisant même des émules dans d'autres villes françaises, jusqu'à ce que la police les expulse, assez brutalement d'ailleurs. « Non seulement l'église devient le centre d'attention des médias, mais à la cause des prostituées se rallie le soutien de toute la mouvance syndicale, associative et politique de gauche et d'extrême gauche. Plus encore, les prostituées d'autres villes (Paris, Marseille, Grenoble, notamment) se reconnaissent dans leur combat et investissent à leur tour les édifices religieux. Ce ralliement provoque une sensible évolution des revendications : à la contestation de la répression policière des Lyonnaises, les Parisiennes ajoutent l'exigence d'accès

à la sécurité sociale et une dépénalisation de certaines formes de proxénétisme. »[30] La lutte continue tout de même : de premiers états généraux de la prostitution auront lieu à Lyon début juillet de la même année 1975, suivis d'une autre rencontre parisienne du même type, en novembre. 1975, décrétée année de la femme par les autorités françaises, a été aussi la révolution des prostituées qui, pour la première fois, passaient à une démarche d'action collective de lutte pour l'amélioration de leur droit à exercer sereinement le métier. Ce mouvement qui s'attachait à montrer comment les femmes étaient stigmatisées par les forces de l'ordre a également eu pour effet de modifier l'image que l'opinion publique avait de la prostituée. C'est la première fois que les femmes prostituées souhaitent se libérer de leurs geôliers en remettant en cause leurs existences mêmes et en revendiquant leur indépendance. Ce mouvement de prostituées a été relayé par le mouvement féministe qui en a pris fait et cause à l'époque. Simone de Beauvoir alla rencontrer les Parisiennes occupant une église de la capitale et, tout doucement, les prostituées ont pu compter sur le soutien inattendu des féministes, prises un peu au dépourvu tant elles étaient accaparées par la question de la légalisation de l'avortement. Unies en 1975, les féministes et les prostituées ne s'allieront plus par la suite lorsqu'il faudra contester la répression policière à l'encontre des travailleuses du sexe.

Le maquereau a donc quasiment disparu du macadam bruxellois et a perdu de sa superbe. Cependant, il faut avouer qu'avec l'ouverture des frontières, l'exploitation de la prostitution revêt aujourd'hui des nouvelles formes, notamment par le biais de l'exode de prostituées provenant des pays européens

30 Extrait d'un article de Mathieu Lilian, *Prostituées et féministes en 1975 et 2002 : l'impossible reconduction d'une alliance*, Travail, genre et sociétés 2/2003 (N° 10) : www. cairn.info

pauvres économiquement. La « petite entreprise » du proxénète connaît la crise et est remplacée par une exploitation massive au travers de réseaux de traite des êtres humains savamment organisés dès les années 90 à Bruxelles. Le julot au béret et au mégot en bouche qui possédait quelques filles et faisait régner la terreur dans le quartier a disparu au profit d'une criminalité organisée sous la forme d'un supermarché du trafic de femmes obligées sous la contrainte à se prostituer.

La traite des êtres humains est apparue en Belgique dans le milieu des années 90 avec l'arrivée massive de jeunes femmes provenant d'Afrique noire (Ghana et Niger), de l'Est (Bulgarie, Pologne et Albanie) et d'Amérique latine (Équateur). Cette nouvelle forme d'activité sexuelle a profondément modifié les quartiers de prostitution traditionnelle. Avec la libre circulation des personnes en Europe, le transit de ces jeunes femmes sur nos trottoirs bruxellois s'est organisé dans la plus grande simplicité. La brutalité de ces nouveaux proxénètes comme l'extrême naïveté des femmes importées tranchèrent avec l'exercice de la prostitution classique. De graves tensions sont apparues sur les macadams, nécessitant un agencement et un partage des zones de travail entre les nouvelles esclaves et les femmes locales, les unes en concurrence sévère avec les autres notamment au sujet du prix de la passe (réduit dans le cas de la traite) ou de la tenue vestimentaire à arborer. Les espaces de prostitution ont été renouvelés par l'arrivage de nouvelles pratiques fondées sur le proxénétisme, la contrainte et le retour à la violence.

Les autorités belges ont été vite dépassées par ces mutations et, en 1995, ont adopté une loi tout à fait progressiste pour l'époque sur la traite des êtres humains. Non seulement la loi

reconnaît que la traite des êtres humains est un phénomène différent de celui de la prostitution, ce qui a pour effet d'augmenter sévèrement les punitions à l'égard de ceux qui l'organisent. Mais, dans le même temps, la loi offre généreusement un statut aux femmes victimes de ces trafics à la condition bien sûr qu'elles acceptent de dénoncer le fonctionnement de leurs filières criminelles. La loi de 1995 opère également deux modifications fondamentales dans la manière de gérer la prostitution : la première est qu'elle reconnaît aux personnes prostituées le fait d'avoir une vie privée en leur permettant d'avoir un mari si celui-ci ne vit pas, en tout ou en partie, du revenu de la prostitution. Deuxièmement, la loi offre un assouplissement des conditions d'exercice du proxénétisme puisqu'elle permet au proxénétisme immobilier de s'exercer pour autant qu'il n'y ait pas de profit anormal. En d'autres termes, la loi autorise une personne à louer un espace de travail à une personne qui se livre à la prostitution sans que ce ne soit cette fois automatiquement qualifié de proxénétisme immobilier. La personne qui loue, à savoir le propriétaire, n'est plus considérée comme un proxénète pour autant, bien évidemment, que le montant du loyer ne soit pas exagéré. Le législateur n'a pas précisé la notion de profit anormal en matière de loyer. Mais cette reconnaissance du proxénétisme immobilier a, pour la première fois en Belgique, reconnu implicitement un droit pour les personnes prostituées de pouvoir exercer leur activité. Ces lieux de prostitution sont en quelque sorte maintenant autorisés et admis par les autorités.

Il y a quelques bémols à cette reconnaissance du proxénétisme immobilier. Dans le quartier Nord de Bruxelles, un « trois pièces » dénommé *carrée* abrite en théorie une femme prostituée qui loue avec un contrat de bail classique (privé) son

rez-de-chaussée à un propriétaire tenu de lui louer le bien dans les meilleures conditions. Dans la réalité, avec l'offre restreinte (peu de rez-de-chaussée disponibles dans le quartier Nord), la pression est très grande pour les propriétaires qui profitent de cette situation pour louer le bien à des prix scandaleux. Ceux-ci profitant davantage de l'état de fragilité des femmes prostituées : plus elles sont sans papiers, plus elles sont dépendantes d'un réseau de traite des êtres humains, plus le loyer sera élevé. On assiste donc à un phénomène proprement injuste : les femmes prostituées classiques sont peu à peu chassées du quartier car elles refusent les prix exorbitants des propriétaires alors que leurs condisciples venues d'ailleurs acceptent avec discipline de louer un bien au prix de 700 euros par semaine alors que le contrat de bail témoigne d'un prix loué de 500 euros par mois par exemple. Tout est fait de la main à la main, ainsi le propriétaire contourne tous les risques de plaintes. On retrouve dans ce quartier des loyers de 700 euros par mois pour les prostituées du terroir et de 700 euros par semaine (2 800 par mois) pour les femmes venues d'ailleurs. Cela, pour des lieux parfois insalubres, sans WC, sans salle de bain, sans eau chaude. Mais aucune victime ne témoigne, évidemment. Certains propriétaires possèdent impunément une quinzaine de carrées où ils n'acceptent que des femmes victimes de traite des êtres humains, s'arrogeant ainsi leur silence et leur docilité à payer des loyers exorbitants. Par conséquent, malgré la loi de 1995, la police et le parquet de Bruxelles, au courant des pratiques maffieuses des propriétaires peu scrupuleux, laissent pourtant s'exercer ce proxénétisme immobilier au vu et au su de tout le monde dans le quartier. Pour le propriétaire, c'est la mine d'or assurée pour rembourser un emprunt hypothécaire de son bien qu'il peut faire fructifier dans le quartier, tout en occupant dans le même temps un emploi dans le secteur privé ou public comme cou-

verture statutaire. Ce laisser-faire est certainement une insulte permanente à toutes les femmes du monde.

Avec la loi de 1995, qui est quand même une loi de progrès, le législateur fait une distinction importante entre la traite des êtres humains, qu'il invite à combattre en redoublant d'effort en matière de sanction, et la prostitution traditionnelle dont il allège l'exécution en la facilitant (dépénalisation partielle du proxénétisme).

Avec tous ces efforts pour distinguer prostitution et traite, il importe pour les autorités d'être sévères et de sanctionner toute personne qui contraint un tiers à se prostituer. Il importe de dégager les vraies et les fausses victimes afin de ne pas confondre les femmes et reconnaître ainsi les personnes enfoncées dans un esclavage des temps modernes. Pour ce faire, il faut que cesse la consternante complaisance avec les milieux maffieux qui transportent leurs femmes en toute impunité vers nos capitales européennes. Il convient d'intensifier la lutte contre la traite des êtres humains car l'arsenal législatif existe. La lutte contre la traite des êtres humains semble pourtant manquer cruellement de moyens ou d'attention. Mais sans réelle volonté politique et policière, les trafiquants et les proxénètes immobiliers auront encore de beaux jours devant eux pour commettre leurs exploitations.

Une belle histoire **de couple**

La prostitution, comme le mariage, c'est finalement une jolie histoire de couple qui se fait et se défait.

Fournir un service sexuel contre rémunération reste un tabou dans nos sociétés modernes. Pourtant, se prostituer n'est pas vendre son corps, ni une partie de son corps, ni sa bouche, ni même son sexe. Il s'agit uniquement de dispenser une prestation à caractère sexuel contre de l'argent. Le rapport est tarifé. « Non, je ne vends pas mon corps, il est à moi. Ce que je vends, c'est mon temps et ma technique. »[31] La grande différence entre le don d'une partie de son corps et la fourniture d'un service sexuel porte bien sur le caractère irréversible ou non de l'action. Après le don de rein, on n'a plus de rein. Après la fourniture d'une fellation, on a toujours sa bouche… Voilà, crûment dit, le paradoxe qui intervient dans la prostitution : c'est l'histoire d'une femme mais pas une femme comme les autres. Celle-ci appâte le client, statique derrière une vitrine, dans la rue, sur le net. Comme au magasin, elle est présentée au chaland, muette, belle et accessible. Elle attend des heures durant que l'homme s'intéresse, se penche, se retourne, s'arrête, reparte, se détourne, revienne, s'interroge et entre enfin. Quand elle est choisie, quand vient la sélection finale, c'est le début d'une histoire, d'un couple, qui va déjà s'interrompre un quart d'heure plus tard, ou plus. L'arrivée du sperme clôt pour un

31 Grisélidis Réal, dans une interview réalisée par Jocelyne Clerc, extraite du magazine *La femme d'aujourd'hui*, n°28/90, 1988.

temps l'entretien. Le coït accompli, l'agréable mise en jambes peut prendre fin au profit d'une correspondance entre deux êtres que tout rassemble grâce à l'échange économico-sexuel. Parce que la prostitution, ce n'est qu'une affaire de couple, en somme. La rencontre fortuite entre deux personnes consentantes qui, le temps d'un épisode érotique, sexuel et pornographique, vont vivre ensemble un moment unique d'intimité. Nus à deux, ils vont se dévêtir du monde extérieur et commencer une histoire courte, rapide, sexuelle et humaine. Une aventure sans lendemain mais une aventure tout de même.

C'est l'histoire d'un couple qui se fait et qui se défait aussi sec. C'est une parenthèse humaine particulière pour les deux protagonistes. Il entre, négocie, paie, se déshabille, se lave, se fait sucer, exulte et se rhabille. Il repart dans l'anonymat le plus absolu. Mais rien n'est vraiment absolu, parce qu'il revient, une semaine plus tard. Il a le souvenir agréable de ce rendez-vous exutoire qui a mis fin, un temps, à sa tension sexuelle. Alors il re-rentre, il re-paie, il se re-déshabille, se fait re-laver, re-sucer. Il repartira à nouveau comblé. Il se sent parfois paralysé par la culpabilité et la honte d'y être retourné, d'avoir craqué devant le péché originel, la culpabilité d'avoir trompé sa légitime. Et puis dehors, il y a une autre femme, celle qui ne fait pas l'amour pour de l'argent. Engels disait déjà que « si la femme se distingue de la courtisane ordinaire, c'est seulement parce qu'elle ne loue pas son corps à la pièce, comme une salariée, mais le vend une fois pour toutes, comme une esclave. Car s'il est de bon ton d'éloigner la putain de la femme mariée, reconnaissons pourtant que la frontière entre les deux peut être bien mince[32] ». C'est sans conteste un appel à ce que les femmes puissent

32 Friedrich Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884), Éditions sociales, 1975.

acquérir autonomie et émancipation par le travail (et la formation), plutôt que de continuer à investir dans l'illusion du bon mariage comme seule perspective d'avenir. C'est un plaidoyer avant-gardiste qu'Engels dressait au XIX[e] siècle pour que les femmes accèdent à l'école et misent davantage sur l'acquisition du savoir plutôt que sur leur tour de poitrine. Il réfute l'idée que leur maternité seule constitue l'unique consécration de leur féminité. Il nous montre avec lucidité combien l'histoire de la prostitution est intimement liée à celle de l'émancipation des femmes. Ce constat prémonitoire et d'une modernité absolue nous éclaire merveilleusement encore sur le lien fort entre prostitution et liberté sexuelle.

Parce que l'Autre, c'est l'honorable, celle qui travaille ou qui reste à la maison, celle qui se débrouille avec ses contradictions de femme libérée. Celle qui n'est pas putain mais qui se fait traiter de pute en rue si elle arbore une minijupe et un rouge à lèvres écarlate. On devrait s'y attacher aussi. Celle-là ne connaît pas la putain, la fille publique, celle qu'on surnomme la fille de joie. Comme si l'Autre n'était pas joyeuse. C'est vrai qu'avec le temps, les enfants qui grandissent (si elle en a), le mari, (s'il reste), elle en a presque oublié la joie et le chemin du plaisir hygiéniste et réparateur. Elle qui turbine toute la journée et qui, quand elle rentre chez elle, re-turbine pour faire tourner la boutique. Elle qui est engloutie par l'immensité d'une maison à faire tourner parce qu'elle a décrété s'en occuper mieux que son alter ego velu. Nettoyer, faire à manger, s'occuper des enfants. Et qui s'écroule dans son lit, épuisée, sans la moindre envie de faire l'amour, d'enfiler le costume de la femme fatale en faisant revivre son corps. Cette tranche de vie des femmes, la putain, elle la connaît. La ritournelle tourne en boucle à chaque visite du client. C'est son client qui le lui a raconté, tout au

long de leur union suspecte. C'est pour cela qu'il est là. Parce que Madame est fatiguée, elle n'a pas de talons aiguilles ni de porte-jarretelles. Parce que Madame ne veut plus sucer, ou alors seulement le samedi soir après la Star Academy. Qu'il est cruel, ce client, de porter la responsabilité de son choix sur sa femme. C'est à cause d'elle qu'il est là. Il ne dira pas, par pudeur, qu'il est là parce qu'il recherche une autre femme, ou parce qu'il recherche une autre vie, une autre sensation, un autre plaisir.

C'est avec elle, la pute, que le client peut pour un instant se dégager de sa morale matrimoniale qui lui impose la fidélité et la monogamie comme seules alternatives à ses pulsions et désirs sexuels.

Ça, c'est du côté des hommes. J'ai, en quelques lignes, plaidé pour eux. Mais si on se penche maintenant sur la vie des femmes, il faut bien admettre que les points de vue sont différents, voire opposés. Les femmes sont quand même conditionnées depuis des millénaires à calquer leur activité sexuelle sur celle des hommes. Éduquées à plaire dès le tout jeune âge, elles sont formatées à être l'objet de désirs des hommes, du père d'abord, du mari, du patron et de l'amant ensuite. C'est difficile de s'en affranchir. Le féminisme contestataire des années post-68 a pourtant solidement renforcé la liberté sexuelle. Cette avancée significative supportée admirablement bien par les techniques de contrôle de naissance (pilule, dépénalisation de l'avortement) a profondément révolutionné le destin des femmes en détachant celles-ci de leur unique fonction de reproductrice. La maîtrise de la fécondité a sans nul doute permis aux femmes de jouir sans contrainte et sans entrave. Mais la morale a vite pris le dessus et les hommes ont pris peur. Que vont devenir les femmes si elles jouissent librement ? Au

secours ! Cet accès aux plaisirs du sexe reconnu aux femmes mariées (ou en relation conjugale) a profondément marqué l'histoire de la sexualité.

Car en se rappelant la période grecque, plusieurs centaines d'années avant JC, déjà, il était attribué aux femmes mariées l'unique mission d'assurer la descendance, l'accès au plaisir étant l'œuvre des péripatéticiennes : « Les courtisanes, nous les avons pour le plaisir ; les concubines, pour les soins de tous les jours ; les épouses pour avoir une descendance légitime et une gardienne fidèle du foyer. »[33] Michel Foucault nous a bien montré comment à Rome, déjà, se construit une conjugalité normalisée.

« Le XIX^e^ siècle n'a rien inventé, et les républicains se réclament volontiers de cette morale antique. »[34] On verra qu'avec l'ère chrétienne, l'époux devra réintégrer le foyer avec la consécration du mariage monogamique, et il se verra interdit d'aller chercher ailleurs le « sens des plaisirs ». « Temple de la sexualité ordinaire, la famille nucléaire érige des normes et disqualifie les sexualités périphériques. Le lit conjugal est l'autel des célébrations légitimes. »[35] Pourtant, avec son épouse légitime, l'Église lui rappellera que le but ultime du rapport sexuel reste la procréation et non la volupté des sens. « La famille est l'échangeur de la sexualité et de l'alliance : elle transporte la loi et la dimension du juridique dans le dispositif de la sexualité ; et elle trans-

33 Demosthène, Contre Nééra, 122, cité dans le livre de Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, t. II, L'usage des plaisirs*, Gallimard, coll. « TEL », 1994.

34 Philippe Ariès, *Histoire de la vie privée* (dir. avec Georges Duby), *t. IV. De la Révolution à la Grande guerre*, Seuil, coll. « Points », 1999.

35 *Id.*

porte l'économie du plaisir et l'intensité des sensations dans le régime de l'alliance. »[36] Mais nous savons pertinemment que le mariage et l'amour ne concordent pas et que les désirs et plaisirs du corps sont étouffés, ce qui provoque de véritables tragédies humaines. Pour trouver le salut, il est nécessaire de pointer le nez dehors. Et voilà à nouveau le plaisir admis en dehors du mariage pour les hommes. Tandis que les femmes mariées ont dû rester vertueuses durant des siècles, contrainte morale pesante qui a restreint drastiquement la pratique sexuelle des femmes dans la relation conjugale. La conduite sexuelle des femmes mariées était donc irréprochable et on peut sans difficulté l'imaginer d'une grande fadeur et encline à une certaine austérité. Cette sexualité était aussi entachée par l'angoisse permanente d'une grossesse non désirée. En effet, la reproduction sexuelle était une fatalité pour les femmes qui devaient s'y soustraire faute d'accès aux contraceptifs. On comprend davantage comment les slogans comme « jouir sans entrave » ou « mon corps m'appartient » ont bouleversé l'histoire et clos définitivement l'asservissement des femmes par rapport à l'accès aux plaisirs clitoridiens.

Comment la filiation va-t-elle s'organiser si les femmes peuvent seules maîtriser les naissances ? Comment vont-elles être capables de gérer cette nouvelle liberté sexuelle ? Comment faire pour contrôler socialement ces nouvelles amazones sexuelles ? Comment va évoluer l'ordre des familles et la perpétuation du système patriarcal si celui-ci est remis en cause par l'affranchissement sexuel des femmes ? Comment concilier la revendication du droit de jouir sans entrave avec l'image respectable de la mère de famille ? On n'imagine jamais sa

36 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, t. I, La volonté de savoir*, Gallimard, coll. « TEL », 1994.

mère avoir une quelconque activité sexuelle, ni se tripoter devant un porno ou faisant appel à un gigolo, car ce n'est pas dans l'ordre des choses… Le respect de l'autre n'est pas lié au type de comportement sexuel pratiqué ; il est garanti dès le moment où l'échange a lieu de manière consentante et entre adultes.

La prostitution
est-elle politiquement incorrecte ?

Mais que faut-il penser de la prostitution ? Cette affaire d'un couple englouti dans l'activité prostitutionnelle va intéresser au plus haut point les mouvements féminins et féministes qui vont s'emparer de la question pour la traiter selon une analyse politique duale : les « pour », qui revendiquent que l'activité se déroule dans les meilleures conditions et les « contre », qui stigmatisent inlassablement la prostituée comme une éternelle victime. Nous assisterons à une polarisation du débat sur la prostitution qui sévit toujours aujourd'hui.

Abandonnée la solidarité pour la cause des putains des années 70, la cause des femmes va prendre un tournant décisif qui, au milieu des années 90, va laisser de côté les damnées du sexe pour s'attacher à moraliser les rapports de sexe. C'est le grand retour à la sagesse sexuelle qui devient une valeur dominante avec l'apologie de la famille nucléaire. Pour assurer le maintien de l'ordre établi, des théories différentialistes vont voir le jour. Elles s'appuient sur le féminisme radical américain qui fait la part belle au développement séparé des femmes. Autrement dit, selon ce courant, les hommes et les femmes seraient des êtres différents, étrangers, éloignés avec des caractéristiques propres. Ce courant a été vulgarisé abondamment dans les médias. Ce différentialisme est apparu pour formater une vision caricaturée des rapports sexuels. Nous ne savons toujours pas pourquoi la cause des putains a été écartée du combat pour l'émancipation des femmes. On sait juste que les

tenants de ce courant différentialiste organisent un mode de pensée qui s'appuie sur le fait qu'intrinsèquement les hommes et les femmes sont différents par nature. L'un et l'autre auraient donc des traits de personnalité et de caractère distincts ; l'un et l'autre évolueraient différemment : la femme serait tout à fait incapable de séparer les sentiments intimes et la sexualité. On nous déconseille dès lors le sexe sans amour car ce n'est pas dans la nature profonde des femmes (mais plutôt inscrit dans celle des hommes). Le rapport sexuel est dès lors connoté, considéré pour les femmes comme quelque chose de grave, d'important, de préjudiciable et aux conséquences affectives multiples. En effet, point de légèreté chez les femmes lorsqu'elles copulent, l'acte sexuel est dramatisé et devient une tragédie bousculée par des sentiments développés à l'encontre de la partie adverse. Tout devient différent entre les hommes et les femmes. La possession même de l'autre serait sexuelle. Ouille, ça fait peur pour celles qui s'écartent de cette vision manichéenne.

Le plaisir aussi est différent et devient l'objet d'un enjeu idéologique. On nous dit qu'il n'est pas toujours un aboutissement pour les belles, ni une fin en soi. Parallèlement, on nous rappelle qu'il est de bon ton de s'épanouir davantage par sa maternité plutôt que par la manipulation de son clitoris. Et avec toutes ces considérations sur le développement séparé, on trouve normal que les femmes laissent de côté leur libido pour se concentrer sur les vraies choses de la vie : l'enfant. Et des bataillons de femmes font semblant de jouir, font semblant d'avoir envie, et font semblant d'être épanouies sexuellement.

« Paradoxalement, c'est depuis que les femmes peuvent choisir d'être mères que la pression sociale est la plus forte pour

leur suggérer qu'elles ne peuvent s'épanouir sans cette expérience merveilleuse. »[37] Et l'anathème est jeté sur celles qui ne veulent pas d'enfant, et celles qui n'en ont pas sont considérées comme suspectes car les moyens de contourner la stérilité sont pourtant bien répandus. « De sorte que la malheureuse qui, pour des raisons physiologiques, ne pourrait concevoir un enfant, se voit amputée de ce qui faisait d'elle une femme ; elle n'est plus qu'un être incomplet, dont on ne voit pas bien quelle serait la finalité. Ce sentiment, qui touche toute femme dans cette situation, est sanctifié par une société qui refuse, dans un mouvement de régression complet de la pensée féministe, de se concevoir autrement que dans leur potentialité de mère. »[38] Pire, le courant du féministe différentialiste valorise les mères en délivrant une médaille aux meilleures pondeuses en rappelant qu'elles se distinguent ainsi des hommes et leur sont de loin supérieures car elles enfantent l'humanité. La maternité est appréhendée comme un instrument de pouvoir et appartient à nouveau au sacré. Les pondeuses sont élevées au rang de femmes supérieures. Elles savent mieux certaines choses. Dans ma carrière politique, j'ai entendu quelques fois ce type d'argument d'autorité qu'une femme pouvait mieux comprendre et décider sur certaines matières familiales car elles avaient la qualité de mère de famille. Comme mères de famille, elles posséderaient une sagesse et une connaissance plus approfondies des choses de la vie. Au secours, Darwin, ils sont devenus fous ! Bientôt on trouvera aux mères de famille un gène particulier qui leur donnera une compétence supplémentaire pour boucler le budget de l'État. Avec mes trois enfants, j'en fais désormais mon affaire !

37 Natacha Polony, *L'Homme est l'avenir de la femme,* Éditions Lattès, 2007.

38 *Id.*

Pauvres de celles qui n'ont pas d'enfant. Il leur manque discernement et intelligence, selon les différentialistes. Pourront-elles encore choisir les études et formations qu'elles désirent si les différentialistes montent au pouvoir ? Car celles qui refusent la maternité sont dépeintes comme des femmes ambitieuses, égoïstes voire complètement déséquilibrées. Il importe de se consacrer entièrement à sa progéniture et d'arrêter définitivement de travailler pour en prendre mieux possession. Une morale s'installe, il faut se cacher pour fumer et pour être féministe. Il faut taire ses pulsions sexuelles et ses revendications de droit au plaisir et à la jouissance pour concentrer sa libido sur ses lessives à la main qui vont fatalement sauver la planète en diminuant le recours aux agents nocifs. Le retour en force du naturalisme et l'explosion du différentialisme ont heureusement été dénoncés par Élisabeth Badinter dans son ouvrage[39] récent et salvateur qui part en guerre contre la tyrannie de la mère parfaite et de la maternité écolo. Le bébé est devenu le meilleur allié de la domination masculine. « Le pauvre bébé, malgré lui, tient sa mère prisonnière : la mère est au service des besoins de son enfant, elle doit se plier à ses horaires, il trône parfois dans le lit conjugal. C'est la mère la plus impliquée, cela donne au père l'autorisation morale de ne pas s'en mêler. Les hommes n'ont même pas eu à lever le petit doigt. Le bébé est devenu le maître et il justifie l'inégalité du partage parental. L'exclusion des pères est ainsi légitimée, alors que de plus en plus de jeunes pères éprouvent du plaisir à s'occuper de leur bébé. »[40] Retenez à ce stade-ci qu'il n'appartient à personne de juger ce qui est digne

39 Élisabeth Badinter, *Le conflit, la femme et la mère,* Flammarion, 2009.

40 « La femme réduite au chimpanzé », extrait d'interview par Charlotte Rotman d'Élisabeth Badinter, dans le journal *Libération,* 10 février 2010.

ou indigne de la personne humaine en matière sexuelle. Même si la morale s'en charge à merveille.

Mais que vient faire la morale dans cette histoire de couple ? Je me suis posé la question de savoir si la prostitution est tout simplement politiquement incorrecte. En d'autres termes, pourquoi se prostituer est-il mal ? Pourquoi la prostitution est-elle entourée de préjugés négatifs et pourquoi cette connotation porte-t-elle autant sur la personne prostituée que sur le client ? Qu'est-ce qui est le plus choquant : le fait que la sexualité soit rémunérée ou qu'elle soit accomplie à des fins non reproductives ? Est-ce la pratique sexuelle qui n'a pas pour ambition le partage ou la réciprocité des plaisirs qui fait problème ? En tous les cas, ce type de pratique sexuelle tarifée est fondamentalement hors format, irrégulière, déviante et considérée en dehors de la norme. Elle s'oppose à la sexualité de partage, accomplie dans un souci de réciprocité, où l'argent n'y tient aucune place et où la multiplicité des partenaires semble moins évidente. Dans l'autre vie (hors de la prostitution), même si certaines femmes ont des partenaires multiples, il est clair que le rapport sexuel n'est jamais abordé sous un angle professionnel. Il faut bien avouer qu'une femme qui collectionne les partenaires sexuels ne vivra pas cette dynamique charnelle symboliquement comme un travail. À aucun moment, elle n'aura l'impression de faire du travail à la « chaîne » avec des horaires stricts et des rites propres, elle enchaîne les aventures sexuelles, sans plus. Elle sera sans doute accablée sous le poids d'une culpabilité vexante paralysée par des siècles d'oppression sexuelle.

Il est évident que, pour aborder la question de la prostitution, nous devons faire un détour sur les préjugés qui fustigent

le travail du sexe. Historiquement, la pratique sexuelle n'était admise comme naturelle que dans les liens étroits du mariage. « L'activité sexuelle n'est morale qu'à l'intérieur du mariage. »[41] La morale sexuelle prévoit de classer les pratiques sexuelles autour du permis et du non permis.

Michel Foucault précise que le pouvoir dicte incontestablement sa loi au sexe. C'est ce même pouvoir qui entrevoit la sexualité « sous un système binaire : licite et illicite, permis et défendu. Ce qui veut dire enfin que le pouvoir prescrit au sexe un "ordre" qui fonctionne en même temps comme forme d'intelligibilité : le sexe se déchiffre à partir de son rapport à la loi[42] ». Pour accomplir son œuvre, le pouvoir s'appuiera sur le système juridique et moral. C'est le règne de la prohibition : tu ne te toucheras pas, tu ne te prostitueras pas, tu ne jouiras pas, tu ne te masturberas pas, tu ne fauteras pas… Le pouvoir peut asseoir sa forme sur les interdits qu'il édicte et qu'il distille sous forme de loi coercitive et sanctionnaire. Ce pouvoir est tout-puissant et il assujettit ses sujets soumis et obéissants.

Michel Foucault a magnifiquement pointé l'archéologie des discours sur le sexe enfoui depuis des siècles dans la littérature érotique, les confessions religieuses, mais aussi dans la psychanalyse et toutes les théories idéologiques qui s'amoncellent sur la question et qui ont teinté notre vision de la libération sexuelle. Il rappelle que « toute l'attention bavarde dont nous faisons tapage autour de la sexualité, depuis deux ou trois siècles, n'est-elle pas ordonnée à un souci élémentaire : assurer le peuplement, reproduire la force du travail, reconduire la forme

41 Wilhem Reich, *La révolution sexuelle*, Plon, 1970.

42 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, t. I, op. cit.*

des rapports sociaux ; bref aménager une sexualité économiquement utile et politiquement conservatrice[43] » ?

La morale joue un rôle majeur dans la manière dont la prostitution va pouvoir s'exercer. La morale est « le comportement réel des individus dans son rapport aux règles de valeurs qui leur sont proposées : on désigne ainsi la manière dont ils se soumettent plus ou moins complètement à un principe de conduite, dont ils obéissent ou résistent à un interdit ou une prescription, dont ils respectent ou négligent un ensemble de valeurs[44] ». Il rappelle encore l'importance de la morale qui dicte et édicte les règles de conduite en matière de sexualité et d'accès au plaisir. Si l'on transpose cette vision de la morale à la question de la prostitution, on voit très bien que, dans notre société contemporaine, la prostitution n'est pas interdite alors qu'elle est largement réprouvée par la morale. Comme le suggère Michel Foucault dans le deuxième tome de l'*Histoire de la sexualité*, la morale peut être coriace et forte alors qu'il n'y a pas d'interdit défini. « L'interdit est une chose, la problématisation morale en est une autre. »[45] La prostituée est stigmatisée, mal jugée, contraire à la morale. Pourtant elle ne commet pas d'interdit, elle ne fait pas de faute grave et n'accomplit pas de transgression fondamentale. « Définir la putain de façon neutre comme travailleuse du sexe tient compte de ce qu'il existe aussi des femmes honorables et des hommes dignes dans le domaine des transactions sexuelles. La notion d'honneur et de dignité n'en continuera pas moins d'imprégner nos perceptions et nos lois, l'objectif n'est pas d'effacer ces valeurs mais de les rendre

43 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, t. I, op. cit.*

44 *Id.*

45 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, t. II, op. cit.*

cohérentes avec les droits humains. En extirpant le stigmate qui s'attache à la prostitution, les autorités en matière légale, sociale et psychologique pourraient nourrir cette cohérence au lieu de la saboter. Et les radicaux pourraient faciliter ce processus en intégrant politiquement la conscience et le militantisme des putains dans leurs luttes de libération. »[46]

Cette manière de traduire le discours sur le sexe au travers d'une analyse des rapports de force permet de percevoir l'objectif des relations sexuelles, c'est-à-dire reproduire la force du travail pour faire perdurer le capitalisme. La sexualité est également approchée comme une des formes de la reproduction sociale qui détermine les rapports de domination d'une classe sociale sur une autre, d'un homme sur une femme, etc.

La morale a pour fonction de corriger les modes de vie et faire taire les passions, les excentricités, les fantaisies pour les mettre définitivement entre parenthèses, assurant ainsi le maintien de l'ordre établi. Cette mise en quarantaine des passions trouve son essence au travers de l'institution du mariage ou de l'union monogamique adulée par notre société comme la seule forme d'accouplement reconnue. Jadis, l'Église et le clergé réunis organisaient ainsi cet ordre établi en faisant main basse sur nos comportements sociaux, reproducteurs et sexuels. Avec Marx, on voit bien combien la morale est un instrument de domination d'une classe sociale sur une autre. Les tenants des classes supérieures (bourgeois, curés, seigneurs, propriétaires immobiliers, médecins, scientifiques) vouaient, par la morale, un contrôle évident sur les comportements sociaux et sexuels de la plèbe. L'idée était de canaliser les passions et les énergies dans le mariage pour qu'elles ne se perdent pas en lubricité, oisiveté et plaisirs

46 Gail Pheterson, *op. cit.*

divers. Il fallait se concentrer sur le travail avant tout pour faire tourner les machines, l'industrie et le capitalisme. Il fallait organiser les prolétaires pour que les plaisirs détournés n'anéantissent pas spontanément la productivité et leur force de travail. Il fallait encercler le prolétaire pour étouffer sa capacité à se rebeller de sa condition d'exploitation. « Le prolétariat. Lui seul par son action peut mettre fin à l'aliénation humaine parce qu'il la vit et la subit tout entière. Lui seul peut affranchir la société et l'homme en s'affranchissant lui-même, parce qu'il subit tout le poids de l'oppression et de l'exploitation. »[47] Marx nous a incontestablement éclairés sur le rôle prédominant de la morale assoiffée de contrôle des faibles par les puissants. Dans cet ordre d'idée, la prostitution ne jouerait qu'une fonction exutoire délivrant les maris hebdomadairement des contraintes maritales. Toutefois, il ne fallait pas en abuser. La prostitution permettait ainsi de lever le couvercle de temps à autre de la casserole à pression charnelle pour éviter l'explosion anarchique et débridée des liqueurs séminales. Le vieil homme à la barbe développe son œuvre autour de l'exaltation de l'émancipation des hommes et leur vitalité à s'affranchir des puissants. « Ce sera l'individu libre dans une société libre. Le degré d'émancipation d'une société se mesure au degré d'émancipation de la femme dans la société. »[48] Marx irradie notre idéologie féministe avec une modernité absolue. Marx soulève le couvercle de la morale politique pour désormais nous affranchir des contraintes teintées d'oppression et d'exploitation de l'homme par l'homme. Je voulais y faire un détour, juste en passant. Il me permet ainsi d'aborder, en particulier dans le chapitre qui suit, la question cruciale de l'exploitation des travailleuses et des prostituées.

47 Henri Lefébure, *Le Marxisme,* coll. « Que sais-je ? », PUF, 1960.

48 Henri Lefébure, *op. cit.*

Épicières du cul
ou prolétaires de l'intimité ?

Il paraît évident que dans nos sociétés marchandes, si tout s'achète et tout se paie, la sexualité ne peut y échapper. On parle bien souvent d'ailleurs de marchandisation (ou non) du corps et de commerce en matière de rapports sexuels.

On doit au système capitaliste du XIX^e^ siècle de profondément valoriser la force de travail de ses ouvriers sur laquelle reposaient sa productivité et son expansion. Sur le sexe, le système capitaliste ne dira pas autre chose. Le système capitaliste se fonde sur l'individualisme et la subordination des hommes et leur asservissement, permettant ainsi d'accroître les cadences de la productivité en augmentant considérablement le profit. « Plutôt que d'une répression sur le sexe des classes à exploiter, il fut d'abord question du corps, de la vigueur, de la longévité, de la progéniture, et de la descendance des classes qui dominaient. »[49]

Il fallait alors, pour la bourgeoisie du XIX^e^ siècle, entretenir les corps pour qu'ils puissent assurer longévité et puissance au travail. Au travers de cette valorisation du corps, la bourgeoisie avait la volonté évidente de dominer et de rappeler sa toute-puissance hégémonique. Il lui fallait vanter sa suprématie. Nous savons aussi par les témoignages de l'époque que les conditions de vie du prolétariat étaient loin de pouvoir assurer

49 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, t. I, op. cit.*

la prise en compte et le souci du corps et encore moins celui de la sexualité. Toute l'histoire sociale et industrielle de la Wallonie témoigne du labeur des ouvriers et de l'acharnement des patrons à extraire, coûte que coûte, le maximum des forces du corps des hommes, des femmes et des enfants.

« On attend des ouvriers qu'ils se salissent dans l'intérêt de la production ou de la reproduction de l'humanité. Ils sont considérés comme des chevaux de labour de la société et dans cette mesure, leur propre humanité leur est déniée. Ils sont relégués dans les coulisses ou au sous-sol ou dans les « mauvais quartiers ». Ils sont exclus des perspectives d'avenir, de la culture, du débat public et du pouvoir. Il est d'usage d'embaucher les travailleurs pour leurs muscles et non pour leur matière grise, et les travailleuses pour leur apparence et non pour leurs performances. Fondamentalement, le muscle de l'ouvrier et le sourire de l'ouvrière sont prostitués aux exigences de la classe dominante. »[50] Il suffit de se promener sur les terrils de Marcinelle (Bois du Cazier) ou de descendre dans les mines de Blegny pour s'en souvenir. Les parois des galeries souterraines suintent cette obsession toujours existante sur une partie du globe.

Autrefois, il n'était pas rare que l'ouvrière ou la servante soit considérée, par les hommes de la classe supérieure, comme prostituée potentielle car c'est avant tout une femme qui gagne de l'argent à l'extérieur de son foyer. Dès lors, il n'était pas rare que ces mêmes hommes en abusent sexuellement au gré de leurs envies et de leurs besoins. Elles étaient comprises dans leur coût salarial.

50 Gail Pheterson, *op. cit.*

Pour la prostitution, c'est la même analyse que l'on fait à l'égard du sort laissé aux travailleurs exploités. La prostitution abrutirait les masses de femmes et tournerait en asservissement et esclavage la vie des prostituées. Pourtant, le paradoxe est interpellant. La prostitution est-elle un travail ou pas ? Si on la considère comme un travail, il importe de le libérer des contraintes qui lient l'asservissement du travailleur, notamment en améliorant les conditions de travail des travailleuses du sexe. La question se pose alors de créer un syndicat (comme c'est le cas en Hollande notamment) pour permettre aux travailleuses de se libérer des contraintes engendrées par des conditions de travail insécurisantes et précaires.

Or ce n'est pas par cette entrée que la question de la prostitution est approchée lorsqu'on la relie au monde du travail. On parle d'aliénation, elle est perçue comme l'esclavage sexuel des femmes par excellence. Il faut tout de même rappeler que la prostitution n'est pas une invention du capitalisme puisque, d'un point de vue historique, elle préexistait. Pourtant, il faut bien avouer que nos sociétés capitalistes et industrielles ont installé une véritable hiérarchie entre les travailleurs : les ouvriers qui seraient de vrais travailleurs, de fervents aficionados bons et courageux, et les autres, les putes, celles qui utilisent leurs sexes contre quelques pesetas. Point de solidarité entre ces travailleurs, point de rencontre et de militantisme communs. Et comme la prostitution est criminalisée, cela empêche les éventuels liens qui pourraient se tisser entre les travailleurs et les travailleurs sexuels. La reconnaissance de la prostitution comme un métier, comme une activité professionnelle à part entière, sera donc forcément le préalable à l'action collective symbolisée par la création d'un syndicat.

Les prostituées seraient, selon la conception moralisante des tenant(e)s de l'abolitionnisme, l'expression des travailleurs les plus opprimés du monde du travail. L'abolitionnisme encourage non pas à améliorer le sort des travailleuses sexuelles mais plutôt à ce qu'elles quittent l'activité sur-le-champ. Comme si le travail à l'usine, à la chaîne, le travail domestique ou le travail de bureau représentaient tout à coup les signes d'épanouissement au travail pour les milliers de femmes. Les abolitionnistes se gardent pourtant de proposer des alternatives aux femmes prostituées qu'ils auraient « sauvées du prolétariat sexuel ». Pour les abolitionnistes, pas question de créer les conditions de défense de statut, pas question d'envisager une amélioration de la vie au travail, la seule alternative envisagée est de cesser de se prostituer, comme par enchantement. Il faudrait leur dire une fois pour toutes que les contes de fées n'existent pas. La prostitution serait, selon les abolitionnistes, néfaste pour le travailleur, contrairement au travail en usine dont personne n'oserait appeler à sa disparition d'un coup de baguette magique. « Dans un monde où l'argent, et l'argent seul, sert de mesure à toutes les choses, est-il plus ou moins moral d'offrir quelque plaisir au bourgeois en quête d'expérience, ou au solitaire en quête d'exutoire, que de s'abêtir derrière un banc de montage de transistors, ou une caisse de supermarché, pour le plus grand profit de divinités invisibles ? »[51] À l'usine, c'est donc l'inverse, on encourage les femmes (comme les hommes d'ailleurs) à se regrouper collectivement pour faire front à l'exploitation et à l'aliénation afin de défendre leurs droits. On n'est plus dans la théorie. L'ouvrier, le prolétaire des temps modernes, est écrasé par le poids du travail aliénant. Reconnaître la prostitution comme une profession implique nécessairement le passage à une assimilation des travailleuses sexuelles à l'ensem-

51 Claude Javeau dans la préface du livre d'Anne Van Haecht, *La prostituée, statut et image*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973.

ble des travailleurs. Cela implique donc qu'elles (ou ils) pourraient bénéficier des mêmes droits (comme en Hollande) que les autres travailleurs, avec un droit à la sécurité sociale et un syndicat puissant pour les défendre. Cette proposition ne suscite pas encore l'adhésion et l'enthousiasme escomptés de tous les partis politiques[52] en Belgique, encore engoncée dans ses reliquats d'histoire judéo-chrétienne qui condamnent sans appel cette expression libidinale différente. Une expérience de syndicalisation a été menée dans les années 90 à Bruxelles à mon initiative, lorsque je travaillais à Espace P... Cette aventure était unique, appuyée par le plus gros syndicat d'employés du pays et la détermination de son secrétaire général de l'époque, Albert Faust[53], dont la clairvoyance, la lucidité et le courage politique sont un modèle politique à saluer. Cet homme de gauche, féministe et grand humaniste, avait parié sur l'intérêt de créer une structure de solidarité qui nouerait les prostituées bruxelloises devant l'oppresseur commun : la police, les autorités communales, l'État en général. Nous avons fait le tour des boutiques des dames, une à une : la rue, les vitrines des bars, les carrées, ainsi que quelques femmes travaillant en privé, afin de leur faire prendre conscience de leur condition de classe ; les convaincre de se regrouper collectivement afin d'être plus forte devant l'oppresseur. Mais la sauce n'a pas pris. Parce que les personnes prostituées ne sont pas des ouvrières du sexe. Parce qu'elles ne travaillent pas pour un même patron qui symboliserait toute l'injustice de leurs conditions. Les putains sont des boutiquières, des indépendantes, des

52 En 2003, l'accord du gouvernement fédéral prévoyait la création d'un statut social et fiscal pour les personnes prostituées, accord politique conclu entre la famille socialiste et libérale des deux côtés du pays. Le programme politique du PS aux élections fédérales de 2010 prévoit timidement encore une protection sociale pour les personnes prostituées sans évoquer cette fois une professionnalisation de l'activité.

53 SETCA-FGTB Bruxelles-Halle-Vilvorde.

petites commerçantes, des artisanes de l'intimité, de véritables épicières du cul. La démarche est la même que pour les artisans : elles travaillent avec les mains, elles font du sur mesure, du cas par cas, c'est tout le contraire du travail à la chaîne où tout est produit à très grande échelle sur les machines et les installations appartenant aux patrons. Il n'y a pas encore de massification du sexe dans la prostitution en Belgique[54], il y a des huis clos artisanaux. Avec, comme pour tous les artisans, un compagnonnage réalisé pour préparer la suite, les nouvelles. Car c'est un métier où la formation est essentielle. Il y a des compétences à transmettre car on travaille avec des hommes, pas des cochons. Il y a de l'empathie à avoir, de l'écoute, un véritable souci de l'autre, un amour de l'humanité, du talent à faire plaisir. Il faut aussi se prémunir de tout, savoir se protéger devant un client indélicat qui prend la mouche et qui devient soudainement très violent. Il faut savoir pacifier, tempérer, entourer le fou et l'assagir pour se sauver la peau. Toute cette dextérité d'expérience et de talent professionnel, il faut pouvoir la transmettre aux jeunes générations, sous peine d'avoir des femmes mises en danger lorsqu'elles accueillent leurs premiers clients. Il faut pouvoir informer les nouvelles de l'indispensable usage du préservatif, de la manière de le mettre pour que les sensations du client n'en soient pas affectées, il faut rappeler aux jeunes la nécessité du contrôle médical à titre préventif.

La prostitution est bien un métier pratiqué par des femmes indépendantes à la manière des artisans, finalement. Il s'agit d'une profession, comme en témoigne l'étude de C. L. Kruithof, exposée dans l'excellent ouvrage d'Anne Van Haecht, écrit en

54 Contrairement aux *Eros Center* de l'Allemagne réunifiée, véritables supermarchés ou « McDonald's du sexe », où les femmes sont rangées en rayonnage sur plusieurs étages. On est loin de la petite entreprise du quartier Nord.

1973 déjà mais qui a tellement bien vieilli.[55] Avec simplicité, cette recherche montre que la prostitution est une profession puisque les personnes qui s'y livrent pourvoient par ce biais à leurs moyens d'existence. Anne Van Haecht ajoute : « Il existe bien chez les prostituées le sentiment d'appartenir à la "profession", et la solidarité qui les unit ne constitue vraisemblablement qu'une extériorisation de ce sentiment, allié au mécanisme de défense propre à tous les marginaux. »[56]

Perspectives de statut

Marie a commencé le métier à trente-cinq ans, l'âge où on rayonne de beauté. Avant cela, elle était salariée à l'usine, payée à temps et à heure comme la plupart de ses congénères. Aujourd'hui, elle travaille seule dans sa boutique de charme à donner, contre piécettes, du plaisir à sa clientèle. Elle arrive à l'aube, à l'heure où Bruxelles s'éveille. Dans un coquet trois pièces du quartier Nord, elle reçoit les navetteurs qui se contorsionnent un quart d'heure chez elle pour ensuite s'activer à regagner leur ministère ou leur emploi dans le secteur privé. Et puis, la journée durant, les clients s'égrènent, un à un, jusqu'à l'heure des sorties d'école où Marie repart méthodiquement à son domicile pour continuer tranquillement sa vie de femme. Elle raconte que la question du statut ne peut être envisagée sans le ressort des premières concernées. Elle penche vers un statut similaire à celui des artistes en général, c'est-à-dire qui tiendrait compte des prestations saisonnières

55 C. L. Kruithof, « Prostitutie, een sociologische studie. Prostitutie in de sameneving. De bestrijding van de prostitutie » , in *Tijdschrift van de VUB*, 1964, n°4, pp. 232-261, cité par Anne Van Haecht, *op. cit.*

56 Anne Van Haecht, *op. cit.*

(il y a des mois meilleurs que d'autres) et des journées sans travail (grossesse, maladie, etc.). Ce statut devrait évidemment tenir compte de l'âge des femmes et surtout admettre que, plus les femmes sont jeunes, plus elles sont sollicitées et plus elles peuvent contribuer par des cotisations sociales plus généreuses. Plus elles sont âgées, plus le client se fait rare et plus la cotisation sera réévaluée en conséquence. Seul le statut d'indépendant revisité pourra dès lors être crédible dans la perspective de la légalisation du travail sexuel. Car indépendante, c'est indéniable qu'elle l'est. Elle choisit l'heure à laquelle elle démarre, l'heure à laquelle elle finit, le nombre de pauses qu'elle souhaite s'accorder. Quand Marie travaillait à l'usine, c'était bien tout le contraire, les journées étaient rythmées par le collectif. La pause de midi, c'était tous ensemble à la cantine, à l'heure où le règlement l'avait édicté en son temps. Marie, elle, ferme son volet quand bon lui semble, comme Ahmed, l'épicier du coin, qui le descend tard dans la nuit. Elle approuve l'idée que son métier s'apparente à celui des artisans, car il est pratiqué à petite échelle, en bon père de famille, avec talent, brio et compétence. Il faut faire connaître les rudiments du métier. Elle sait que le compagnonnage est la seule manière de faire évoluer positivement le métier. C'est un peu comme les notaires qui encadrent le débutant afin de le former et de lui transmettre ensuite sa clientèle.

Les propos de Marie offrent une conclusion à la question : prolétaire ou épicière ? Car le statut est fondamental lorsqu'on touche à la question de la condition des travailleuses sexuelles. Pour clore ce chapitre dédié au statut, je pense que les travailleuses sexuelles sont de véritables artisanes de l'amour, des épicières du cul qui pourraient être regroupées en corporation (ou en syndicat professionnel). Il est temps de leur préparer un

statut particulier qui tiendrait compte de toutes ces particularités professionnelles. La sécu, elles y contribuent. À nous de prouver que la solidarité va dans les deux sens.

Il leur faudra une protection sociale qui leur garantisse une retraite bien méritée même si peu d'entre elles ont le courage de quitter le milieu. Je me souviens de cette divine dame de soixante-sept ans à la poitrine débordante et au sourire généreux, qui chaque jour revenait dans le quartier juste pour apercevoir les clients et se souvenir des moments d'amour qu'elle avait connus dans son métier commencé au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Elle en avait rencontré, des hommes, des clients, des souteneurs, à l'époque. Elle ne pouvait pas arrêter cette aventure humaine qui l'avait pourtant tellement épuisée. Parce que le sexe on l'oublie vite, mais la tiédeur d'une épaule, la fragilité de ces hommes qui s'évanouissent dans ses bras durant quarante-cinq ans, ça ne s'oublie pas. Les hommes aussi passaient dans le quartier pour la revoir, prendre de ses nouvelles autour d'un café, s'informer de ce que deviennent les enfants, la vie sans travail, toutes ces petites choses qui rappellent combien la prostitution, c'est aussi de jolies histoires d'amour.

Le consentement
comme alternative au chaos

La notion du consentement m'apparaît fondamentale lorsqu'on aborde le sujet de la prostitution. Car c'est bien le consentement qui différencie la prostitution du viol.

Marcela Iacub[57] est certainement la référence incontournable et contemporaine à la question du consentement sexuel et de l'émancipation des femmes. Elle rappelle que la notion de consentement a incontestablement bouleversé notre sexualité contemporaine. La prostituée y est définie comme « celle qui dit "oui" parce qu'elle est payée et libre de ne pas le faire[58] ». De cette révolution est né le progrès de notre condition, en donnant les contours et les limites à partir desquels il nous est donné de construire une vie sexuelle. La notion de consentement implique ainsi une reconnaissance du libre choix entre adultes matures sexuellement. C'est ici qu'on dit : « non, je ne veux pas » ou « oui, je veux ». Un « oui » qui n'est plus devant le curé, Dieu ou le bourgmestre, mais un « oui » dans l'intimité d'une rencontre, d'une aventure, d'une expérience à deux ou à plusieurs. Comme Marcela Iacub le rappelle, avec l'apanage du consentement, on s'intéresse moins à ce que l'on va faire qu'à la manière dont la chose a été négociée ou pas. C'est une manière de contractualiser le sexe. On peut tout faire tant que cela s'est

57 Marcela Iacub et Patrice Maniglier, *Antimanuel d'éducation sexuelle*, Éditions Emmanuel Barthélémy, 2005.

58 Marcela Iacub, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?*, Flammarion, 2002.

négocié entre personnes capables de consentement, et de discernement, bien sûr. L'absence de consentement conduit inévitablement au chaos de notre civilisation. Ce n'est pas pour rien que le viol est utilisé aujourd'hui comme arme de guerre, comme machine à piétiner une génération de femmes. Car le viol n'est alors ni plus ni moins qu'un processus d'intimidation par lequel les hommes appuient leur suprématie.

La loi belge distingue deux sortes d'agressions à caractère sexuel : l'attentat à la pudeur[59], d'une part, et le viol, d'autre part. La loi définit le viol comme étant « tout acte de pénétration sexuelle de quelque nature qu'il soit et par quelque moyen que ce soit, commis sur une personne qui n'y consent pas[60] ». Laurent Kennes, avocat au barreau de Bruxelles, précise que « trois éléments constituent le viol. Premièrement, il faut un acte de pénétration sexuelle, quel qu'en soit la nature et par quelque moyen que ce soit[61] ». La pénétration peut être vaginale, anale, ou orale. Le sexe de la victime importe peu (relations hétérosexuelles ou homosexuelles) et le viol est reconnu quel que soit encore le moyen utilisé (pénis, doigt, objet…). « Deuxièmement, l'acte de pénétration précité doit être commis sur une personne vivante. »[62] Le viol n'est pas retenu sur une personne morte, et les viols sur les animaux ne sont pas concernés par cette disposition. « Enfin, le non consentement de la victime est évidemment un élément constitutif du viol (…) ;

59 Articles 372 à 374 du Code pénal.

60 Article 375 du Code pénal.

61 Extrait de l'exposé « Les infractions de viols et d'attentats à la pudeur : histoire et pratique du droit » du 10 décembre 2010 au Centre culturel Jacques Franck, à l'occasion des trente ans de SOS VIOL.

62 *Id.*

lorsque l'acte a été imposé par la contrainte ou par la ruse. Par exemple faire absorber une drogue, de l'alcool, à la victime ou faire croire en sa qualité de gynécologue. (...) L'homme qui se glisse dans le lit de l'épouse d'un autre et obtient ses faveurs par ce biais – l'épouse croyant se livrer à son mari – commet un viol par ruse. »[63] « Il y a encore viol lorsque l'acte a été rendu possible en raison d'une infirmité ou d'une déficience physique ou mentale de la victime. »[64] Historiquement, le terme viol était défini, selon le juriste Marcel Garçon[65], comme « le coït illicite avec une femme qu'on sait ne point consentir ». On sait bien que le terme illicite s'adressait aux relations hors mariage et le viol n'était pas reconnu entre les époux soumis au devoir conjugal. « Il est important de souligner que, dans la définition de Garçon, il y a déjà, bien avant la législation de 1989, non pas l'idée que la femme devait résister avec toutes ses forces mais qu'elle devait être consentante. L'idée d'un acte positif d'affirmation de la volonté, consentir – et non pas seulement négatif, résister – apparut assez tôt, au milieu du XIX^e siècle, lorsqu'il fut question de juger des hommes ayant eu des rapports sexuels avec des femmes pendant leur sommeil, se faisant passer pour leur mari, dans des états d'hypnose, de léthargie profonde, etc. »[66] La remarque de Marcela Iacub est fondamentale car elle rappelle ainsi que ce n'était pas le fait de la forte résistance de la victime qui faisait qu'il y avait ou pas de consentement mais simplement l'acte d'acquiescer à la relation sexuelle. « Comment donner une quelconque valeur au "non" des femmes qui se refu-

63 *Id.*

64 Article 375 du Code pénal.

65 Cité dans le magnifique livre de Marcela Iacub, *Le crime était presque sexuel et autres essais de casuistique juridique*, Éditions Champs Flammarion, 2003.

66 *Id.*

sent quand on dénie la valeur du "oui" dès lors qu'il nous dérange ? »[67]

C'est d'autant plus important qu'aujourd'hui c'est souvent la capacité de résister à l'acte sexuel qui fait office de mesure et valide ainsi l'état de viol.

Pour ce qui concerne les peines, elles vont de cinq à dix ans d'emprisonnement. S'il y a crime, c'est la cour d'assises qui sera compétente pour juger le viol assorti de crime (peine minimale de cinq ans).

D'un point de vue juridique, le mouvement législatif contemporain s'est ainsi attaché à protéger les individus (par exemple les mineurs) qui ne sont pas en mesure d'accorder leur consentement par l'augmentation des poursuites et des sanctions délivrées à l'encontre des agresseurs sexuels potentiels. La victime a alors fait l'objet de toutes les attentions et son statut a été scellé notamment grâce à la mobilisation des féministes qui a permis non seulement la création d'un service de prise en charge des victimes en Belgique francophone (SOS VIOL[68]), mais aussi la professionnalisation de l'aide apportée aux femmes ayant subi des violences sexuelles.[69]

Le législateur dresse donc le constat selon lequel toutes les personnes ne sont pas capables et libres de donner leur consen-

67 Natacha Polony, *op. cit.*

68 www.sosviol.be

69 Les associations SOS VIOL – qui a fêté ses trente ans d'existence en 2010 – et Espace P… me permettent d'entrevoir les deux points de vue sur la question du consentement.

tement éclairé. Dès lors, la société a souhaité protéger des catégories dites fragiles, à savoir les enfants, les mineurs, les personnes affectées d'un handicap ou de troubles mentaux et les femmes dans bien des situations. « Il semble que le droit contemporain soit affecté d'un mouvement propre par lequel les actes et les aventures sexuels d'un sujet deviennent de plus en plus des dimensions de sa personne, au point que, notamment vendre ses services sexuels peut être considéré comme une forme de consentement à l'esclavage. »[70] Cette parenthèse pour expliquer que les rapports sexuels sont réglementés par catégorie et prohibés selon une échelle morale bien déterminée. La gradation et la qualification du viol dépendront de l'état de vulnérabilité des victimes considérant le consentement comme inexistant ou inopérant. En effet, le viol est aggravé s'il touche les mineurs et les personnes déficientes mentales car il y a clairement atteinte à leur intégrité sexuelle. « L'intégrité sexuelle se réfère ainsi à une sorte d' "intouchabilité", de "virginité" d'une classe d'individus, lesquels, du fait de ne pas être en mesure de consentir valablement aux actes sexuels, sont présumés n'avoir ni besoin ni désir de tels actes. Car "être intègre" signifie en effet ne manquer de rien. »[71]

La notion d'intégrité sexuelle ne s'applique pas dans le cas de deux personnes déficientes mentales qui ont des rapports sexuels. Elle ne concerne que le coït entre valide et non valide, le premier étant censé abuser du second qui ne possède pas le consentement éclairé. Une telle conception rend difficiles les contacts entre valide et invalide mentalement et cloisonne les

70 Marcela Iacub, *Le crime était presque sexuel et autres essais de casuistique juridique*, *op. cit.*

71 *Id.*

mondes. Cette notion d'intégrité sexuelle a finalement pour effet de prohiber les contacts charnels et les relations sexuelles entre les personnes valides et les déficients mentaux. Ce qui est dommage dans la perspective de permettre aux personnes déficientes mentalement d'avoir recours à la compagnie sexuelle d'une personne prostituée.

Évidemment, la prostitution n'est pas le viol puisque dans la prostitution tout est consenti. « Il ne nous appartient pas de l'interdire à celles qui l'ont choisie, sous peine de refuser aux femmes, à toutes les femmes, le statut d'individu responsable. »[72]

Dans la prostitution, il y a toujours consentement de la prostituée. Celle-ci est reconnue comme libre de consentement. Son intégrité mentale est validée, comme le droit qu'elle a de disposer de son corps. C'est bien un acquis du féminisme que d'avoir reconnu aux travailleuses sexuelles le libre arbitre et le libre choix d'exercer une activité à caractère sexuel. La prostitution, comme l'interruption volontaire de grossesse et, plus largement, la maîtrise de la fécondité, sont deux grands acquis du féminisme moderne. Le contrôle des naissances permet aux femmes de se soustraire à leurs destins biologiques qui les lient à la nature. La femme est maîtresse de son corps et dès lors peut décider de prester un service sexuel rémunéré, comme d'interrompre une grossesse qu'elle ne désire pas. Dans le même ordre d'idée, toute femme est capable d'utiliser son sexe comme bon lui semble. Cette liberté sexuelle a permis d'affranchir les femmes d'une morale pudibonde qui les enfermait, voire les cantonnait, dans une relation sexuelle avec le même partenaire

72 Natacha Polony, *op. cit.*

toute une vie, traditionnellement dans le cadre du mariage. Avec l'acquisition de la liberté sexuelle, le vagabondage sexuel est autorisé aux femmes, tout comme le sexe tarifé. Autorisé ou juste toléré.

Profitons-en encore pour rappeler que la prostitution n'éloigne pas le crime sexuel et ne diminue pas la fréquence des délits sexuels. En d'autres mots, la prostitution n'empêche pas le viol, loin de là. Dans la prostitution, il y a toujours consentement des personnes : le client et la prostituée. Si ce consentement fait défaut à une étape de la relation, on parlera bien de viol. Dans la prostitution, la relation est toujours contractualisée : le client et la dame discutent des termes du contrat (le prix, le contenu, les modalités d'exécution, la durée etc.). C'est bien tout le contraire dans le viol. Le viol, c'est le déni d'une personne. L'impact psychologique et traumatique d'un tel acte produit chez la victime comme un sentiment d'intrusion physique et psychique insoutenable. La frontière de l'enveloppe corporelle ayant été bafouée, transgressée, l'atteinte de l'intimité de la personne est dès lors inévitable. Il ne s'agit pas seulement d'un manquement au respect du corps de l'autre, c'est aussi un envahissement complet de toute sa personne : perte d'identité, des repères, modification de l'image de soi et de celle de l'autre. La perte de confiance en soi, la difficulté de se repérer comme sujet respecté, peut avoir pour la victime des conséquences dans la perception qu'elle a des autres. Une coupure partielle ou totale du lien à l'autre s'avère parfois inévitable.

Le viol est un acte terrible qui vient arrêter le déroulement de la vie de celui ou celle qui le subit. Le viol constitue toujours un tournant dans la vie de la victime car pour celui ou celle qui l'a connu, il y aura toujours un « avant » et un « après »...

Les viols sont commis dans 75%[73] des cas par une personne connue de la victime ; deux tiers des viols ont lieu dans la sphère intrafamiliale. La majorité des violeurs sont des hommes, mais il ne faut pas dramatiser les statistiques en présentant tout homme comme un violeur potentiel. On mentionne souvent qu'aux États-Unis, une femme sur quatre serait victime au cours de sa vie d'un viol ou d'une tentative de viol. Ce chiffre stupéfiant se fonde sur les statistiques du FBI qui consignent savamment toutes les plaintes afin d'avoir une vision éclairée du phénomène. Mais n'oublions jamais que trois femmes sur quatre ne seront jamais violées, ce qui nous fait dire qu'il est dangereux de faire des amalgames à l'encontre des hommes, comme a pu le faire le féminisme radical. Nous devons rappeler que la majorité des hommes ne commettront jamais ce crime et que la plupart des hommes se porteraient au secours des femmes s'ils étaient témoins de ce type d'agression. Inutile de proclamer que tous les hommes sont des violeurs potentiels. C'est insultant pour les hommes.

Le viol est un acte barbare qui empêche la victime de pouvoir s'exprimer car la gravité du vécu traumatique ressenti par la personne est tel que la personne y a souvent laissé son sentiment d'existence. Ce qui importe, pour le violeur, c'est la destruction, la négation, le piétinement, et justement l'absence même de consentement. C'est pourquoi bon nombre de prostituées se font violer. Pourtant il faut bien constater que le viol d'une prostituée n'est jamais pris au sérieux par les autorités judiciaires, il est considéré comme le moins grave des viols sur l'échelle de valeurs policières. Derrière cette évaluation se cache toujours l'idée que la prostituée l'a bien cherché en se « vau-

73 SOS VIOL Belgique.

trant dans cette tenue devant un faible homme qui ne peut contrôler ses pulsions sexuelles ». La crédibilité du témoignage est systématiquement mise en cause, car la prostituée est une fille aux vilaines mœurs qui a sans doute « provoqué » l'homme pris d'une pulsion irrépressible et dans le besoin d'assouvir sa trique. Derrière cette dévalorisation et cette absence de prise en compte du viol des prostituées se cache encore un certain soulagement de l'opinion publique. Soulagement que la victime ne soit, au fond, qu'une prostituée et non une femme de « bonnes mœurs », une mère de famille ou une jeune vierge. Soulagement enfin que la pulsion sexuelle ait trouvé un sexe « prévu pour » comme exécutoire, un égout dirait saint Augustin, pour vider ainsi les liqueurs des mâles en rut. La prostituée est tout cela à la fois : elle affiche une certaine responsabilité du viol en le causant, mais symbolise aussi celle par qui le chaos entre les sexes n'aura pas lieu.

On notera encore l'injustice portée à l'égard des femmes, de toutes les femmes, victimes de viol. Non seulement elles ont été massacrées par l'acte de viol mais en outre le déshonneur et l'infamie sont définitivement jetés sur ces victimes non consentantes. La victime se sent coupable, souillée et honteuse de n'avoir pas pu résister. Elle est l'objet du scandale et, pour ce viol, elle sera souvent jugée négativement par ses pairs, car sa vertu a été touchée en plein cœur. On le voit dans les viols orchestrés comme arme de guerre, l'idée est toujours de jeter le discrédit sur les femmes, de souiller un peuple en s'attaquant à ce qu'il a de plus précieux, sa descendance.

Par contre, il est vrai qu'il y a une corrélation évidente entre accessibilité sexuelle et viol. Plus l'homme est sexuellement frustré, plus il a recours au viol, et ceci s'amplifie évidemment avec la

consommation d'alcool ou de drogues. Plus une société est libre sexuellement dans ses pratiques, dans l'accès à la pornographie par exemple, plus le viol est en déclin.[74] On peut traduire ce phénomène par ce que l'on appelle la sublimation. Les penchants violents sont évanouis par la mise en scène de la sexualité, dans ce cas-ci pornographique et obscène. Il est tout à fait sain d'avoir des fantasmes et de les voir défiler dans un film pornographique qui met en présence l'érotisation des pratiques sexuelles, permettant ainsi une déclinaison variée des envies sexuelles. Ainsi, le fait d'avoir facilement recours à la pornographie permet d'exulter une libido cadenassée dans des fantasmes non assouvis ou pas assez stimulés. Les études récentes ont en effet mis en relation la disponibilité de la pornographie et les comportements antisociaux, tels que les crimes sexuels. On le voit dans le relevé des statistiques du FBI américain qui ont enregistré une baisse importante du nombre de viols entre 1975 et 1995, pour la tranche d'âge des vingt à trente-quatre ans. Cette diminution correspond au démarrage de la liberté sexuelle, du féminisme libertaire et de l'accès simplifié à la pornographie. On verra aussi que la modernité technologique, telle que l'accès facilité à Internet qui procure avec aisance un matériel sexuel en ligne, facilite la mise en spectacle des délires sexuels en les canalisant fortement. La pornographie apaise les tensions, étouffe et confine aussi une série de perversions sexuelles.

Ce constat a été dressé également dans les conclusions d'autres études menées au Danemark, en Suède et en Allemagne entre 1964 et 1984[75], où la pornographie battait son plein durant cette période.

74 Un article récent (mars 2010) du magazine américain *The Scientist* confirme que « plus l'utilisation de la pornographie augmente, plus la criminalité sexuelle baisse ».

75 *Id.*

Notre société, actuellement permissive en matière de sexualité, a vu le nombre de viols diminuer. Plus la sexualité est cachée, interdite, inaccessible, plus la tentation de recourir à la force et de passer aux violences sexuelles est grande. Ceci est en contradiction avec ce que pense souvent l'opinion publique agitée par certains mouvements féministes qui se complaisent à jouer de l'amalgame en affirmant que le viol est en augmentation. Dans un audacieux article de Wendy McElroy intitulé « La nouvelle mythologie du viol ou comment l'on a politisé la douleur de la femme »[76], l'auteur nous relate une récente étude menée par deux sociologues de Carleton University rapportant que 81% des étudiantes canadiennes avaient souffert d'abus sexuels. Leur enquête a suscité l'émoi, tant les chiffres annoncés étaient impressionnants. Lorsqu'on creuse davantage la définition qui a été faite de « violence sexuelle », on se rend compte que l'étude prenait en compte la grossièreté et les mauvaises manières, les assimilant erronément à des abus sexuels. À force de mélanger les concepts, on les fausse et on piétine leur crédibilité. C'est la fâcheuse tendance du féminisme radical à ignorer le consentement, ce qui le fragilise dangereusement. Si une femme dit oui, c'est oui, si elle dit non, c'est non. Une insulte verbale ou une remarque à caractère sexuel n'est pas un viol, ni une violence sexuelle. Tout ce que l'on vit comme violent n'est pas violence. La violence sexuelle n'inclut pas tout. On le voit, on le sent, avec les récentes lois sur le harcèlement sexuel notamment, ou la politique des quotas, la tendance actuelle de notre société est de montrer que la femme est un être vulnérable, éternelle victime du genre humain, ignorant ainsi la distinction évidente entre consentement et rapport coercitif (force physique).

76 *Ni patrie ni frontières,* novembre 2002, n°2.

Nous avons vu que dans le cadre de la traite des êtres humains et la prostitution forcée, la question du choix n'est même pas abordée. Le consentement n'existe pas puisqu'on est forcé à se prostituer. L'activité sexuelle est basée sur la violence, la contrainte psychologique et morale ou la tromperie. À l'opposé, dans la prostitution, le besoin sexuel dans l'immédiat est assouvi librement entre adultes contre rémunération.

Leur analyse des rapports humains fait dire aux personnes prostituées qu'elles assurent en quelque sorte une fonction thérapeutique : les top-modèles utilisent leurs corps pour mettre en valeur les créations des plus grands couturiers, les psychologues vendent leurs analyses psychologiques pour traiter l'inconscient de leur patient : qu'y aurait-il de choquant à fournir un service sexuel contre rémunération entre adultes consentants ? La verge et le clitoris seraient-ils devenus sales et impropres à la consommation à partir du moment où ce dernier est rémunéré?

Nous pouvons sans détour affirmer que le consentement est la clé de la prostitution. Sans consentement, c'est le chaos et le viol. Mais attention : à trop vouloir moraliser les relations sexuelles, on en vient à faire des confusions dangereuses. Il faut éviter de rendre la chose sexuelle complexe et dénuée de liberté. La tendance actuelle est de disqualifier le viol et de le fragiliser. Tout n'est pas viol. On a pourtant tendance à absorber tous les comportements machistes sous le vocable d'agression sexuelle, qualifiant même des grossièretés et injures à caractère sexuel de viol. Nous ne devons pas faire d'amalgame entre viol et injure, entre viol et grossièreté, entre viol et harcèlement sexuel, entre viol et attouchement, sous peine de dénaturer le viol. Le viol implique une relation sexuelle fondée sur la coercition avec l'absence de consentement des parties.

Tout ce qu'on vit comme viol n'est pas un viol. Il nous faut juste rappeler le poids du non pour savoir ce que l'on risque de perdre à force de le galvauder.

L'argent, le comptable extraordinaire de la prostitution

« L'argent peut changer le cours d'une vie, vous savez. Moi, j'ai suivi une formation à l'école des Arts décoratifs de Zurich : difficile d'en vivre, à l'époque. De plus, j'étais divorcée, avec quatre gosses, dont trois à ma charge parce que les pères étaient des artistes fauchés. À force de crever de faim, je me suis lancée dans la prostitution, à trente-deux ans. Ce métier, c'est à la fois l'insécurité totale et la certitude de toujours pouvoir retomber sur vos pattes. Ailleurs, vous dépendez d'un patron qui peut vous mettre à la porte, tandis que là, je suis payée pour ma valeur humaine. On me remercie. Il faut beaucoup de diplomatie, de patience et de technique dans la prostitution. Il faut désamorcer la violence, et puis les clients en veulent pour leur argent. Vous ne pouvez pas les laisser repartir frustrés. Ils le sont déjà en arrivant. Il y a aussi des réalités qui rendent modestes, car à mesure que vous vieillissez vous voyez les tarifs baisser. »[77] Ce qui choque encore, c'est le fait que la femme prostituée affiche un certain pouvoir car elle possède de l'argent, durement gagné certes. Historiquement, nous l'avons dit plus haut, les femmes n'étaient pas libres financièrement et dépendaient de leurs maris pour vivre. « L'argent est au cœur de bien des mariages arrangés qui sont, dans les milieux possédants, la stratégie la plus courante. »[78] Les conflits liés à la transmission

77 Grisélidis Réal dans un extrait d'une interview réalisée pour *La femme d'aujourd'hui*, le 30 novembre 1988. Dossier « Les femmes et l'argent », par Jocelyne Clerc.

78 Philippe Ariès, *op. cit.*

de l'héritage à la descendance témoignent de la gravité de la question, provoquant de véritables drames familiaux. « Dans le cas du mariage, la plus légitimée des institutions hétérosexuelles, le besoin de sécurité matérielle (pour lui, obtenir des services, pour elle, obtenir de l'argent ou d'autres avantages) ne doit pas être sous-estimé. »[79] Les femmes des milieux bourgeois comme populaires devaient ruser pour assurer une certaine sécurité d'existence. Le mariage arrangé était le modèle absolu et régnait dans les familles, comme la seule perspective d'union fondée sur la raison et non sur la passion et l'amour. Il faudra attendre la seconde moitié du XIX[e] siècle en Europe pour envisager un sort alternatif aux femmes mariées, pour enfin entrevoir le mariage comme perspective permettant de faire coïncider alliance et amour. Le mariage étant historiquement une prostitution institutionnalisée, les femmes vont enfin pouvoir espérer choisir leur partenaire marital. « Peu à peu, l'Europe inventait, sans que les philosophes rationalistes ne s'en inquiètent, de nouveaux modes de vie. Peu à peu, on refusait, comme les enfants dans les pièces de Molière, le mariage arrangé, le mariage de raison, pour revendiquer sans cesse davantage de liberté de choisir son partenaire, et si possible, du coup de se marier par amour, par affinités électives. C'est ce que j'appelle la révolution de l'amour. Nous vivons la naissance d'un second humanisme qui conserve bien sûr les acquis du premier qui reste attaché à la raison et aux droits mais qui va aller beaucoup plus loin sur bien des points. »[80]

Les prostituées ont sans doute été les premières femmes à être autonomes vis-à-vis des hommes parce qu'indépendantes

79 Gail Pheterson, *op. cit.*

80 Luc Ferry, interview dans le journal *Le Soir* du jeudi 4 novembre 2010 à propos de la sortie de son livre *La révolution de l'amour. Pour une spiritualité laïque*, Plon, 2010.

financièrement et pouvant assurer seules leur existence, comme bon leur semblait. Autant dire que les hommes ne voyaient pas cette indépendance d'un très bon œil. Au cours des siècles, en effet, les exemples ne manquent pas pour nous décrire la condition des femmes devant fournir des services reproductifs, sexuels et domestiques pour bénéficier en contrepartie de moyens de subsistance suffisants.

Dans la prostitution, tout commence par une rencontre entre la putain et le client, une parenthèse qui suspend le temps. Une parenthèse comptable, un *win-win*, où tout le monde y gagne. Lui en plaisir, elle en dollars. Car l'argent est une pièce centrale de la rencontre. Sans lui, il n'y a pas de prostitution, il y a tout juste un troc, un échange d'intimité et de plaisirs, parfois. Ce sont les hommes qui paient pour le sexe et les femmes qui accomplissent la prestation, et quand il s'agit de rapport homosexuel tarifé, le rapport reste inchangé puisque ce sont les hommes qui paient pour des hommes, mis en disponibilité commerciale et sexuelle.

C'est l'argent qui distingue la femme au foyer de la putain. Mais certainement aussi la multiplicité des clients. La femme au foyer n'a que son mari comme source d'approvisionnement financier, comme unique donateur de subsides. C'est le principal pourvoyeur financier. Celui qui récompense chaque grossesse féconde, chaque tâche ménagère réussie avec mention. Plus elle est vigoureuse à la tâche, plus elle peut dépenser l'argent si difficilement acquis. La putain, elle, puise ses revenus financiers de la diversité des hommes et de leurs portefeuilles. La prestation peut tourner autour de trente euros, cela ne lui permet pas de payer son loyer et ses charges. Il en faut une collection par jour afin de subvenir à ses besoins, vivre et survivre.

Survivre, comme le fait l'Autre, la madame au foyer, qui aussi doit gérer les impondérables, boucler les fins de mois. Si elle travaille à l'usine ou à la caisse d'un supermarché, c'est toujours les mêmes difficultés. Il faut être cadre et diplômée pour s'en sortir, pour ne plus être asservie financièrement et avoir un salaire égal à celui de monsieur. Ce qui choque encore, c'est le fait que les prostituées affichent un certain pouvoir d'achat car elles possèdent de l'argent, la monnaie, la récompense pour la prestation savamment accomplie.

On l'a vu, c'est bien l'argent qui distingue la pute de la femme mariée. L'institution du mariage, aussi conservatrice soit-elle, traverse le temps grâce à ses solides intérêts économiques notamment liés à la transmission du patrimoine. Ce lien indéniable est également consolidé par la descendance. Une procréation réussie appelle à la récompense, c'est évident. Chez la putain, point de maternité, point de descendance, point de glorification non plus. Elle n'existe que parce qu'elle peut subvenir seule à ses besoins. La putain résiste à l'épreuve du mariage car elle représente un modèle d'autonomie financière outrageant. Elle peut assumer seule sa charge, en se soustrayant à son histoire de femme entretenue financièrement. Cette femme prostituée, qui incarnait jadis l'affranchie détentrice de ses propres ressources financières, est aujourd'hui relayée dans nos sociétés modernes par les femmes d'affaires, les femmes cadres, les femmes chefs d'entreprise, les femmes indépendantes. Ces figures de la réussite que nous vantent les magazines féminins sont pourtant encore l'objet de stigmates et de préjugés négatifs. Ces indépendantes sont considérées comme des insubordonnées car elles existent sans les hommes et osent remettre en cause le rôle de ces derniers de pourvoyeur principal et unique de ressources au sein de la famille. Elles sont perçues comme

des femmes différentes de la masse des soumises et s'exposent dès lors à la controverse, au risque de se faire traiter de putains, comme les autres.

« Dans le fond, c'est le fait d'avoir beaucoup de rapports sexuels, ou plutôt de les avoir avec beaucoup d'hommes différents, qui nuit aux prostituées. Cela veut dire que dans le cas où l'on serait la prostituée d'un seul homme pendant toute sa vie, le fait de se prostituer serait moins répréhensible. Ce qui serait mauvais, en revanche, serait de se marier quarante à cinquante fois dans une vie comme le font certaines stars de cinéma. » [81]

Ces arguments montrent à quel point ce qui choque le plus n'est pas d'être la prostituée d'un seul homme, mais davantage le fait de la multiplicité des partenaires. Ce qui chipote notre morale, c'est la sexualité des femmes qui se dévergondent plutôt que le transfert financier qui l'accompagne. « Cela me fait penser à un proverbe argentin qui disait que la différence entre se masturber et avoir des rapports sexuels, c'est que dans cette deuxième activité, on rencontre du monde. »[82] C'est bien là que le bât blesse, dans la rencontre du plusieurs. La prostitution n'est que le prétexte à la moralisation de la sexualité des femmes.

La prostitution est ce qui symbolise sans doute le mieux l'arrogant libertinage des femmes. Le donjuanisme féminin semble outrecuidant s'il n'a pas pour intention et ambition la maternité et la monogamie, censées assagir les protagonistes. C'est bien pour cela que la prostitution est mise KO par les

81 Marcela Iacub, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?, op. cit.*

82 *Id.*

puritains, non pas pour la débauche qu'elle entraîne, non pas pour l'insécurité ou la fragilité des putains, mais parce qu'elle remet en cause le sacro-saint mariage monogamique et la pureté de la descendance. C'est la liberté qui gêne, finalement.

La liberté
ou le désenchantement de la Belle au bois dormant

La liberté, c'est ce qui transpire le plus quand on s'approche des putains. Cette liberté de choisir, de travailler ou pas, de prendre un client ou pas, de continuer ou d'arrêter, de faire une pause, de changer ou pas de lieu de travail. Cette liberté de se montrer dans sa nudité, dans toute la crudité, dans son intimité la plus enfouie. Cette liberté vole parfois la vedette à la misère. Car même dans le prolétariat du sexe, « le bas de gamme de la prostitution », il y a toujours un choix de femmes. Et donc une liberté de le faire et de ne pas le faire.

C'est la force de la prostituée : le choix du client. Elle ne subit pas, elle refuse et accepte qui elle veut. Qui domine qui ? Le droit de refuser est bien le signe ultime de sa capacité de consentement. Ce qui va à l'encontre de l'insulte de « sale pute », car derrière l'injure se profile l'idée que la prostituée couche avec n'importe qui. Or, dans la prostitution, on ne couche pas avec n'importe qui puisqu'on refuse, on négocie, on mesure, on soupèse. Dans le même ordre d'idée, plus les femmes sont fragiles et vulnérables, moins grande est leur capacité de choix. Mais soyons de bons comptes, plus on vit dans les abus, l'exclusion, la grande pauvreté, les assuétudes, moins on possède la capacité de choisir.

C'est un domaine tout à fait révolutionnaire pour les femmes que celui de la liberté, réservé jadis à l'usage exclusif des hommes. Car s'il y a bien deux domaines où les femmes ne se sont

pas aventurées dans l'Histoire, c'est bien celui de la liberté et celui du sexe. Pendant des siècles, pour ne pas perdre leurs vertus et leurs dignités (ou leurs honneurs), ces deux domaines étaient propriétés exclusives des mâles. Enfermée dans des mariages arrangés où le choix et le consentement faisaient défaut, la liberté des femmes a été un mirage tout au long des siècles. Les femmes étaient assignées à résidence dans le mariage, qui était le garant de la moralité naturelle. La première forme de liberté sexuelle apparaît avec Charles Fourier[83], qui sera sans doute le premier à s'avancer, avec une fraîcheur exquise, sur le terrain de la liberté sexuelle. Il voyait dans l'émancipation des femmes la clé du progrès. Il a construit un modèle de société (les phalanstères) où les rapports entre les sexes étaient égaux, et il y prônait un régime d'égalité totale assortie d'une liberté de choix pour goûter aux plaisirs charnels. Il est d'une modernité absolue car il remet en question la sexualité exclusive et uniquement tournée vers la procréation (vantée par la religion chrétienne) où la famille hétérosexuelle et monogame est remise en question. « Il critique l'institution du mariage qui n'a pas d'autres fonctions, pense-t-il, que d'infantiliser les femmes pour mieux les soumettre et les posséder tandis que l'homme s'enchaîne lui aussi dans des liens qu'il s'empresse de fuir par le travail, ou par ses visites dans les maisons de passe qui fleurissent au XIX^e^ siècle. »[84] Claire Demar[85], à

83 Charles Fourier (1772-1837), socialiste utopiste. Il imagine une société fondée sur la liberté des passions, sur l'éducation, l'émancipation des femmes et le travail attrayant. Il a suscité des expériences d'autogestion comme le Familistère de Guise (Aisne) qui, à l'initiative de Jean-Baptiste Godin, disciple de Fourier et riche industriel fabricant de poêles en fonte, a permis pendant 70 ans une expérience d'autogestion et de vie en communauté qui reste un exemple dans l'histoire du logement populaire.

84 Laurence Bouchet, « Charles Fourier, le rêveur sublime », *BT2*, PEMF, 2005.

85 Claire Demar (1799-1833), féministe, journaliste et écrivaine, membre du mouvement des saint-simoniens, socialiste utopiste.

son tour, prône l'affranchissement des femmes et dénonce le mariage comme une prostitution légale.

Les femmes ont conquis la liberté et le sexe avec l'apogée du féminisme des années 70 en menant une offensive marquante pour changer la misogynie ambiante. C'était une époque de détricotage des principes, une remise en cause des valeurs, de l'autorité, de la morale, avec l'invention d'un nouvel idéal. « La plupart d'entre nous traversaient cette période dans cet état d'hébétude caractéristique des explorateurs qui découvrent un monde nouveau. Ce continent-là était celui de toutes les libertés, de terres aussi inconnues qu'immenses, où l'air du temps nous encourageait à vivre sans temps morts, à jouir sans entraves. Ce que l'on nous proposait, ce qui s'offrait à nous, c'était une aventure sans précédent, un bouleversement en profondeur des relations entre les hommes et les femmes, débarrassées de la gangue religieuse et des contrats sociaux. Cela impliquait la remise en cause de l'exclusivité amoureuse, la fin de la propriété des corps, la culture du plaisir, l'éradication de la jalousie et aussi, pourquoi pas, la fin de la paupérisation le soir après cinq heures. »[86]

Mais cette fameuse liberté est mise en danger avec le retour actuel à la morale sexuelle qui a tendance à asservir les femmes plutôt que les servir.

Même réflexion lorsqu'on aborde le contenu de la prestation. Elle a le choix sur les contours de l'aventure : coït, fellation, branlette, échange sexuel, paroles, fantasmes, fétichisme, etc. Les modalités sont tout aussi choisies que le client.

86 Jean-Paul Dubois, *Une vie française*, Éditions de l'Olivier, 2004.

Certaines se spécialisant dans telle ou telle pratique sexuelle, d'autres avec tel ou tel type de clients. Pour les tarifs, c'est pareil, elle fixe le prix à payer, celui en dessous duquel elle ne se sent pas vendue, salie et humiliée. Le prix varie selon la prestation mais fluctue aussi par rapport au quartier, l'âge, l'origine culturelle de la dame. Si elle est emprisonnée par un réseau ou si elle travaille pour son propre compte.

Les femmes ont toujours été éduquées selon le prisme d'une sexualité conventionnelle et traditionnelle. La caricature des rapports sexuels entre hommes et femmes, longtemps véhiculée par nos sociétés occidentales, fait dire que la femme aurait toujours besoin d'amour dans le rapport sexuel. Cette image traditionnelle portée par les magazines féminins, la littérature et le cinéma, couplée à une certaine idéologie pseudo-scientifique, nous montre des femmes incapables de sexe sans tendresse, de sexe sans implication affective. L'homme par contre serait, lui, doté d'un chromosome particulier lui permettant de s'investir dans une relation sexuelle mécanique, hygiéniste et salvatrice. Il ne s'agit que d'un jugement moral sur les comportements attendus des uns et des autres. Un des nombreux préjugés qui s'amoncellent encore sur la sexualité des hommes et des femmes. Ce sont les mêmes préjugés qui font que nous devons être dégoûtés d'avoir recours à la pornographie responsable de tous les vices et maux de la société. Pourtant on oublie que le porno n'a jamais empêché une femme de mener brillamment une carrière professionnelle. Le recours à la pornographie n'a jamais déteint sur la condition de la femme. Ce n'est pas parce que les femmes consomment des films pornographiques ou ont recours à des activités sexuelles différentes qu'elles abandonnent ainsi leurs rêves de réussite professionnelle. C'est plutôt parce qu'elles tombent éperdument amoureuses qu'elles déci-

dent de retourner dans leurs cuisines et de se consacrer entièrement aux tâches ménagères et éducatives. Ce n'est pas la pornographie que l'on doit interdire, ce sont les contes de fées qui détournent les filles de leur destin de conquérantes. « Voilà le tombeau politique, moral et social des femmes. Voilà la véritable origine de leur aliénation. Il faut en finir avec l'amour. »[87]

Quand on écoute certaines femmes non prostituées, on dirait que la liberté sexuelle leur est encore interdite voire absente. C'est le Moyen Âge de l'émancipation sexuelle des femmes. Le féminisme n'est pas passé par elles, elles ont zappé ce pan de l'histoire, trop occupées à trimer au boulot et à la maison pour s'intéresser à certaines lectures libératoires. Madame ne peut pas se soustraire à son destin de mère et d'épouse. Elle peut difficilement faire valser le dingo de mari qui lui grimpe dessus tous les soirs pour réclamer illico son éjaculation quotidienne. Le viol entre époux est à peine reconnu.

Pourtant la révolution sexuelle des années 60-70 a bien eu lieu en Occident et a contribué à libérer les femmes par une remise en question complète des valeurs familiales, l'accès à la pilule contraceptive (légale en 1973) et l'information sur le sexe, qui circule dans les médias (émissions de radio) mais aussi dans la rue, dans les associations de femmes et les groupements féministes. Les *Rapports Kinsey*[88] (1948) avaient jeté les prémisses de

87 Marcela Iacub, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?, op. cit.*

88 Les *Rapports Kinsey* sont deux livres découlant des recherches du Dr. Alfred Kinsey sur le comportement sexuel humain : *Sexual Behavior in the Human Male* (1948) et *Sexual Behavior in the Human Female* (1953). Leur contenu étonna le grand public et prêta immédiatement à la controverse ainsi qu'au sensationnalisme. À l'époque, ils provoquèrent une polémique, certaines observations défiaient les croyances à propos de la sexualité humaine et discutaient de sujets tabous.

cette libération de la parole. Cette étude sexologique et scientifique avait dévoilé les pratiques sexuelles de nos contemporains américains et influencé le discours libératoire sur le sexe. « Si le sexe est réprimé, c'est-à-dire voué à la prohibition, à l'inexistence et au mutisme, le seul fait d'en parler, de parler de sa répression, a comme une allure de transgression libérée. »[89]

Malheureusement, le mouvement féministe qui avait libéré les femmes et le sexe dans les années 70 va entamer un tournant décisif en se concentrant davantage sur les violences sexuelles faites aux femmes. Et paradoxalement, plutôt que de servir la cause des femmes, le féminisme va sans doute opérer un tournant des plus conservateurs qui trouve appui dans la mise en garde et les dangers que représente la sexualité. La pornographie, pourtant tellement instructive pour des générations de petites filles et de petits garçons, fera l'objet des premières attaques féministes, la publicité ensuite sera incriminée parce qu'elle présente une image sexualisée des hommes et des femmes. La morale va s'attaquer à la sexualité des enfants et des mineurs qu'il faut protéger à tout prix. La prostitution sera ensuite condamnée et vouée au bannissement, car elle nuit à l'émancipation des femmes. Une véritable psychose s'abat en Belgique, notamment en conséquence des affaires de crimes pédophiles qui débouchent sur une moralisation de la sexualité. On fait une place exagérée aux prédateurs sexuels qui terrifient l'inconscient collectif pour moraliser les comportements sociaux.

Pour revenir à la question de la liberté et du libre choix, même s'il y a toujours consentement de la personne prostituée par rapport à son activité, il faut bien admettre que ce n'est pas

89 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, t. 1, op. cit.*

une activité ou un travail toujours épanouissant. Mais, pour être complet, quels sont les emplois librement choisis qui procurent épanouissement à la majorité des travailleurs ? En effet, la plupart des emplois ne font pas l'objet d'un choix librement consenti. A-t-on véritablement le choix d'être ouvrier sur une chaîne de montage ou de travailler la nuit pour un salaire de misère ? Dans un contexte de crise économique, a-t-on vraiment le choix de refuser ? A-t-on vraiment choisi de rater ses études et de se retrouver dans l'enseignement professionnel plutôt que l'enseignement général ? Pourquoi reconnaître le choix des travailleurs dans certains secteurs et pas dans d'autres ? Pour reprendre un exemple évoqué précédemment, les ouvriers qui fabriquent des armes utilisées pour tuer ont-ils réellement pratiqué un choix ? Pourquoi ce choix n'est-il pas remis en cause dans ce secteur ? Pourquoi ne devraient-ils pas jouir de droit syndical, d'un statut social et fiscal ? L'aliénation du travailleur n'est donc pas pire dans la prostitution que dans d'autres activités professionnelles. Pourquoi les travailleurs des usines qui luttent contre les licenciements massifs seraient-ils moins aliénés au grand capital que leurs consœurs prostituées ? Il est certain que l'acquisition d'un statut n'entraînera pas le respect vis-à-vis des personnes prostituées. Le regard des autres ne changera pas comme par enchantement. On a toujours le choix mais parfois le choix est restreint et le contexte du choix n'est pas toujours suffisant. Certes, il nous faut lutter pour l'instruction de tous, l'égalité salariale et la meilleure répartition des richesses. C'est à ce prix que la question du choix trouvera écho. Il importe de créer les conditions du libre choix afin qu'il s'exécute de manière libre et détachée de la contrainte. « Si un jour ma fille doit se prostituer, autant qu'elle puisse le faire dans les meilleures conditions », affirme Marie. Qu'elle puisse peser le pour et le contre afin de formuler son choix. Ce

qui importe, lorsque le choix est affirmé, c'est qu'il soit respecté par les autres, car il n'y a pas pire vexation que de prétendre à une femme qui choisit qu'elle ne choisit pas réellement. Dans ce cas précis, la femme qui a choisi de se prostituer sera doublement aliénée : sa capacité de choix est confisquée et son orientation est discréditée de fait car ne correspondant pas au modèle d'une vie réussie. Confisquer ce choix, c'est opprimer chaque femme, l'infantiliser à vie.

Le changement des mentalités sera lent par essence, comme tout changement social, qui permet aux plus exclus d'envisager enfin des lendemains meilleurs. Mais la liberté est ce qui permet à la putain d'exister, de se gausser de sa supériorité de femme. « Il ne faut pas flirter avec la liberté, il faut coucher avec elle. »[90]

Mais ce n'est pas parce qu'on a le sentiment d'être libre qu'on se conduit librement. La plupart de mes sœurs, prostituées ou pas, sont libres mais ne se conduisent toujours pas librement. Car il faut bien nous détacher de l'asservissement millénaire qui nous a enfoncé dans la domination masculine. Il faut bien apprendre à nous lâcher. Il nous faut apprendre à nous déculpabiliser. Il nous faut apprendre à vivre de manière schizophrénique, nous permettant d'être femme et mère sans que tout cela s'entrechoque. Et si les femmes ont pu mener des vies ouvertement émancipées, c'est bien parce qu'elles ont pu s'affranchir, se libérer de leurs destins biologiques, de leurs culpabilités, des hommes, de leurs virginités et enfin de la morale.

Les sentiments et le corps ne sont pas liés. S'ils le sont, tant mieux, mais ce n'est pas une évidence. Mais si les plaisirs du

90 Françoise Parturier, *Lettre ouverte aux hommes*, Albin Michel, 1968.

corps ne sont pas liés au sentiment, cessons de nous sentir mutilées. Nous sommes juste comme eux, les hommes, qui vivent ce détachement sans se sentir coupable d'être un mauvais père parce que frivole sexuellement. « En revanche, elles ne vous jugeront plus car elles sauront, elles aussi, que le plaisir et l'amour sont deux puissants dieux qu'on ne peut pas toujours honorer ensemble ; elles apprendront encore que la mort du désir est une loi que vous subissez et non une tare de votre caractère ; à la dure épreuve de la chair, elles admettront que même pour un corps libre le bonheur est l'exception. Enfin, elles renonceront, si ce n'est déjà fait, à l'irréalisable tentation du grand amour. »[91] Et la Belle au bois dormant sera enfin désenchantée.

91 *Id.*

Féministe et prostitution, la rencontre inattendue

Le mot féminisme n'apparaît qu'au XIX[e] siècle, inventé selon toute probabilité par Charles Fourier, même si les revendications d'égalité entre hommes et femmes sont bien antérieures, fort heureusement. La Révolution de 1789 proclame les droits des citoyens mais pas encore le droit des femmes, et on retiendra de cette triste époque qu'Olympe de Gouges (1748-1793) sera conduite à l'échafaud et guillotinée pour ne pas avoir respecté les vertus qui conviennent à son rang en revendiquant que soient adoptés, dans la foulée révolutionnaire, les droits de la citoyenne. On sait aussi qu'au XIX[e] siècle, le code civil est particulièrement répressif à l'égard des femmes qu'il infantilise. Les femmes sont sous la domination des maris auxquels elles doivent totale soumission et obéissance. Avec la Commune de Paris, en 1871, le mouvement féministe s'organise politiquement en tant que mouvement militant grâce notamment à l'instigation de ses pionnières : Louise Michel (1830-1905), Marguerite Durand, journaliste française et fondatrice du journal *La Fronde* (1864-1936), Flora Tristan et Zoé de Gamond, première femme à préconiser l'émancipation des femmes en Belgique par l'accès à l'éducation (scolarité obligatoire jusqu'à quinze ans). Malgré le paternalisme triomphant du XIX[e] siècle, les militantes féministes vont bousculer l'ignorance des femmes en luttant inlassablement pour favoriser l'instruction des filles, avec le travail acharné de Isabelle Gatti de Gamond, fille de Zoé et fouriériste comme sa mère. Je leur dois tout.

Il faudra attendre véritablement 1948 pour que la femme existe comme citoyenne à part entière en Belgique, notamment avec l'acquisition du droit de vote universel qui consacre enfin son existence politique. Au même moment, Simone de Beauvoir (en 1949) publie *Le deuxième sexe* : « On ne naît pas femme, on le devient. » Tout est dit.

Les années 70 consacrent l'avènement du droit des femmes notamment par la création du MLF (Mouvement de Libération des Femmes), mouvement émancipateur par excellence.

La femme occidentale a pu acquérir, grâce au féminisme contemporain, une liberté sexuelle que le monde entier lui envie encore. Si le mouvement de Mai 68 a surtout été une révolte des fils contre les pères, il apparaît aujourd'hui que le mouvement a contribué sans nul doute à l'émergence des années féministes en France, comme en Belgique d'ailleurs. « La répression des plaisirs était associée à l'exploitation capitaliste, à ses valeurs d'austérité et de travail, à sa religion de la famille centrée autour de l'autorité du père sur sa femme et ses enfants. Se libérer n'était pas seulement une affaire personnelle, un petit travail qu'on devait faire sur ses inhibitions ; c'était nécessairement une réforme en profondeur de la société, de ses lois, de ses pratiques, de ses valeurs collectives. »[92] Cette révolte libertaire a entraîné sur sa route toutes les revendications : du *Peace and Love* au féminisme radical. Le monde est ainsi secoué par Prague, le Vietnam, la révolution culturelle en Chine et le mouvement des femmes en Belgique. Le mouvement des femmes prend vite une ampleur exceptionnelle avec les Dolle Mina au Nord, les Marie Mineur en Wallonie et la Maison

92 Marcela Iacub et Patrice Maniglier, *op. cit.*

des femmes à Bruxelles. « Une société qui n'accorde pas les mêmes droits à l'homme et à la femme n'est pas une société démocratique », clament-elles à l'unisson.

Mai 68 s'est construit autour d'une série de revendications clamant la liberté sexuelle, qui restent aujourd'hui encore un modèle de référence fondamental pour les tenants de la libération de la morale sexuelle et des mœurs. Les slogans révélateurs comme « jouir sans entrave », « mon corps m'appartient » ou « dans mon ventre, c'est chez moi » défiaient les pavés de ce curieux printemps français et montraient à quel point l'atmosphère de liberté et de contestation était essentielle pour aboutir à une véritable liberté sexuelle et, plus largement, à l'égalité entre les sexes. C'était historiquement un moment sans doute très propice au décloisonnement des femmes. Les putes et les respectables auraient pu fraterniser, partageant ensemble un destin commun face au patriarcat. Alors que le mariage, la fidélité conjugale et le sacrifice maternel étaient solidement remis en question par le MLF, les univers des unes et des autres auraient pu se côtoyer durant cette révolte de femmes. L'heure était à l'enthousiasme pour ne pas dire à l'euphorie pour les femmes qui luttaient pour le droit à la contraception et le droit à l'avortement. Les comités se multipliaient pour briser la loi du silence autour du viol et des femmes battues. En Belgique, c'est à Saint-Josse que les prémisses de la liberté sexuelle ont débuté. Monique Rifflet, professeur d'histoire à l'athénée d'Uccle, socialiste engagée, est une personnalité déterminante pour le mouvement en faveur de la contraception. On ne connaît pas encore la pilule en Belgique et, avec l'aide de médecins de l'hôpital Saint-Pierre et du courage de Guy Cudell, bourgmestre de Saint-Josse, Monique Rifflet participe à l'ouverture d'un local clandestin dans la commune de Saint-Josse (Bruxelles), où naît le premier centre de planning familial du

pays, La Famille Heureuse. Tout un programme… Son nom illustre à merveille la volonté de ces courageux précurseurs de donner une image positive et rassurante pour la morale publique de l'époque. Une centaine de bénévoles participent aux permanences, dont ma belle-mère, Marcelle Crem. En 1968, Monique Rifflet entre au cabinet du ministre de la Famille et contribue à la reconnaissance et au financement des premiers centres de planning familial. Au même moment, au Vatican, le pape Paul VI condamne le recours à la contraception. En 1972, un médecin brugeois est condamné à deux ans de prison (six mois ferme) pour avoir pratiqué une interruption de grossesse. En 1973, c'est au tour du docteur Willy Peers, qui est arrêté à Namur pour avoir déclaré pratiquer des avortements. Il sera emprisonné durant trente-quatre jours. L'émotion est intense. L'opinion publique est choquée et touchée par cette arrestation : pressions de la rue, conférences de presse, pétitions se succèdent. Il sortira et continuera avec d'autres médecins à défier la justice en revendiquant la dépénalisation de l'avortement, qui constitue un grave problème de santé publique pour les femmes belges. Car avec l'interdiction des contraceptifs, le recours à l'IVG est bien plus fréquent. La conséquence positive de l'arrestation de Willy Peers fut l'abrogation de la loi interdisant la contraception. Il aura fallu attendre 1973. Les mentalités ont mis vingt ans à changer, grâce aux combats incessants des militants féministes, des médecins, des militants de gauche, grâce aux responsables de centres extrahospitaliers, des assistants sociaux, des juristes convaincus et des hommes et femmes politiques progressistes. Il nous faut ici rendre hommage à Roger Lallemand et Lucienne Michielsens, les heureux parents de la loi de 1990 pour le droit à l'avortement, qui ont fait preuve d'une grande intelligence. Le mouvement féministe peut s'enorgueillir d'une belle victoire où les femmes occidentales se sont dotées d'un pouvoir sans précé-

dent dans l'histoire de l'humanité, celui de pouvoir détacher le plaisir et la sexualité de la reproduction. Le principe salvateur de détachement de la fonction procréative de la notion de plaisir permet au sexe féminin de se libérer enfin de son destin uniquement centré sur la procréation. Le sexe n'est plus utilisé uniquement à des fins reproductives. C'est la séparation entre la fonction maternelle et la fonction sexuelle. C'est à ce moment-là que certaines pourront devenir à la fois mère et pute. C'est la révolution sexuelle qui a permis le passage de l'abstinence à la jouissance.

Ce détachement entre sexualité et reproduction a incontestablement permis aux femmes d'aborder le plaisir sans crainte, leur permettant de jouir en absence de risque. Sans l'ombre d'une hésitation, le désir d'enfant a pu apparaître enfin car les femmes ont la possibilité de contrôler les naissances. « On ne désire pas ce qui vous arrive par fatalité. »[93] Cette révolution lente a sonné le glas du patriarcat et a sans conteste fait sauter la chape de plomb religieuse qui pesait sur la Belgique. Mais ce n'est pas tout.

Le mariage traditionnel s'est vidé avec le temps de son contenu économique. « L'image de la femme traditionnelle s'effaçait pour laisser place à une autre, plus virile, plus forte, presque maîtresse d'elle-même, sinon de l'univers. Après des millénaires de tyrannie plus ou moins douce qui la cantonnait aux seconds rôles, la femme devenait l'héroïne du film où l'homme jouait les utilités. Cette énergie si jouissive était certainement source d'une précieuse énergie pour les femmes en quête de nouvelles frontières. D'ailleurs, de frontières, il n'en était plus question. Tout ce qui était à lui était à elle mais tout

93 Natacha Polony, *op. cit.*

ce qui est à elle n'est pas à lui. Fortes de cet esprit conquérant, les femmes se voyaient bientôt partager le monde et la maison avec leurs compagnons. L'égalité des sexes devenait l'ultime critère d'une véritable démocratie. »[94]

Mai 68 marque la fin d'une époque et amène un changement profond des apports de sexe. L'enjeu du féminisme est de rappeler sans cesse aux jeunes femmes les progrès de leur condition tout en restant vigilantes aux courants conservateurs et réactionnaires développés par les Églises et certains groupes féminins qui s'autoproclament féministes parce qu'ils s'émeuvent subitement du destin des femmes et veulent s'en emparer. On l'a vu, ce mouvement féministe « victimaire » ou « pleurnicheur » a trouvé vigueur au sein du courant abolitionniste.

Les années 90 ont vu apparaître des nouveaux mouvements aux accents idéologiques en contradiction complète avec le féminisme hérité de 68. Ces idéologies nouvelles, aux ramifications quasi fondamentalistes, déploient un véritable catalogue de lamentations et d'accusations morales à l'égard des hommes, uniques responsables, et des femmes libres, considérées comme les sorcières des temps modernes. Ce mouvement féminin différentialiste (qui s'oppose aux universalistes) se plaît à victimiser inlassablement les femmes, les considérant comme des êtres fragiles et sensibles que la société doit à tout prix plaindre, médailler et protéger. « Le combat féministe a pris depuis quinze ans des allures de liturgie, et les officiantes jouent les Torquemada de plateaux télévisés. Entourées bien sûr d'une foule de dévots et de tartuffes, tous prêts à expliquer leur honte d'être des hommes et leur plaisir à changer des couches ou être commandés par des

94 Élisabeth Badinter, *Fausse Route,* Odile Jacob, 2003.

femmes, tellement plus respectueuses et efficaces. »[95] Ce mouvement conservateur trouve appui dans la valorisation de la différence sexuelle qui prétend que chaque moitié sexuelle doit se compléter, que notre nature serait différente et que le féminin serait synonyme de douceur, de générosité et de sens du sacrifice tandis que le masculin serait signe de puissance, de force et de pouvoir. Pourtant l'effort physique est en général un facteur de classe et non de sexe. Fille d'ouvrier, je peux vous dire que les tâches les plus pénibles sont toujours réservées à ceux d'en bas, qu'ils soient robustes ou non. Ce féminisme de la lamentation s'est lancé dans une épopée qui tente de surprotéger les femmes de tout : du mariage, du divorce, de la pornographie, du chômage, du regard des hommes, du politiquement incorrect, de la prostitution, et du harcèlement. Car ce féminisme, hérité du féminisme radical américain qui faisait rage dans les années 70-80, a pour essence le rejet sans concession de l'homme. L'homme, le responsable désigné de l'asservissement millénaire des pauvres femmes, fait l'objet de toutes les critiques du féminisme radical contemporain qui le représente comme un être violent, un agresseur potentiel, lubrique et totalitaire. Ce féminisme différentialiste a été fortement influencé par le courant lesbien, qui a marqué sa réprobation des rapports hétérosexuels allant jusqu'à considérer la pénétration vaginale comme une violence faite aux femmes. Ce féminisme différentialiste a réinventé la notion de sacrilège sexuel en faisant la police permanente sur nos vies et nos pensées. Ce féminisme différentialiste a analysé les rapports de sexe en réclamant le droit à la différence comme revendication majeure. « Nous les femmes », « eux les hommes ». Et le « eux les hommes » est asséné d'un ton moqueur, ironique et arrogant. Comme si le fait de posséder des ovaires ou un pénis

95 Natacha Polony, *op. cit.*

pouvait réguler nos rapports de sexe et nos comportements. Un exemple marquant a imprimé le courant différentialiste. Il s'agit de l'inscription dans les textes de loi du principe du quota politique, qui inscrit définitivement la différence entre les sexes. Cette inscription repose sur des arguments étranges qui justifiaient qu'un tiers des listes électorales devaient être attribuées aux femmes parce qu'elles détiennent une nature différente, un clitoris plutôt qu'un pénis. Les discours ont tous convergé dans la même direction : la femme fait de la politique autrement, il y aurait ainsi une autre façon de voir le monde (« elles savent prendre de la distance avec le pouvoir, elles sont plus proches des gens, plus concrètes… »).

À force de répéter que les femmes sont moins guerrières, davantage dévouées aux bonnes causes, moins bestiales, on en est venu à dresser un portrait au vitriol des hommes, les présentant comme des démons lubriques, ayant un vice inné pour la domination, « bêtes de foire dégueulasses » à castrer à tout prix. Je repense au scandale qu'avait suscité la présidente du parlement de la Communauté française de Belgique, E. Hoyos, parce qu'elle avait reçu un SMS sexy d'un élu de son assemblée. Cet élu, qui appartenait à un autre parti, avait eu l'outrecuidance de commenter son agréable physique et sa jolie paire de fesses. Plutôt que de lui renvoyer une réponse cochonne sur le mode « ton pénis m'a pourtant l'air si petit », ce qui l'aurait rendue égale sur le terrain de la joute verbale, cette gentille présidente a préféré s'offusquer, pleurnicher devant l'agresseur et crier au scandale en rameutant toute la presse. Cette sorte de castration médiatique qu'elle a accompli sans vergogne, traînant dès lors le malheureux en disgrâce devant l'opinion publique, a fait reculer la cause des femmes. D'abord parce qu'elle a pleurniché en appelant au lynchage public, incapable de se défendre seule devant « l'oppres-

seur », ensuite parce qu'elle a moralisé les relations hommes/femmes en les mettant définitivement sous une ère glaciaire ayant pour conséquence d'exacerber la victimisation des femmes. Notre force en politique, à nous les femmes, c'est de nous battre pour des idées et de ne pas pleurnicher à chaque tentative de déstabilisation de l'ennemi politique, qu'il soit homme ou femme. Avec ce genre de comportement carnassier, la belle présidente aux jolies fesses a mis un terme aux taquineries et joutes verbales qui font aussi la vivacité de nos débats démocratiques, en désexualisant les relations entre collègues. Ce sont les mêmes qui en appellent à la séparation des sexes dans les piscines sous prétexte qu'elles ne veulent pas s'encanailler et affronter le regard concupiscent des mâles affalés sur le carrelage de nos piscines communales. Triste temps pour la mixité sexuelle. Bientôt, nous diviserons nos assemblées politiques en deux clans séparés ; bientôt, les hommes ne voudront plus rire avec nous de peur d'être fusillé sur l'autel de la bien-pensance.

Trêve de plaisanteries, rappelons que les femmes restent les principales responsables de l'éducation des hommes. Rien ne changera aussi longtemps que les femmes produiront l'inégalité dans l'éducation des enfants. À elles de méditer et d'accepter leurs véritables responsabilités dans la reproduction du genre. La boîte de Pandore s'est entrouverte une première fois percolant un autre mode de pensée qui impose de nouvelles lois protectrices dans les différentes assemblées politiques. On est bien loin des rebelles de mai 68. « L'éviction de l'homme, autant que l'éviction du père, est bien la pire défaite du féminisme. Car être débarrassées des hommes n'est certainement pas le meilleur facteur d'équilibre pour les femmes. »[96]

96 Natacha Polony, *op. cit.*

Deux idéologies s'expriment aujourd'hui et s'affrontent au travers de ces courants politiques : le féminisme universel hérité des années 68-70 (que j'ai nommé avec provocation « le féminisme talon aiguille ») et le féminisme différentialiste (qu'il me plaît à nommer « féminisme taliban »[97]). Chaque camp s'est saisi du sexe, prônant d'un côté une sexualité ludique, libre, consentante, épanouie, volage, sans contrainte, source de plaisir absolu, et de l'autre un objet de consommation sacré, digne, sage, conforme, propre et pur, pointant la pornographie et la prostitution comme sacrilège ultime. En résumé, on pourrait caricaturer de cette façon les courants de pensée, entre d'un côté le féminisme talon aiguille et libertaire, et de l'autre le féminisme victimiste et pleurnicheur qui polarise nos modes de vie et nos conquêtes. On l'a vu avec les Chiennes de garde, meute qui s'est arrogé le droit de censurer nos comportements en édictant des règles de conduite en matière de bonnes mœurs.

Depuis les années 80, il y a un véritable point de rupture idéologique dans le mouvement féministe autour de la question de la prostitution. Les unes reconnaissant l'autodétermination des prostituées à prendre leur destin en main. Ce courant est incarné par Élisabeth Badinter, Marcela Iacub pour les chercheuses, Ovidie (grande réalisatrice porno) et les écrivaines Virginie Despentes et Catherine Millet notamment. Les autres n'entrevoient la prostitution que comme une épreuve de domination masculine, comme une violence généralisée faite aux femmes. Ces féministes radicales (ou différentialistes) n'abordent la question de la prostitution que comme un escla-

97 Féminisme taliban : les féministes radicales, tels les talibans, font la police des mœurs et réprouvent certains comportements notamment en conspuant les pratiques sexuelles et le droit au plaisir. C'est comme si elles éteignaient en permanence la radio parce que la musique serait néfaste au développement intellectuel.

vage honteux pour les femmes, criant l'amalgame à la cantonade. Ce qu'elles oublient c'est que, pour qu'il y ait esclavage, il faut qu'il y ait propriété. Dans la prostitution, personne n'est propriétaire de l'autre. Dans le mariage, ce n'est pas si sûr… Le mouvement féministe libertaire, tout droit issu du féminisme rebelle et libéré des années 70, a depuis longtemps fait son *coming out*. En effet, les féministes contestataires n'ont de cesse de lutter aux côtés des travailleuses du sexe pour leur garantir une émancipation dans leurs conditions de travail. Le féminisme pro-choix va également s'opposer à la politique de censure perpétrée à l'encontre de la pornographie pendant que les féministes radicales se plaisent à pourfendre les hommes et tracasser les prostituées par leurs jugements moraux et éthiques sur l'activité. Ces deux courants opposés du féminisme vont chacun prôner leur modèle de gestion de la prostitution complètement antagoniste : la Suède, qui s'acharne à réprimer les clients, et la Hollande, qui valorise le statut et la professionnalisation de la prostitution.

« La condition de la femme occidentale a profondément changé ces quarante dernières années, n'en déplaise au courant victimiste qui n'a de cesse de pointer du doigt les femmes comme des éternelles victimes innocentes et impuissantes de l'homme brutal, dominateur et usurpateur. Nous avons pourtant hérité du féminisme universel sans même le savoir, nous baignons aujourd'hui dans un féminisme victimaire sans même le vouloir. Le résultat des urnes nous prouve tous les jours que les femmes tiennent fermement à leur liberté sexuelle, à l'idéal de l'égalité et au partage des rôles. L'égalité des sexes est déterminante et productrice de démocratie. »[98]

98 Élisabeth Badinter, *op. cit.*

Le féminisme libertaire ne fait pas la guerre aux hommes et ne considère pas les femmes comme les perpétuelles victimes apeurées. À trop confondre les vraies et les fausses victimes, on risque de se méprendre sur l'urgence des combats à mener. Pourtant, c'est avec acharnement que le féminisme radical (pleurnicheur, différentialiste, victimaire) a polarisé le débat sur les travailleuses du sexe. Ce féminisme refuse de reconnaître l'autodétermination des putes. On ne voit pas ces féministes se mobiliser aux côtés des putes qui vivent tous les jours des injustices liées au métier. Lorsque les lois répressives se sont intensifiées à l'égard du racolage, les putains étaient toutes seules pour se défendre contre l'arbitrage policier. On n'entend pas les bourgeoises bien-pensantes crier à l'indignation quant à la manière dont les femmes sont arrêtées par les forces de l'ordre sans ménagement, ni même quand elles sont victimes de viols. On n'entend plus personne quand il faut dénoncer les lois qui criminalisent les femmes prostituées. Au contraire, les féministes défendent la criminalisation des clients et donc des hommes. C'est d'une société de terreur qu'elles se réclament, une société où l'on enferme un homme parce qu'il se fait sucer en échange d'un billet de trente euros. C'est donc cela, la libération de la femme ? C'est cela que la libération sexuelle nous a laissé ? Nous avons honte, honte pour elles, honte d'elles.

« Puisque la femme doit rester victime, celles qui choisissent de vendre librement leurs corps, hors de tout proxénétisme et de tout esclavage sexuel, sont inacceptables. On leur dénie ce libre arbitre, cette capacité à disposer de leurs corps en toute connaissance de cause. Les lois réprimant le proxénétisme et la traite des êtres humains existent pourtant, mais leur mise en œuvre mobilise bien moins les bonnes âmes qu'un discours abolitionniste dont le but principal est de criminaliser une forme de sexualité

masculine. »[99] C'est bien ce qui sous-tend la loi suédoise : criminaliser le client c'est d'abord criminaliser les hommes et leur sexualité. Car ce seront ces hommes que nous retrouverons en prison pour avoir eu recours à une sexualité différente. Je ne résiste pas à l'envie de citer la Suédoise Segestrom, fervente défenseure de la castration symbolique des clients : « Nous ne pouvons accepter que des hommes puissent acheter une femme pour le plaisir. Ce n'est pas une question de sexualité, mais de pouvoir et d'égalité. Comment pouvons-nous interdire à un homme de frapper sa femme, de harceler sexuellement sa collègue de bureau, s'il peut, en toute impunité, s'offrir une prostituée ? »[100] Ce témoignage démontre le *gap* politique et le clivage qui existent au sein du mouvement féministe. Une position qui dénonce le tort provoqué par la prostitution aux femmes : la prostitution, assimilée injustement à la violence et au harcèlement sexuel, nuit de manière évidente aux femmes. Cette position féministe est sans conteste l'expression d'une morale sexuelle pudibonde qui ordonne une certaine conduite en matière sexuelle en nous informant de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas. C'est bien le vrai problème que pose la prostitution, l'expression d'une sexualité différente, hors format. Une femme aux partenaires multiples qui, pour quelques minutes de plaisir, perçoit une récompense financière. Quel scandale ! Ces femmes qui se livrent à ce jeu sexuel rémunéré ne peuvent jouir de tous leurs esprits, pensent les féministes talibanes dans un geste de compassion et d'empathie. À lire les écrits des féministes différentialistes, les prostituées seraient incapables du libre choix.

99 Natacha Polony, *op. cit.*

100 Il s'agit de la position de la députée suédoise Inger Segestrom. Marcela Iacub cite cet extrait issu du journal du *Mouvement du Nid*, association abolitionniste qui édite une revue *Prostitution et société*, n°125, avril 1999, « Le pays qui ne veut plus de clients de la prostitution ».

Elles ne sont pas aptes à avoir le juste discernement qu'il convient, le libre arbitre, l'intelligence qui leur permet de se soustraire à cette activité lubrique. Ces bonnes bourgeoises fardées comme des speakerines savent mieux que quiconque ce qui est bon pour elles. Mais en les considérant ainsi, les mamies morales reproduisent ce qu'elles dénoncent si violemment. Elles instrumentalisent les prostituées dans les discours politiques, les considérant comme des objets. Sonia[101] me raconte souvent qu'elle n'a jamais été aussi mal traitée dans la prostitution que par le discours de certaines féministes désobligeant et irrespectueux à son égard, lui volant les mots et lui déniant la capacité de choix. Eh bien voilà, je me bats avec tant d'autres pour que toutes les femmes soient respectées, quel que soit leur choix de vie. Car il n'y a pas pire violence que la criminalisation de la prostitution qui place la femme dans une vulnérabilité et une stigmatisation sans bornes.

Ce sont les discours sur les prostituées qui font d'elles des objets sans vie, des corps sans cerveau, des bouches sans cœur, des organes sans intelligence. Ce sont ces discours-là qui heurtent mes amies et mes sœurs. À force de considérer les prostituées comme des rebuts de la société machiste, les féministes en viennent à oublier que les prostituées sont des femmes, comme elles, des mères, leurs mères. Elles n'ont rien compris, les bobonnes du féminisme radical. Elles ignorent qu'il est nécessaire de faire des alliances pour affronter les vrais enjeux que constitue un rapport sexuel non consentant.

Selon cette approche, les féministes contemporaines nous livrent une analyse grossière des rapports humains, oubliant que tout ce qui touche au sexe n'est pas encastrable et empilable dans une armoire. Elles oublient que la sexualité doit être dérangée,

101 Sonia, une pasionara de la cause des putains, grande amie de Grisélidis, qui travaille à donner du plaisir à son prochain dans le quartier Nord de Bruxelles.

incorrecte, variée, différente et dissonante. Elles oublient que la sexualité est une affaire privée, intime, de huis clos, de complicité, de jeu, et que si elle s'exprime avec débordement, c'est l'expression non seulement de la liberté mais aussi du degré d'émancipation d'une société. Car, pour paraphraser un vieux barbu[102], le degré d'émancipation d'une société se mesure à la place accordée à la variété sexuelle dans cette société. Autrement dit, plus la sexualité peut s'exprimer, plus elle est élaborée, ludique, partagée égalitairement entre les personnes, quelles que soient leurs origines sexuelles, d'ailleurs.

102 Karl Marx.

Sales putes de tous les pays, unissez-vous !

Pourquoi diable en faire une montagne : se faire traiter de sale pute depuis la nuit des temps, est-ce au fond une injure ou une reconnaissance ? Pourquoi avoir honte de cette injure, car quel est finalement le problème à faire des câlins pour quelques piécettes ?

D'abord, se faire traiter de putain c'est le lot quotidien de bon nombre de femmes. Pourquoi diable en faire un « caca nerveux » ? Parce que derrière l'injure anodine se dessine un soupçon permanent sur la vertu des femmes en général. Parce qu'accepter d'incarner la pute, c'est aussi accepter le jugement négatif sur la femme libre, de mauvaise réputation, facile à prendre et facile à jeter. Parce qu'incarner une putain, c'est accepter le déshonneur qui entoure chaque femme, chaque fille, comme impropre à la consommation, perdue à jamais.

Être traitée de sale pute, c'est être en permanence soupçonnée d'autonomie sexuelle, de liberté, d'infidélité et de « donjuanisme » à tout crin, et être accusée de mœurs légères. Se faire traiter de sale pute, c'est encore reconnaître qu'on échappe à tout contrôle social orchestré par le pouvoir masculin et leurs alliées silencieuses, les femmes soumises.

Admettre le stigmate et l'étiquette de putain, c'est reconnaître implicitement qu'on incorpore un comportement sexuel réprouvé, immoral, sans pour autant pratiquer le sexe pour de

l'argent. On se soumet à des rapports sexuels non admis car trop multiples, trop rebelles, trop hors format. Cela renvoie immanquablement à l'image d'une femme libre, qui en connaît un bout sur le sujet et qui possède des compétences sexuelles, et donc apparaît comme une fille de petite vertu. Car dans l'opinion générale, en matière de sexualité, l'expérience a toujours profité aux hommes, qui en sont rehaussés, alors que la connaissance et l'habileté sexuelle dégradent l'image des femmes. L'expérience sexuelle des femmes est une injure à l'image de la femme pure tellement bien incarnée par la Vierge Marie. Notre culture patriarcale a condamné historiquement celles qui séparaient la sexualité de l'amour, qui offensaient l'image de la mère en refusant la maternité et qui prenaient du plaisir à se vanter de leur expertise sexuelle. Les femmes qui prennent l'initiative sexuelle, celles qui chassent et qui dominent la rencontre amoureuse, sont également affublées de l'étiquette de putain.

Accepter de se faire traiter de sale pute, c'est encore accepter le tri qui est fait entre la mauvaise fille et l'honorable femme. C'est se ranger du côté des sales, des scandaleuses, des déchues, des dévergondées, des filles aux mœurs légères. « La division des femmes entre celles qui sont honorables et celles qui ne le sont pas est peut-être la fonction politique la plus insidieuse du stigmate de la putain ; non seulement il isole effectivement les prostituées des autres femmes et isole effectivement les autres femmes des seules combattantes des rues que nous ayons. »[103]

La putain contraste avec la soumise, la vertueuse, l'innocente et la femme pure. La rencontre des deux provoquerait sans doute une contamination. C'est pourquoi elles ne se côtoient jamais,

103 Gail Pheterson, *op. cit.*

leurs destins ne se croisent jamais. L'histoire en a fait un apartheid cimenté et solide. Car la rencontre aurait pu provoquer la débauche de la vierge et déboucher sur des liens, voire une solidarité, entre ces femmes que tout éloigne. Mais tout a été fait pour qu'elles ne se rencontrent jamais. Les lieux de débauche sont éloignés des supermarchés. Ce qui compte, c'est bien de distinguer les putes des honnêtes femmes tant géographiquement que dans la ressemblance qu'elles pourraient avoir. Et de tout temps, les prostituées ont été reconnaissables parmi les autres femmes, par leurs parures, leurs bijoux, leurs vêtements ou leurs postures. La prostituée porte un fard, des tenues indécentes, vulgaires, tapageuses, voyantes, signes multiples qu'elle est offerte aux hommes. Il fallait bien la séparer de l'autre femme, il faut bien qu'elle soit reconnaissable afin qu'on ne fasse pas la méprise en offusquant une femme du monde. Tout est fait pour ne pas les confondre : les indécentes d'un côté, les respectables de l'autre. Je ne résiste pas à l'envie de rapporter l'anecdote relatée par Margaret Smith, une comédienne de Chicago, qui désarme son public lorsqu'elle raconte : « Je déteste ça, quand je vais dans des bars pour célibataires, les hommes m'abordent toujours en disant : "Eh, mon chou, je te paie un verre ?" J'ai toujours envie de répondre : "Non, mais je prends les quinze balles". »[104] Cette histoire illustre à merveille le dilemme des femmes. Si la femme accepte le verre et qu'elle n'en a pas envie, elle endosse le rôle de la femme soumise. Si elle le rejette, c'est sûrement une « mal baisée » ou une lesbienne, et si elle demande de l'argent, elle franchit le pas, c'est donc une pute.

Pourtant, pour leur résister il faut renverser l'insulte et la brandir en étendard. Si toutes les femmes du monde se recon-

104 Philippe Berger, « The New comediennes », *The New York Times Magazine,* Section 6, 29 juillet 1984.

naissent comme des sales putes, elles démystifient incontestablement l'insulte en la brandissant comme symbole de libération patriarcale. Comme pour l'avortement, lorsque les 343 salopes ont signé, le 5 avril 1971, la pétition lancée par le magazine *Le Nouvel Observateur*. Ces 343 personnalités publiques[105] ont affirmé haut et fort avoir subi un avortement, ce qui les exposait, à l'époque, à des poursuites pénales pouvant même aller jusqu'à l'emprisonnement. La semaine suivant la parution du manifeste, l'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo* a fait sa une avec un dessin du célèbre Cabu qui s'en prend aux hommes politiques avec la phrase « Qui a engrossé les 343 salopes ? » Il s'agit d'un exemple de désobéissance civile qui a inspiré la loi[106], portée par Simone Veil, ministre de la Santé, dépénalisant l'IVG pratiquée au cours des dix premières semaines de grossesse. Cet exemple de désobéissance montre à quel point les femmes, unies au grand jour, ont pu bouleverser leur destin. Personne n'osa incriminer les signataires. C'est peut-être le premier acte de bravoure, et certainement de révolte féministe, qui détermina la réussite du combat des femmes et qui eut pour conséquence de convaincre les hommes et les soumises de la capacité des femmes à s'unir et se sentir invincibles.

Cette transgression de la loi peut être comparée à la transgression morale des personnes prostituées qui se sont opposées aux conventions du mariage comme unique modèle de développement féminin. Tout comme la prostitution, la pornographie a eu pour fonction, jusqu'au cœur du XVIII^e^ siècle, de se moquer des conventions, en proposant une critique politique

105 Voir page 151.

106 Étendue à douze semaines et ensuite quatorze semaines d'aménorrhée, grâce à la réforme de la loi de 1975 par Martine Aubry en 2001.

et sociale sans précédent de nos sociétés. « Au début du XIX^e siècle, la pornographie avait perdu la plus grande part de son mordant politique, la littérature abandonnant la critique sociale pour se centrer uniquement sur l'excitation sexuelle des hommes (...). Et comme la pornographie, la prostitution est un lieu de controverse et de contrôle. »[107]

« La menace du stigmate de putain agit comme un fouet qui maintient l'humanité femelle dans un état de pure subordination. Tant que durera la brûlure de ce fouet, la libération des femmes sera un échec. »[108] Les prostituées se sont solidarisées en silence avec les femmes en acceptant de porter seules les stigmates de leur condition. Pourtant le destin des femmes, prostituées ou pas, a été intimement lié durant des siècles. Je rappelle tout de même, en tant que fouriériste, que l'on peut comparer historiquement la condition de la femme mariée à celle de la personne prostituée : la première s'offrant plusieurs fois au même homme, la seconde s'offrant une fois à plusieurs hommes. Les femmes prostituées et les autres côtoyaient ainsi les mêmes hommes et les mêmes histoires de vie. L'archétype de la femme mariée flirte avec celui de la prostituée ; les modèles se confondent, se mélangent et s'opposent à la fois. La posture de la pute affiche évidemment son attachement à la sexualité. Véritable exaltatrice de la jouissance, elle est pourvoyeuse de plaisirs et d'extase tarifée. À l'opposé, la posture de la femme mariée est engoncée dans l'image d'une jeune fille rangée, dévouée à sa progéniture, sacrifiée à la tâche de représentation, enfermée dans son intérieur propret. On dirait qu'elle a déserté le champ de bataille de la luxure et de la déca-

107 Gail Pheterson, *op. cit.*

108 *Id.*

dence pour être définitivement hermétique au génital. Une chose est certaine : pour toutes les deux, l'homme représentait le pourvoyeur principal des ressources jusqu'à notre époque contemporaine où les femmes ont enfin acquis leur indépendance économique.

Quand on se décide à les écouter, les femmes prostituées disent leur attachement aux femmes, elles avouent leurs profondes solidarités avec les femmes en général : les autres, celles des maris, celles qui les ignorent pourtant. Elles ont témoigné de cet attachement à la cause des femmes pour lesquelles plus d'une fois elles ont manifesté sympathie et admiration.[109] Si, en effet, on peut dire que tout les sépare, les femmes et les prostituées sont pourtant réunies par les mêmes hommes qu'elles partagent depuis une éternité en silence. C'est pourquoi il est important de franchir les frontières entre les putains et les femmes. Il importe que nous définissions les modalités de ce rapprochement, d'une réconciliation entre les putes et les respectables. Il nous faudra dessiner les contours de cette rencontre. Ce livre souhaite humblement en jeter les ponts et voudrait faire naître chez vous, mesdames qui me lisez, de l'empathie envers les unes et les autres, des solidarités et, pourquoi pas, des amitiés fraternelles. Vous, mesdames, qui êtes mères, soyez vigilantes à éduquer vos filles dans le respect de toutes les filles. Soyez attentives à dire à vos filles que le sexe est bon et que vos garçons respectent le libre choix. Rappelez-leur que ce qui compte c'est de jouir sans entrave, que le plaisir est essentiel. Dites à vos filles que ce qui compte c'est d'être libres et épanouies et que les princes charmants, c'est nous qui les enfantons, ce n'est pas Dieu ou Disney. Dites à vos filles qu'elles seront

109 Catherine François et Françoise Raes, *op. cit.*

rebelles, volcaniques, féminines, viriles et audacieuses et que jamais elles ne courberont l'échine devant un mâle. Et elles ne pleurnicheront plus non plus comme des victimes perpétuelles. Dites à vos garçons qu'ils seront doux, féminins, volubiles, troubadours et poilus. Et au-delà de se connaître, de se découvrir, il y a une nécessité absolue de fraterniser les causes et les destins. Pour qu'ensemble, putains de tous les pays, nous soyons unies au-delà du mensonge éternel qui nous fait prendre soin des mêmes hommes. Au-delà du triangle qui nous a tant éloignées des unes et des autres, nous prendrons en compte que nous avons quelque chose à faire ensemble. Rien ne sert de nous opposer car nous avons une révolution à mener. Allez, sales putes de tous les pays, unissons-nous !

Parce qu'il faut bien **conclure**

Que l'on entre dans la prostitution par choix personnel, par contrainte ou par pauvreté absolue, il faut admettre que la prostitution fait du bien à ceux à qui elle est destinée. Sinon, elle n'aurait pas traversé les siècles. Cette prostitution, qui a pu perdurer depuis des millénaires, est intimement liée à l'institution du mariage avec qui elle a entretenu des rapports intimes et étroits. Plus le mariage a son caractère sacré, plus sans doute la prostitution trouvait le terreau nécessaire pour éclore. La prostitution était la soupape pour la coexistence d'une liberté sexuelle pour les hommes. Le statut des femmes prostituées était, lui, bien loin d'être enviable.

Par ailleurs, si elle perdure depuis des millénaires, il semble que la condition dévolue aux prostituées stagne pourtant derrière des relents de considération morale qui nous paraissent fort désuets. Si la prostituée symbolise la condition faite aux femmes, nous pouvons sérieusement avoir peur de notre futur. La morale ne peut plus encercler le statut des personnes prostituées, car « ce n'est pas parce que des ouvriers à la chaîne de la fabrique nationale (FN) produisent massivement des armes pour tuer qu'ils ne devraient pas avoir droit à un statut social et fiscal[110] ». Ce n'est pas parce que ces ouvriers fabriquent des armes que ce ne sont pas des pères de famille exceptionnels, des maris aimants et des hommes honnêtes. Comparaison n'est pas raison, mais l'analyse

110 Albert Faust, ancien secrétaire général du syndicat d'employés de Belgique SETCA-FGTB (Bruxelles-Halle-Vilvorde).

est pourtant la même lorsqu'il s'agit des personnes prostituées, à la différence que la force de travail est concentrée, pour les secondes, sur le bas de la ceinture. Ne pas admettre la légalisation de la prostitution, c'est exclure une deuxième fois les prostituées du système. Elles sont discriminées comme femmes dont le sort est laissé à la justice, et ensuite comme travailleuses dont les conditions sociales ne sont pas préservées et ne font pas l'objet d'une attention particulière. En admettant que la prostitution se réalise sans foi ni loi, on admet qu'elle se déroule dans une zone d'ombre où les abus passent inaperçus et les injustices s'amoncellent car il n'y a personne pour les dénoncer. C'est la puissance publique qui pourra ramener la prostitution dans le champ de la légalité et de la sérénité en assurant un juste rééquilibrage des solidarités sociales.

À l'inverse, bien sûr, la légalisation de la prostitution n'empêchera pas la stigmatisation de la prostituée, il faudra accomplir aussi une révolution sociale et culturelle en la matière pour lever l'opprobre. La prostituée n'a pas la faculté de changer d'image comme on change de culotte. Il est bien évident, et on le voit en Hollande, que l'acquisition d'un statut ne change pas le respect qu'on a pour une personne qui se prostitue. Mais il est indéniable que cela y contribue fortement. Car en retirant la prostitution de la criminalité dans lequel l'a plongée le système abolitionniste, on promet aux femmes prostituées un lendemain déjà meilleur.

La prostitution est intrinsèquement liée à la liberté sexuelle et à la sexualité des femmes en particulier. Elle a tout de même permis de maintenir la dialectique du fait féminin en séparant les honnêtes femmes des femmes perdues, les mères des lubriques, les soumises des putains. On peut dire que c'est bien la

fonction de la prostitution : distinguer la pute de la non-pute. Avec la fonction de la prostituée, point de méprise : « La prostituée rejette ce rôle destiné traditionnellement à la femme ; où recherchée par le mâle, elle doit lui laisser toute l'initiative et, à travers une passivité relative, provoquer le désir. »[111] C'est le dédoublement de la femme, tantôt vierge, tantôt salope, toujours tiraillée entre les deux. Il semble vrai que la professionnalisation de la prostitution va interrompre le fossé moral qui entoure la prostitution car, en décriminalisant le travail sexuel, on va sans doute rendre fréquentable la prostitution. Car tout ce qui a condamné la prostitution l'a rendue obscène et interdite. Tout ce qui permettra de la faire rentrer dans le champ de la normalité pourra contribuer à laver les prostituées des marques de l'asservissement des femmes. Le temps est venu de reconnaître que la prostitution est une forme de liberté sexuelle pour les hommes et les femmes, qu'il est donc admis de consentir à un rapport sexuel tarifé. On peut conclure que les personnes prostituées ne sont pas toutes oppressées lorsqu'elles s'adonnent à la prostitution.

Le mouvement de libération des femmes devra s'anoblir du poids de sa morale à l'égard des prostituées pour atteindre une vraie légèreté sexuelle, celle dont les prémisses avaient pourtant été installées dans la foulée de la révolution culturelle de 1968. Le mouvement féministe devra réécrire les fondations d'une libération sexuelle où les hommes aussi, contre quelques piécettes, pourront contribuer à soulager les femmes sexuellement frustrées. Car nous sommes toutes des acheteuses potentielles de sexe, de cajoleries sexuelles et de plaisirs faciles. Nous sommes toutes capables de détachement du corps et de l'esprit.

111 Anne Van Haecht, *op. cit.*

Nous savons séparer le sexe de l'affectif comme les hommes. Pas toujours. Mais les hommes aussi confondent parfois le sexe et les sentiments. Les femmes sont aussi frustrées sexuellement. D'abord parce qu'une partie de nos contingents a oublié le fonctionnement de son corps, a oublié combien c'était bon de jouir, de se faire remplir, de s'entrelacer à l'autre. Une partie de nos flottilles, à trop vouloir se concentrer sur son rôle de mère parfaite, a négligé sa libido pour se dévouer à la maternité en entamant le douloureux chemin du sacrifice à l'autre. Certaines pensent que pour exister il faut s'occuper des enfants, du ménage, des bobos de monsieur et des aînés qui peinent à vivre seuls. Chaque jour, nous perdons des femmes qui se détournent de leur orgasme, de la masturbation, de la copulation à deux ou à plusieurs. Nous les avons perdues en chemin, alors qu'elles étaient pourtant mieux armées que par le passé à contrôler davantage leur naissance, à jouir sans entrave. Nous les avons égarées en route alors qu'elles étaient mieux informées sur le fonctionnement de leurs ovaires et sur l'accès au plaisir. Enfin, nous avons perdu des concupiscentes qui, par faiblesse, relâchement ou renoncement, ont abandonné le chemin de leur clitoris. Parce qu'on dit que la prostituée permet de soulager le désir des hommes, parce qu'elle suce à n'en plus finir les érections non assouvies dans les chaumières, les femmes pourraient alors se reposer de la chose.

Il serait injuste d'ostraciser le sort des femmes. Car au-delà de la réflexion sur l'absence de désir féminin, il y a aussi celles dont le désir n'est pas assouvi ou mal écouté. S'est-on penché sur les désirs non rencontrés des femmes ? A-t-on pensé qu'elles voulaient aussi qu'on leur mange le sexe avec délectation ? A-t-on bien réfléchi à tous les clitoris congédiés de la planète dont la reconnaissance fait défaut dans l'imaginaire masculin ? Loin de

destituer la prostitution, il faudrait donc la valoriser, la développer, afin qu'elle puisse aussi répondre aux désirs lubriques des femmes éconduites dans les foyers.

La prostitution ne résoudra ni les inégalités sexuelles, ni les rapports de sexe inégaux sur le marché du travail ou sur la juste division des tâches ménagères au sein du couple. Mais ce n'est pas la vocation de la prostitution d'entamer une révolution culturelle. Par contre, la prostitution nous renvoie à une réflexion existentielle primordiale sur le « comment vivre ensemble ? » La prostitution nous consterne parce qu'elle nous rappelle comment elle console silencieusement, tous les jours, depuis des années, les hommes des bobos de la vie. La prostitution nous apaise des contusions et des meurtrissures affectives.

Nous en appelons à l'intelligence de tous pour faire reculer la morale sexuelle qui connote les rapports sexuels d'une vision binaire : autorisé/non autorisé, permis/non permis, propre/sale, admis/scandaleux. C'est à partir de cette dialectique binaire que le destin des femmes s'est bâti. « La morale sexuelle en stigmatisant la prostituée distinguait parmi les femmes celles qui étaient honnêtes et celles qui ne l'étaient pas. Chacune était, pour ainsi dire, sommée de choisir. C'était à travers ce contraste que les deux groupes de femmes se construisaient. »[112] J'en appelle à la lucidité des générations futures qui auront pour mission de se défaire de leurs préjugés à l'égard des travailleuses sexuelles. Nous souhaitons que la parole des prostituées soit reconnue au même titre que la parole de toutes les femmes et hommes de l'humanité. Nous devons admettre que le consentement de la prostituée a la même valeur que le

112 Marcela Iacub, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?*, *op. cit.*

consentement d'une femme non prostituée. Il n'y a pas de consentement de seconde zone, ni de consentement forfaitaire, ni de manque de libre arbitre. Il y a des adultes capables de discernement et de lucidité. Il y a des adultes matures et sains d'esprit. Il y a des adultes concernés par la chose sexuelle, remplis de désir ou de compétence sexuelle. Il y a des adultes nés pour écouter et d'autres nés pour parler. Il y a un accord tacite entre les femmes, les prostituées et les non prostituées. Les femmes non prostituées ont accepté de tout temps de déléguer une partie de la chose sexuelle aux femmes prostituées. Il y a une complicité entre les deux camps. Les femmes non prostituées se sont effacées de la dextérité sexuelle pour laisser à leurs sœurs prostituées un champ d'action immense en matière de sexe. Il y a des femmes non prostituées qui ne sucent plus et des femmes prostituées qui se plaisent à accomplir la fellation avec brio.

La prostitution est donc bien une affaire d'adultes complices frénétiques d'une rencontre sexuelle rémunérée. Il y a des adultes qui, dans un jeu sexuel particulier, s'autorisent un acte sexuel, frivole, érotique et pornographique. Il y a la rencontre belle et humaine entre des hommes et des femmes, où rien ne salit cet événement. Certainement pas le fait qu'il y a une rémunération à la clé de l'échange. Il y a des hommes (et des femmes) qui se démènent, avec des frustrations sexuelles qu'ils (et elles) cherchent à assouvir par la prostitution. Il y a des hommes (et des femmes) qui ont des désirs sexuels et affectifs non rencontrés et qu'ils souhaitent satisfaire auprès de professionnels du soulagement. Il y a des hommes (et bien des femmes) qui, en silence, souhaitent assouvir des fantasmes, des formes de sexualité différentes et qui ne trouveront l'écho voulu qu'auprès de professionnel(le)s du sexe. Il y a enfin tous les blessés de la vie, les accidentés du corps et de la tête pour lesquels la société rechigne à organiser, dans les centres spécialisés,

un accès au plaisir sexuel. Pour ces bras cassés de la vie, ces censurés du sexe que la société a décidé de considérer comme non aptes au consentement, il y a des filles et des garçons de joie dont c'est le métier de rendre non seulement de la dignité mais aussi l'accès à la jouissance, tout simplement, un court instant.

Eh oui, la prostitution a donc une finalité et c'est ce qui lui a permis de traverser les siècles sans trop de heurts. Car il faut reconnaître que c'est bien commode d'avoir des aventures sexuelles sans devoir nouer des relations fraternelles avec quelqu'un. « Parfois, ça m'arrivait de vouloir ne rien donner à autrui, et je trouvais dans le fond plutôt commode de ne devoir négocier que de l'argent, de ne pas avoir à séduire, à endurer les reproches par la suite, et surtout les conversations pénibles par lesquelles les hommes de mon milieu se croient tenus de devoir passer pour obtenir ce qu'ils appellent, je ne sais pourquoi, mes "faveurs". (...) Ce qui rend la prostitution socialement utile, c'est justement qu'elle permet de ne rien avoir à donner en retour, rien que de l'argent. »[113]

Ici, point de bourreaux ni de victimes, seulement des hommes et des femmes, dans toute leur simplicité et dans toute leur humanité.

Que les prostituées du monde entier soient remerciées et honorées pour les bienfaits qu'elles ont procurés à l'Homme et à l'Humanité.

113 *Id.*

Postface
Hommage particulier à Grisélidis Réal

La mamy des putains est née à Lausanne en 1929, issue d'une famille d'enseignants. Contrainte à se prostituer pour raisons économiques, mère de quatre enfants, elle entre dans la profession à Munich d'abord, puis en Suisse. Elle sera emprisonnée pour possession de marijuana et commencera à écrire en prison. Elle sera une vraie meneuse lors de la révolution des prostituées en 1975 à Paris et poursuivra son militantisme à Genève, où elle crée en 1982 ASPASIE, association de défense des prostituées. Elle développe une vision progressiste de la prostitution qui, selon elle, est « un art, un humanisme et une science ». Mais c'est aussi une artiste, une femme moderne, un modèle féministe pour des générations de femmes. Avec sa gouaille spirituelle, elle sera aussi une femme de lutte et de combat contre l'injustice pour promouvoir la prostitution comme une œuvre sociale dès lors que la prostitution est pratiquée volontairement. C'est une femme généreuse qui a beaucoup vécu, contre vents et marées, et qui a eu constamment le souci de l'autre, de l'empathie, de la compréhension pour le genre humain. Durant trente ans de prostitution, elle a mené un combat acharné pour le droit des prostituées, s'opposant à la morale judéo-chrétienne et à l'ordre établi. Son premier livre, *Le noir est une couleur*, est un ouvrage autobiographique. Elle a écrit également *La passe imaginaire*, *Les Sphinx*, *Suis-je encore vivante ?* et *Carnet de bal d'une courtisane.*

Elle a rejoint le panthéon des putes le 9 mars 2009, laissant derrière elle des générations de militantes orphelines abreuvées

de ses paroles et de ses gestes. Elle est notre modèle. « Je suis une gitane. J'aime la nuit et son haleine invisible qui donne à l'univers son espace sans limite et sans frontière… »[114]

Pour toi Grisélidis :

« Je vis, je meurs : je me brûle et me noie,
J'ai chaud extrême en endurant froidure ;
La vie m'est et trop molle et trop dure,
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout en un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure,
Mon bien s'en va, et à jamais il dure,
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène
Et, quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,
Et être en haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur »[115]

114 Extrait du film réalisé par Pierre Nicole en 1970 dans le cadre d'une émission littéraire dédiée à Grisélidis : http://archives.tsr.ch/player/litterature-griselidisreal

115 Sonnets VIII de Louise Labé (1524-1566), féministe de la Renaissance.

Annexe

J. Abba-Sidick, Janita Abdalleh, Monique Anfredon, Catherine Arditi, Maryse Arditi, Hélène Argellies, Françoise Arnoul, Florence Asie, Isabelle Atlan, Brigitte Auber, Stéphane Audran, Colette Audry, Tina Aumont, L. Azan, Jacqueline Azim, Micheline Baby, Geneviève Bachelier, Cécile Ballif, Néna Baratier, D. Bard, E. Bardis, Anna de Bascher, C. Batini, Chantal Baulier, Hélène de Beauvoir, Simone de Beauvoir, Colette Bec, M.Bediou, Michèle Bedos, Anne Bellec, Lolleh Bellon, Edith Benoist, Anita Benoit, Aude Bergier, Dominique Bernabe, Jocelyne Bernard, Catherine Bernheim, Nicole Bernheim, Tania Bescomd, Jeannine Beylot, Monique Bigot, Fabienne Biguet, Nicole Bize, Nicole de Boisanger, Valérie Boisgel, Y. Boissaire, Silvina Boissonnade, Martine Bonzon, Françoise Borel, Ginette Bossavit, Olga Bost, Anne-Marie Bouge, Pierrette Bourdin, Monique Bourroux, Bénédicte Boysson-Bardies, M. Braconnier-Leclerc, M. Braun, Andrée Brumeaux, Dominique Brumeaux, Marie-Françoise.Brumeaux, Jacqueline Busset, Françoise De Camas, Anne Camus, Ginette Cano, Ketty Cenel, Jacqueline Chambord, Josiane Chanel, Danièle Chinsky, Claudine Chonez, Martine Chosson, Catherine Claude, Marie-Louise Clave, Françoise Clavel, Iris Clert, Geneviève Cluny, Annie Cohen, Florence Collin, Anne Cordonnier, Anne Cornaly, Chantal Cornier, J.Corvisier, Michèle Cristofari, Lydia Cruse, Christiane Dancourt, Hélène Darakis, Françoise Dardy, Anne-Marie Daumont, Anne Dauzon, Martine Dayen, Catherine Dechezelle, Marie Dedieu, Lise Deharme, Claire Delpech, Christine Delphy, Catherine Deneuve, Dominique Desanti, Geneviève Deschamps, Claire Deshayes, Nicole Despiney, Catherine Deudon, Sylvie Dlarte, Christine Diaz, Arlette Donati, Gilberte Doppler, Danièle Drevet, Evelyne Droux, Dominique Dubois, Muguette Dubois, Dolorès Dubrana, C. Dufour, Elyane Dugny, Simone Dumont, Christiane Duparc, Pierrette

Duperray, Annie Dupuis, Marguerite Duras, Françoise d'Eaubonne, Nicole Echard, Isabelle Ehni, Myrtho Elfort, Danièle El-Gharbaoui, Françoise Elie, Arlette Elkaim, Barbara Enu, Jacqueline d'Estree, Françoise Fabian, Anne Fabre-Luce, Annie Fargue, J. Foliot, Brigitte Fontaine, Antoinette Fouque, Eléonore Friedmann,, Françoise Fromentin, J. Fruhling, Danièle Fulgent, Madeleine Gabula, Yamina Gacon, Luce Garcia, Monique Garnier, Micha Garrigue, Geneviève Gasseau, Geneviève Gaubert, Claude Genia, Elyane Germain, Dora Gerschenfeld, Michèle Girard, F. Gogan, Hélène Gonin, Claude Gorodesky, Marie-Luce Gorse, Deborah Gorvier, Martine Gottlib, Rosine Grange, Rosemonde Gros, Valérie Groussard, Lise Grundman, A. Guerrand, Françoise de Gruson, Catherine Guyot, Gisèle Halimi, Herta Hansmann, Noëlle Henry, M. Hery, Nicole Higelin, Dorinne Horst, Raymonde Hubschmid, Y. Imbert, L. Jalin, Catherine Joly, Colette Joly, Yvette Joly, Hemine Karagheuz, Ugne Karvelis, Katia Kaupp, Nenda Kerien, F. Korn, Hélène Kostoff, Marie-Claire Labie, Myriam Laborde, Anne-Marie Lafaurie, Bernadette Lafont, Michèle Lambert, Monique Lange, Maryse Lapergue, Catherine Larnicol, Sophie Larnicol, Monique Lascaux, M.-T. Latreille, Christiane Laurent, Françoise Lavallard, G. Le Bonniec, Danièle Lebrun, Annie Leclerc, Marie-France Le Dantec, Colette Le Digol, Violette Leduc, Martine Leduc-Amel, Françoise Le Forestier, Michèle Leglise-Vian, M. Claude Lejaille, Mireille Lelièvre, Michèle Lemonnier, Françoise Lentin, Joëlle Lequeux, Emmanuelle de Lesseps, Anne Levaillant, Dona Levy, Irène Lhomme, Christine Linas, Sabine Lods, Marceline Loridan, Edith Loser, Françoise Lugagne, M. Lyleire, Judith Magre, C. Maillard, Michèle Manceaux, Bona de Mandiargues, Michèle Marquais, Anne Martelle, Monique Martens, Jacqueline Martin, Milka Martin, Renée Marzuk, Colette Masbou, Cella Maulin, Liliane Maury, Edith Mayeur, Jeanne Maynial, Odile du Mazaubrun, Marie-Thérèse Mazel, Gaby Memmi, Michèle Meritz, Marie-Claude Mestral, Maryvonne Meuraud, Jolaine Meyer, Pascale Meynier, Charlotte Millau, M. de Miroschodji, Geneviève Mnich, Ariane Mnouchkine, Colette Moreau, Jeanne Moreau, Nellv Moreno, Michèle Moretti, Lydia Morin, Mariane Moulergues, Liane Mozere, Nicole Muchnik, C., Muffong, Véronique Nahoum, Eliane Navarro,

Henriette Nizan, Lila de Nobili, Bulle Ogier, J. Olena, Janine Olivier, Wanda Olivier, Yvette Orengo, Iro Oshier, Gege Pardo, Elisabeth Pargny, Jeanne Pasquier, Monique Pelletier, Jacqueline Perez, M. Perez, Nicole Perrottet, Sophie Pianko, Odette Picquet, Marie Pillet, Elisabeth Pimar, Marie-France Pisier, Olga Poliakoff, Danièle Poux, Micheline Presle, Anne-Marie Quazza, Marie-Christine Questerbert, Susy Rambaud, Gisèle Rebillion, Gisèle Reboul, Arlette Reinert, Arlette Repart, Christiane Ribeiro, M. Ribeyrol, Delya Ribes, Marie-Françoise Richard, Suzanne Rigail-Blaise, Marcelle Rigaud, Laurence Rigault, Danièle Rigaut, Danielle Riva, M. Riva, Claude Rivière, Marthe Robert, Christiane Rochefort, J. Rogaldi, Chantal Rogeon, Francine Rolland, Christiane Rorato, Germaine Rossignol, Hélène Rostoff, G. Roth-Bernstein, C.Rousseau, Françoise Routhier, Danièle Roy, Yvette Rudy, Françoise Sagan, Rachel Salik, Renée Saurel, Marie-Ange Schiltz, Lucie Schmidt, Scania de Schonen, Monique Selim, Liliane Sendyke, Claudine Serre, Colette Sert, Jeanine Sert, Catherine de Seyne, Delphine Seyrig, Sylvie Sfez, Liliane Siegel, Annie Sinturel, Michèle Sirot, Michèle Stemer, Cécile Stern, Alexandra Stewart, Gaby Sylvia, Francine Tabet, Danièle Tardrew, Anana Terramorsi, Arlette Tethany, Joëlle Thevenet, Marie-Christine Theurkauff, Constance Thibaud, Josy Thibaut, Rose Thierry, Suzanne Thivier, Sophie Thomas, Nadine Trintignant, Irène Tunc, Tyc Dumont, Marie-Pia Vallet, Agnès Van Parys, Agnès Varda, Catherine Varlin, Patricia Varod, Cleuza Vernier, Ursula Vian-Kubler, Louise Villareal, Marina Vlady, A. Wajntal, Jeannine Weil, Anne Wiazemsky, Monique Wittig, Josée Yanne, Catherine Yovanovitch, Annie Zelensky.

Bibliographie

ARIÈS Philippe, *Histoire de la vie privée* (dir. avec Georges Duby), *t. IV. De la Révolution à la Grande guerre*, Seuil, coll. « Points », 1999.

AUBENAS Jacqueline, VAN ROKEGHEM Suzanne et VERCHEVAL Jeanne, *Des Femmes dans l'histoire en Belgique depuis 1830*, Éditions Luc Pire, 2006.

BADINTER Élisabeth, *Fausse Route*, Odile Jacob, 2003.

BERGER Philippe, « The New comediennes », in *The New York Times Magazine*, Section 6, 29 juillet 1984.

BOURTON William, « Nous vivons un nouvel humanisme », in *Le Soir* du jeudi 4 novembre 2010.

CHAUMONT Jean-Michel, « Le mythe de la traite des Blanches », in *La Revue Nouvelle*, n°4, avril 2009.

CLERC Jocelyne, « Les femmes et l'argent », in *La femme d'aujourd'hui*, n°28/90, 1988.

DUBOIS Jean-Paul, *Une vie française*, Éditions de l'Olivier, 2004.

ENGELS Friedrich, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État (1884)*, Éditions sociales, 1975.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité, t. I, La volonté de savoir*, Gallimard, coll. « TEL », 1994.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité, t. II, L'usage des plaisirs*, Gallimard, coll. « TEL », 1994.

FRANÇOIS Catherine et RAES Françoise, *Paroles de prostituées*, Éditions Luc Pire, 2001.

IACUB Marcela et Patrice Maniglier, *Antimanuel d'éducation sexuelle*, Éditions Emmanuel Barthélémy, 2005.

IACUB Marcela, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?*, Flammarion, 2002.

IACUB Marcela, *Le crime était presque sexuel et autres essais de casuistique juridique*, Éditions Champs Flammarion, 2003.

JARAMILLO Isabelle, in *Santé mentale en contexte social : multiculturalité et précarité*, 2008 (travail de fin d'études).

LEFÉBURE Henri, *Le Marxisme*, coll. « Que sais-je ? », PUF, 1960.

LILIAN Mathieu, « Prostituées et féministes en 1975 et 2002 : l'impossible reconduction d'une alliance », Travail, genre et sociétés 2/2003 (N° 10) : www. cairn.info

MANSON Sven-Axel, « *Les pratiques des hommes « clients » de la prostitution : influences et orientations pour le travail social* », Université de Göteborg, 2003.

PARTURIER Françoise, *Lettre ouverte aux hommes*, Albin Michel, 1968.

PHETERSON Gail, *Le prisme de la prostitution*, « Bibliothèque du féminisme », L'Harmattan, 2001.

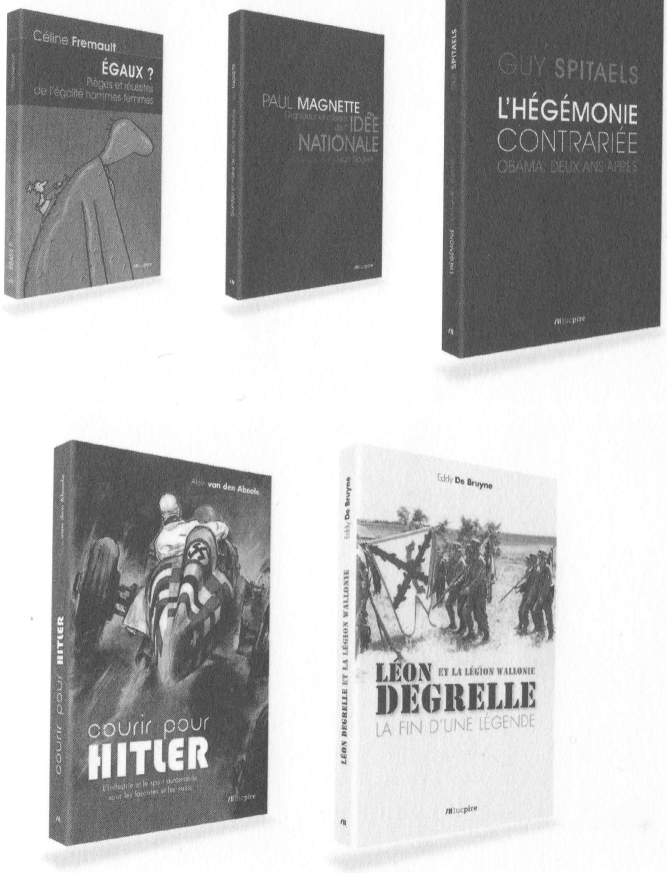
POLONY Natacha, *L'Homme est l'avenir de la femme*, Éditions Lattès, 2007.

RÉAL Grisélidis, *La passe imaginaire*, Éditions Verticales, 2006.

REICH Wilhem, *La révolution sexuelle*, Plon, 1970.

VAN HAECHT Anne, *La prostituée, statut et image*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973.

Chez le même **éditeur**



Achevé d'imprimer en janvier 2011
par l'imprimerie Snel (Belgique)